

MARIANNE
VIC

GUERRE
ET
PÈRE

MARIANNE VIC

fayard
roman



Marianne Vic

Guerre et père

roman

Fayard

OceanofPDF.com

Couverture : Hokus Pokus

ISBN : 978-2-213-71473-8
© Librairie Arthème Fayard, 2020.

OceanofPDF.com

DU MÊME AUTEUR :

Les Mutilés, Les Équateurs, 2013.

Rien de ce qui est humain n'est honteux, Fayard, 2018.

OceanofPDF.com

À mes fils.

OceanofPDF.com

« *L'individu est le produit d'une histoire dont il cherche à devenir le sujet.* »

Vincent de Gaulejac, *La Névrose de classe*.
Éditions Hommes et Groupes, 1987.

« *Il me faut tout acquérir, non seulement le présent et l'avenir, mais encore le passé, cette chose que tout homme reçoit gratuitement en partage : cela aussi je dois l'acquérir, c'est peut-être la plus dure besogne ; si la terre tourne à droite – je ne sais si elle le fait – je dois tourner à gauche pour rattraper le passé.* »

Franz Kafka, *Lettres à Milena*, Gallimard, 1952.

« *Un sentiment naquit en nous : celui de vivre dans une maison propre et belle où, dans la cave, derrière des portes verrouillées, des choses terribles se passaient. Lentement, la crainte, puis l'horreur et l'angoisse, nous gagnaient ; et le premier germe, infime, d'une insécurité sans limites s'implantait en nous.* »

Inge Scholl, *La Rose blanche*.
Six Allemands contre le nazisme (1955),
Éditions de Minuit, 2008.

OceanofPDF.com

Table des matières

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[Page de Copyright](#)

[Du même auteur :](#)

[Incipit](#)

[Chapitre 1 - Il était une dernière fois...](#)

[Chapitre 2 - Le voyage](#)

[Chapitre 3 - Récit de la vie de Gabriel](#)

[Chapitre 4 - Intimes convictions](#)

[Chapitre 5 - Rosebud](#)

[Épilogue](#)

[Remerciements](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

Incipit

« Un beau mourir », cette expression résonne comme un oxymore. Vu du monde d'hier, elle exprime tout autre chose. C'est Marc Bloch qui me l'a soufflée. Dans le carnet noir qu'il porte toujours sur lui, il note observations, idées, citations. Beaucoup concernent la mort qu'il ne craint pas. On y lit ce vers de Pierre de Ronsard : « Un beau mourir orne la vie humaine. »

Rien n'a manqué pour clore celle de cet éminent penseur de l'histoire : Marc Bloch est arrêté et torturé par la Gestapo pour faits de résistance, puis exécuté le 16 juin 1944. Au jeune homme terrorisé qui est à ses côtés, il a le temps de dire : « Ils vont nous fusiller, n'aie pas peur, cela ne fait pas mal... Ça ira vite. » Avant de tomber, il crie une dernière fois : « Vive la France ! »

Mobilisé en 1914, Marc Bloch termine la Première Guerre mondiale avec les honneurs. En 1939, alors qu'il a cinquante-trois ans et des charges familiales qui le dispensent d'aller au front, il s'engage à nouveau. Homme de pensée et homme d'action, il incarne un héroïsme sans démesure.

Durant les trois mois de l'été 1940, il rédige un manuscrit qui échappe aux perquisitions de la police de Vichy, passe de main en main avant d'être rendu à sa famille pour publication. Marc Bloch analyse la défaite de la Seconde Guerre mondiale qu'il attribue à une « faillite intellectuelle et administrative », et à « l'incapacité du commandement ». En un mot, à la médiocrité, doublée d'une absence totale de vision. *L'Étrange Défaite*¹ a été écrit il y a près de quatre-vingts ans mais reste d'une actualité effrayante. De ce témoignage pénétrant, s'il fallait ne retenir qu'une phrase : « [...] ce furent deux adversaires appartenant chacun à un âge différent de l'humanité qui se heurtèrent sur nos champs de bataille. Nous avons en somme renouvelé les combats, familiers à notre histoire coloniale, de la sagaie contre le fusil. Mais, c'est nous, cette fois, qui jouions les primitifs. »

En négligeant l'Histoire, nous vivons dans l'illusion que l'Occident sera à jamais préservé des guerres et des génocides, baignés d'images et de récits apocryphes de héros sans honneur, imbibés de haines encore non taries et prêtes à sourdre.

OceanofPDF.com

Paris, le 28 mars 2018. Aujourd'hui, on enterre un héros, le lieutenant-colonel Arnaud Beltrame. Il a été égorgé, avec un couteau de chasse, à l'arrière du rayon boucherie d'un Super U de la banlieue de Carcassonne, au cours d'une prise d'otages. À dix heures du matin, son cercueil est parti du Panthéon pour rejoindre les Invalides.

À la même heure, dans un crématorium du sud de la France, le corps d'un homme est incinéré. Dans l'anonymat, sans cérémonie. Cet homme, c'était mon père.

À l'aune des honneurs qui lui furent rendus, la vie de l'un semble plus consistante que celle de l'autre. Le gendarme aurait donné la sienne pour sauver celle d'une femme, détenue, à laquelle il s'est substitué. Et mon père, qu'a-t-il fait – ou que n'a-t-il pas fait – pour finir en cendres, sans sépulture, dans ces relents d'honneur perdu ? Il a fallu qu'il meure pour m'apercevoir que de sa vie d'errances j'ignore presque tout.

L'héroïsme et la honte, pour s'incarner, ont en commun d'avoir besoin de témoins. Tenter de reconstituer l'histoire paternelle, c'est suivre les traces qui attesteront du destin honteux ou héroïque de cet homme méconnu. À défaut, j'en restaurerai les manques de la façon dont on réparait, à la Renaissance, les accidents des sculptures antiques. Il y a, dans la mémoire, une part non négligeable de romanesque qui crée ce qui n'a pas été pour devenir partie de ce qui fut. À travers cette évocation, ce n'est pas tant l'exactitude qui compte que la réminiscence de qui il était. Ce qui nous liait ou nous séparait, ce dont je me souviens : souvenirs indéterminés agrégés à ceux des autres, femmes, enfants ou compagnons de route. Forcément, la précision biographique laisse place au récit : « Il était une fois un homme qui s'appelait Gabriel... »

Né dans la première moitié du XX^e siècle, il parcourut le monde avant de rentrer mourir en France. Ses voyages et les méandres de l'histoire l'ont conduit parfois à s'égarer sur des chemins de traverse. Les quatre-vingts premières années de son existence, jamais cet homme ne s'est posé la question de la mort ni du passé. Il sentait, fort

de son instinct, qu'on ne pouvait rien en faire, ni rien en dire. Alors, il vécut sans entraves ni culpabilité, comme un forcené, quitte à négliger le rebut de cette trajectoire : sa filiation.

Les dix années précédant sa disparition, rattrapé par la vieillesse, Gabriel n'a plus fait qu'attendre la mort. Elle l'a cueilli un matin, à l'orée du printemps, au bord de la Méditerranée, la mer d'Ulysse.

C'est l'histoire de ce père, adoré puis rejeté, si présent malgré ses absences, que je vais tenter de relater, pour parvenir, enfin, à l'adopter. Au risque de l'inventer.

C'est l'histoire d'un homme et de quelques autres, pris dans l'étau d'un XX^e siècle implacable dont nous procédons malgré nous, et que nous tentons en vain d'ignorer. Au risque de se souvenir.

OceanofPDF.com

Chapitre 1

Il était une dernière fois...

« Au départ, le père est mort, seulement voilà : il reste le Nom du père et tout tourne autour de cela. »

Jacques Lacan, *D'un Autre à l'autre*, 1969.

Cela fait cinq ans que je ne l'ai plus vu. Souvent, on me demande : « Tu es fâchée avec ton père ? » Non, nous n'avons jamais été fâchés. Jamais ouvertement. Comment expliquer aux autres, qui ont des vies de famille à peu près normales, que nous n'avons simplement pas l'habitude de nous voir ? C'est un pli que l'on a pris dès mon enfance, j'avais sept ans. Parce qu'il paraît que l'on s'habitue à tout – à moins que l'on ne fasse semblant –, nous nous sommes accoutumés à nos absences respectives. Mon cadre familial n'était pas ordonné, mes parents étaient différents. Ce n'est que ça.

Ma mère est partie après mon sevrage, le couple ne s'entendait plus, ils se sont séparés. Les sept premières années de ma vie se sont écoulées auprès de mon père, dans le sud de la France. Les quarante années suivantes, nous n'avons été ensemble qu'une quinzaine de fois. Nous nous écrivions, nous parlions quelquefois au téléphone. Nous vivions sur des continents éloignés.

Entre ses quatre-vingt-cinq et ses quatre-vingt-dix ans, je n'ai pas vu Gabriel, mon père. Pourtant, à cette période, nous résidions à seulement 859 kilomètres de distance. Une heure d'avion à peine. C'est une tranche d'âge durant laquelle s'opèrent des modifications majeures. Si l'on ne visite pas fréquemment la personne, on a du mal à la reconnaître ensuite. En fin de vie, il se passe la même chose qu'au début. On rencontre un enfant à deux ans, on le revoit à sept : c'est un

autre. Ce laps de temps, cinq années, a tout bouleversé. Physiquement et moralement.

Une impulsion ? Un pressentiment ? Le 1^{er} septembre 2017, je prends un avion à Paris vers le sud de la France pour rendre visite à Gabriel, au bord de la Méditerranée. J'ai prévu deux heures, ça suffira ; nous entretenons ces relations-là.

Il sait que j'ai vu. Le choc est trop violent. Il aperçoit dans mon regard ce qu'il est devenu : un vieillard dont tout ce qu'il restait de chair semble avoir été chassé. Cet homme va mourir. Et compte tenu de la fréquence de nos rencontres, c'est la dernière fois que je le vois.

Comment te dire adieu ?

Car, « Sous aucun prétexte je ne veux avoir de réflexes malheureux ». Ce sont les paroles d'une chanson de Françoise Hardy, écrites par Serge Gainsbourg, en 1968. Il s'agit d'une rupture amoureuse. Là aussi, c'est une rupture. Une interruption. Un lien va s'interrompre pour cause de mort annoncée. Mais c'est aussi une rupture d'amour. Car ce qui me lie au père, comme pour la plupart des enfants, c'est une relation d'amour. Malheureux, heureux, déçu, peu importe, il s'agit d'amour. Une liaison dangereuse, reflet de nos pleins et de nos vides, des succès et des échecs que l'on impute à cet autre dont nous sommes nés. Une liaison qui peut devenir le lieu privilégié des règlements de comptes. Comme pour Platonov, quand il raconte, dans la pièce de Tchekhov, le dernier face-à-face qu'il eut avec son père mourant, déclaration de haine de la part du fils.

Là, dans l'instant, face à ce vieillard, j'essaie de bloquer mes émotions pour ne pas être submergée. Seul le dégoût s'immisce. La répulsion. Je n'ose pas le toucher, pourtant il faut que je l'embrasse.

C'est dégueulasse la vieillesse. Coetzee a parlé d'une disgrâce à son propos. Ce que je constate sur mon père ne relève pas de la simple perte d'une faveur que la vie nous aurait faite en nous concédant la jouissance de la jeunesse, cela procèderait plutôt d'une dévastation.

« Bonjour, papa. »

J'ai peur de son odeur mais il ne sent rien. À peine un parfum léger de lessive sur sa chemise blanche bien repassée. Jusqu'au bout il aura conservé ce goût pour les chemises taillées sur mesure à Savile Row, jamais portées avec un costume, toujours avec un pantalon de toile. Le col est élimé – il n'a plus les moyens –, ce n'est qu'un vestige de sa splendeur passée.

Sans réfléchir, je l'ai appelé papa. Une bonne quarantaine d'années que je n'avais prononcé ce mot. Quatre lettres qui ramènent à l'enfance, à quelque chose de lointain et qui, pour l'instant, doit demeurer à distance.

Ma, mama, maman : en principe, c'est le premier mot que le bébé prononce. La première syllabe de ma vie, ce fut « pa », puis papa. Si parfois il a été un papa, jamais il ne fut un père, selon l'acception communément admise des responsabilités que suppose ce rôle.

Pour m'accueillir, Gabriel s'est levé avec difficulté. Sans qu'il le dise, je comprends que la plupart du temps il doit rester allongé. « Mais tu es en pleine forme ! » Je m'en veux de prononcer ces paroles mensongères, c'est une habitude pour contrecarrer ceux qui vous lancent à la figure : « Tu as mauvaise mine, tu es fatiguée ? » Dès que je vois quelqu'un avec une mine de déterré, je le félicite d'avoir l'air en forme. Et ça marche, à chaque fois. Mais là, ça ne passe pas : « Arrête ! », dit-il. Je retrouve le ton péremptoire de celui qui n'a jamais reçu d'ordres depuis ses dix-sept ans, si tant est qu'il en ait reçu auparavant.

Je m'assois en face de Gabriel, pas à côté. C'est un ultime face-à-face, pas une conversation badine. On ne badine pas avec l'agonie. Quand quelqu'un semble prendre la mort ou l'amour à la légère, c'est la marque artificielle d'une distance avec ce qui nous percute de plein fouet.

Pas de pose donc. Mais de quoi allons-nous parler ? Quand un homme sait qu'il va mourir, que peut-il bien avoir envie d'entendre ? Et lui en particulier, Gabriel, qu'aimerait-il que je lui dise ? Je l'ignore. Il y a des êtres qui se connaissent si bien et s'aiment si fort que le silence peut leur suffire. Ce n'est pas notre cas.

Que voudrais-je que l'on me dise avant de mourir ? Je souhaiterais être rassurée à propos de ceux que j'aime. Qui aime-t-il ? Je ne sais pas.

« Qui aimes-tu le mieux, homme énigmatique, dis ? ton père, ta mère, ta sœur ou ton frère ?

– Je n'ai ni père, ni mère, ni sœur, ni frère.

– Tes amis ?

– Vous vous servez là d'une parole dont le sens m'est resté jusqu'à ce jour inconnu.

– Ta patrie ?

– J'ignore sous quelle latitude elle est située.

– La beauté ?

– Je l'aimerais volontiers, déesse et immortelle.

– L'or ?

– Je le hais comme vous haïssez Dieu.

– Eh ! qu'aimes-tu donc, extraordinaire étranger ?

– J'aime les nuages... Les nuages qui passent... là-bas... là-bas... les merveilleux nuages ! »

Baudelaire ignore qu'il décrit Gabriel. Ce poème, c'est *L'Étranger*¹. Gabriel est *mon* étranger. L'amour empêche d'éprouver la vieillesse, mais nous nous sommes tant éloignés que sa décrépitude, je l'ai prise en pleine face.

Je fais comme s'il avait envie d'avoir des nouvelles de ma vie et de celles de ses petits-fils. Je lui raconte. Seulement les jolies choses. Il entend mal, il met ses prothèses auditives. Je répète. Je montre des photos récentes des garçons. Il regarde avec attention. « As-tu une photo de toi que tu pourrais m'envoyer ? » La demande me paraît saugrenue, il n'est pas homme à photos. En général, il n'est pas homme à souvenirs.

« Tu lis ? – Je n’ai plus l’énergie », me répond-il. Mais alors, que fais-tu de tes jours et de tes nuits puisque tu dors si peu ? Cette question, je ne la lui pose pas. Enfin, pas vraiment. J’ai besoin qu’il fasse quelque chose. L’imaginer en position horizontale, les yeux au plafond en train d’attendre, c’est au-delà de mes forces. Il entend ce que je tais : « Tu sais, il y a un stade du vieillissement où l’on ne parvient plus à mettre quelque chose entre la mort et soi. C’est là que j’en suis. » Je m’accroche. Je me rappelle qu’il s’intéresse à l’actualité, je lui demande s’il lit la presse. « Non, j’écoute la radio. Avec des écouteurs spéciaux. » Il lui faut quelque chose de passif. Regarder des images ou écouter des gens. Pas d’interaction, pas de recours à l’imagination.

De quoi parler ? Le passé. C’est la solution idéale avec les vieux qui ressassent leur vie. Mais lui, ça ne l’intéresse pas, ça ne l’a jamais intéressé. Pourtant, j’aurais des questions à poser avant qu’il ne soit trop tard. À propos de ma mère qui est morte deux ans auparavant. Sur ce qui les liait, sur ce qui les a séparés. Lui seul connaît désormais les réponses.

« C’était la fin de la guerre d’Algérie. La débandade. On est partis en Espagne. Elle n’avait que quinze ans. On a fini par se marier. Nous ne nous aimions pas vraiment. »

Avais-je le fantasme d’être un enfant de l’amour ? Désormais, ne subsistait plus la moindre ambiguïté. Il ajoute : « Ma mère – te souviens-tu d’elle ? – était désespérée. Elle jugeait ce mariage comme une mésalliance. »

Oui, je me souviens de mamy, elle vivait avec nous dans le sud de la France. Pas de bons souvenirs. Pas vraiment le genre de grand-mère qui raconte des histoires au coin du feu à ses petits-enfants. La première chose qui me revient, c’est son accent guttural, les mots qui se cognent en frictions sonores qu’aucune modulation n’atténue. Pas davantage de douceur dans sa voix que dans ses gestes. Maintien martial, haute taille, robes noires, broche en diamants ou sautoir de perles, jamais les deux ensemble. Mise en plis de vieille dame à cheveux blancs. Odeur de poudre. Dents serrées derrière des lèvres si fines qu’elles dessinent un trait légèrement concave. Pas une femme à sourires.

« En même temps, tu n'étais pas non plus ce que l'on considérait à l'époque comme un bon parti : divorcé, deux enfants, vingt ans de plus... » Il dit que c'est un problème de réputation, que la famille de ma mère n'avait pas bonne presse : leurs mœurs étaient légères, tout le monde le savait. Ça concernait chaque membre de la famille : le père, la mère, les deux filles et le fils homosexuel. En effet, cela ne correspondait en rien aux critères de ma grand-mère paternelle, psychorigide jusque dans sa façon de pratiquer sa foi : prières quotidiennes et messe chaque dimanche où elle me traînait de force, arguant qu'il fallait m'inscrire dans une institution religieuse afin qu'une éducation stricte soit enfin donnée à la sauvageonne qu'elle voyait en moi. Pour cela, je l'ai détestée. Ses actes pieux ne l'empêchaient pas d'être raciste. C'est étrange, elle n'a jamais perçu la moindre contradiction entre sa qualité de chrétienne et la façon dont elle se comportait à l'égard de ceux qui ne partageaient ni sa culture ni sa classe sociale. J'avais une camarade blonde aux yeux verts. Son père était noir. Un jour, il vint la chercher. En uniforme. Il était commandant d'une base aérienne. Ma grand-mère, quand elle le vit, appela la plus jeune des bonnes : « Maria, c'est pour vous ! » C'était une époque où le racisme et l'antisémitisme étaient la norme dans les familles bourgeoises catholiques. On apprenait au catéchisme que les Juifs avaient tué Dieu. Jusqu'aux années 1960, chaque catholique a prononcé, le vendredi saint, pour la Passion du Christ, la prière pour les Juifs perfides, *Oremus et pro perfidis Judæis*. Les colonies des puissances occidentales regorgeaient de main-d'œuvre bon marché, d'hommes à la peau brune devenus héros de guerre. En souvenir du sacrifice des tirailleurs sénégalais dans la boucherie de 1914-1918, on a plaqué une caricature sur une boîte de chocolat en poudre : *Y'a bon Banania* ! Je me rappelle la boîte jaune dans laquelle je plongeais en cachette une cuillère pour la porter directement à ma bouche. Je me souviens aussi des *têtes-de-nègres*, ces boules de meringue enrobées de chocolat que l'on achetait chez la boulangère à la sortie de l'école.

Les gens tels que ma grand-mère se voyaient en parangons de moralité. Ni Juifs ni Noirs dans leurs fréquentations, les bonnes étaient espagnoles, les ouvriers arabes. Et ce temps n'est pas si lointain, à peine plus d'une cinquantaine d'années. Selon elle, il fallait tenir son

rang, ne rien faire qui puisse l'entacher. Mon père n'était pas ainsi : « Depuis quand ça te préoccupe, la réputation ? »

Gabriel esquisse un mouvement léger du buste, c'est un haussement d'épaules. Mais il n'y a plus d'épaules. La vieillesse dévore la chair, puis les muscles, avant de ronger les os qui saillent comme des arêtes, prêts à percer le parchemin qui lui sert de peau. Sur son visage émacié, elle devient palimpseste des âges de la vie, creusée de sillons qui tracent une cartographie fluviale. On imagine les méandres que suivraient les larmes dans le creux de ses joues s'il venait à pleurer. Mais Gabriel ne pleure pas. Il se fiche de répondre, plus rien ne l'intéresse.

Depuis l'âge qui est le mien, encore inscrit dans une jeunesse dont on recule les limites à chaque anniversaire – la vieillesse de la jeunesse –, comment se représenter d'avoir quatre-vingt-dix ans sans être pris de vertige ? La disparition progressive des activités mentales et physiques a ratatiné l'existence de Gabriel. Sa fin de vie est une capitulation. Envies qui se flétrissent avant même que de naître, nostalgie des désirs qu'il n'éprouvera plus. À moins que... Gabriel, désires-tu la mort ? Une interrogation de plus part rejoindre le sac des questions jamais posées : il s'interpose entre mon père et moi comme un ventre pansu entrave l'étreinte. Je ne saurai jamais s'il a envie d'en finir, ni s'il a peur, s'il pleure quand il est seul... À ma connaissance, Gabriel n'est pas croyant. Ce n'est qu'une supposition car, à aucun moment, nous n'avons parlé de religion ni de foi. En fait, nous avons vécu sans parler de grand-chose.

Tu vas mourir et tu n'as rien à me dire ?

C'est vrai que tu n'as pas réclamé ma venue. Pourtant, je suis là. Tu pourrais en profiter pour te délester, jeter les mots que tu ne souhaites pas emporter avec toi dans la mort. D'habitude, ceux qui savent qu'ils vont partir gagnent à s'alléger de toutes ces choses qu'ils n'ont pas dites et qui encombrent la tête. Toi, non. Tu n'as jamais rien fait comme les autres, ni comme les autres pères, ni comme les vieux en général. Nous ne terminerons donc pas notre conversation. Laisée en suspens. Inachevée. C'est cela : il y a quelque chose d'inachevé entre toi et moi.

Ça fait plus d'une heure. On ne va pas tenir les deux heures prévues. J'aimerais terminer sur une note claire. « Papa, tu te rappelles les histoires que tu me racontais quand j'étais petite ? Il y avait celles que tu lisais : les aventures d'Ulysse, *L'Odyssée* pour les enfants, et celles que tu inventais en me mettant en scène : j'étais un lutin qui ne faisait que des bêtises, et, à chaque fois, le capitaine Franz venait me sauver in extremis. » Gabriel plisse les yeux, il s'efforce de se remémorer un détail : « Oui, je me souviens. Mais ce n'était pas une version pour enfants, c'était le texte d'Homère. Il y avait des passages que tu ne te lassais pas d'entendre. Je crois que celui que j'ai le plus répété, ce sont les retrouvailles d'Ulysse avec son chien, Argos, le seul qui reconnaît son maître. » Je n'ose pas lui demander ce que sont devenus les deux chiens qu'il m'avait offerts à ma naissance, Poupi et Panchito, après mon départ pour Paris et le sien pour des contrées éloignées. L'ignorance de leur sort a ouvert une plaie jamais refermée. Pourtant, la crainte de rompre le semblant d'intimité qui se noue en cet instant me laisse muette. L'intimité, c'est l'agrégation de ces choses minuscules qui paraîtraient misérables à des yeux étrangers mais que l'on partage avec un être cher et que personne d'autre ne connaît. C'est le socle qui demeure quand le reste s'est métamorphosé jusqu'à devenir méconnaissable. Le corps n'est pas fiable, seul subsiste ce lien singulier tissé de détails infimes. La résurgence de ces moments lointains est la preuve que Gabriel a incarné, dans un laps de temps circonscrit à sept années, le rôle de « papa ». Ulysse n'est rien d'autre qu'une trace de ce père.

Gabriel me regarde, il sourit. Nous restons face à face, silencieux, un long moment. Il ajoute enfin : « J'étais fier de toi, tu sais. » Ces cinq mots, c'est ce que j'étais venue chercher sans le savoir, avant qu'il meure.

Et moi, Gabriel, puis-je être fière de toi ?

Je n'ai plus revu mon père.

En quittant l'homme qui va mourir, un chaos se déchaîne en moi. L'impression qu'une boule de flipper rebondit à chaque image sur

laquelle elle se cogne. Zigzag infernal et sonore qui trace une trajectoire aléatoire. Il n'y a ni score ni bonus. Ni perdant ni gagnant. Ça fait un tel tapage que je n'y entends plus rien.

Brouhaha de sons et de sens.

Polysémie du père.

Le père qu'on adore, le père dont on a honte, le père qu'on renie, le père dont on ne veut plus entendre parler, le père qui nous manque, le père qu'on croit avoir oublié et, enfin, le père qu'on retrouve. Mais je n'ai pas retrouvé Gabriel, pas encore. Je l'ai revu, c'est tout. Ralentir les afflux comme on maîtrise une respiration : inspire, expire, inspire, expire... Calmer le jeu. Et puis, dresser un état des lieux, un état du lien. Entre lui et moi, d'abord.

Un parent, ce n'est pas comme un ami : impossible de préciser l'instant où on l'a rencontré. Il n'existe pas de souvenirs de rencontre, ni avec sa mère ni avec son père. En fin de compte, dans une vie, les deux êtres les plus importants, on ne les rencontre pas, on prend conscience, peu à peu, de leur existence. Le premier contact entre Gabriel et moi ? À la clinique, le jour de la naissance. Évidemment, je ne m'en souviens pas. Aucun témoignage. À l'époque, c'étaient les mères seules que l'on photographiait portant leur nourrisson. Le père apparaissait bien plus tard sur les clichés familiaux. La première image fut prise lors du baptême. Le bébé dans ses bras, Gabriel semble mal à l'aise. Il fixe l'objectif. Il ne regarde pas l'enfant. Noir et blanc. Ce n'était pas un monde en couleurs : les costumes étaient sombres, les chemises et la robe de baptême, blanches. Selon l'état civil, je suis sa fille donc je porte son nom. C'est lui qui est allé déclarer ma naissance à la mairie. La déclaration à l'état civil, c'est la preuve de l'existence de celle-là qui est née personne et devient quelqu'un. L'acte de Gabriel – un autre aurait pu le faire à sa place, muni du certificat établi par le médecin – est fondateur d'une légitimité à partir de laquelle il n'appartient qu'à soi de se réaliser. À partir de laquelle il n'appartiendra qu'à moi de me réaliser. « Je suis celle-ci, fille de ceux-là » – sentiment d'une fallacieuse continuité qui pourtant nous inscrit dans une réalité au point qu'il est difficile ensuite de s'en passer. Ce nom, je suis soulagée de m'en défaire à l'occasion de mon mariage. Premier abandon symbolique : le nom du père. En fait, je n'attache

guère plus d'importance au nom du mari qu'à celui du père, ne me sentant la propriété ni de l'un ni de l'autre. Seul mon prénom, Marianne, me semble indélébile, constitutif d'une identité pérenne. Je ne l'ai pas choisi non plus, il vient de la lignée maternelle. Lui, Gabriel, aurait préféré Florence, en second sur l'état civil, jamais utilisé. Un prénom, sans nom de famille. Sans famille. Pourtant, aujourd'hui, c'est bien ce nom du père, ce nom de « jeune fille », ce patronyme qui me revient pour signer mes livres. Comme si l'écriture permettait la réappropriation d'une histoire dissoute dans les limbes d'un passé.

Enfant, je l'appelle *papa*. Après, je ne l'appelle plus. Je m'arrange pour ne plus avoir à le nommer, il est trop loin de la fonction paternelle. « *Papa* », c'eût été courir le risque d'une surexposition sentimentale inadéquate. Par son prénom, Gabriel ? La promesse angélique qu'il contient en puissance ne sied pas à l'homme. Et puis, je n'ose pas cet aveu d'une mise à distance.

Les sept premières années de mon existence se déroulent donc dans la propriété familiale, près d'Antibes, dans le sud de la France, auprès de mon père et de ma grand-mère paternelle. Gabriel fait des allers-retours, souvent. En Corse, pour les vignes qu'il y possède. À Londres, pour ses chemises. À Rome, dans les studios de Cinecittà. Il achète des navets italiens pour les distribuer en France, il en produira même quelques-uns qui n'ont pas laissé de souvenirs impérissables. Le bénéfice recherché n'est pas financier – jamais avec Gabriel –, il est de chair et d'os. Surtout de chair. Quand ma mère est partie, Gabriel est devenu le personnage central de mon existence d'enfant. Flamboyance d'un père : les vacances sur l'île de Beauté, le petit avion blanc garé à l'aéroport de Nice qu'on prend pour un rien, juste pour rire, les balades en voiture décapotable le long de la corniche pour aller à Monte-Carlo, les croisières en Méditerranée sur son bateau, étrangement baptisé *Hellé* – la fille qui tombe à l'eau... Il naviguait jusqu'à Ithaque en faisant escale aux « Prés fleuris » d'Homère, entre Capri et Sorrente, passant ensuite entre les fameux écueils odysseens, Charybde et Scylla, par ce détroit de Messine qui sépare la Sicile de la Calabre. Si je fus déçue en découvrant sur l'île ionienne les quelques blocs de pierres qui marquaient l'emplacement apocryphe du palais d'Ulysse, je

n'en montrai rien, petite fille trop heureuse de partager avec son héros de père ce goût immodéré pour *L'Odyssée*. À cet âge, il existe une politesse qui tend instinctivement à ne pas contredire l'adulte et prend la forme d'une adhésion totale. Le faire-semblant est le masque de l'enfance. J'ai tellement prétendu y croire que j'ai fini par voir des murailles s'élever de ces pauvres cailloux et s'y dérouler le massacre des prétendants tel que je l'avais imaginé en écoutant, frissonnante de terreur, Gabriel lire et relire la scène. Mon père ne m'avait pas épargné l'assassinat de ces jeunes gens désarmés ni l'épuration des servantes qui étaient devenues leurs maîtresses. Laërte, Ulysse et Télémaque : la lignée, enfin reconstituée, tue, pères et fils ensemble dressés contre la meute. L'idée que *L'Odyssée* puisse receler une visée politique dans le fait de restaurer le pouvoir perdu du roi ne m'avait guère souciee à l'époque.

Je pensais que ça durerait toujours, forte de ce sentiment d'éternité propre à la jeunesse, jusqu'à ce que la conscience de la brièveté de la vie ne me saute au visage.

Un jour, j'ai sept ans, mon père m'annonce que je dois partir vivre chez ma mère, que c'est mieux pour moi. Il me l'a dit sans fioritures ni effusions, comme s'il était loin déjà, attiré ailleurs. Un simple fait est énoncé : « Le divorce a été prononcé par le juge – c'est quoi un divorce ? qui est ce juge ? se demande la fillette –, tu vas aller à Paris, chez ta mère. » La mère, c'est à peine si elle s'en souvient. Impression d'avoir par mégarde ouvert une porte sur une scène interdite. Envie de la refermer aussitôt. Mais le réel ne s'esquive pas quand il vous saisit par surprise.

« Tu comprendras quand tu seras grande. »

À partir de cette phrase, entre lui et moi, il n'y eut plus la possibilité de questions ni de réponses qui vaillent.

J'ai grandi, et je n'ai pas compris.

Nous nous sommes séparés aussi mal que possible. Du jour au lendemain, plus rien. Il a disparu. Pendant plus de trente ans. D'abord en Argentine, puis en Afrique, et, enfin, au Brésil. Hormis quelques brèves apparitions à des années d'intervalle, je n'ai plus vu Gabriel. Il

est devenu un père qui ne faisait que s'en aller. Un intermittent de la paternité. Jusqu'à l'adolescence, j'ai collectionné les timbres, nos relations désormais circonscrites au registre épistolaire.

Il ne s'agit pas d'une séparation comme quand deux parties se divisent pour que chacune trouve son intégrité. Là, c'est un déchirement. La violence vient de l'interruption soudaine de ce pas de deux, cette chorégraphie ritualisée des gestes et des pensées qui s'est installée entre deux êtres dont l'un, encore trop jeune pour aspirer à quelque autonomie, dépend entièrement de l'autre. L'enfance est un état provisoire, on se sent forcément trahi quand on le découvre.

Comment aller dans cette autre vie, une vie sans père, sans repères ? À sept ans, on ne se le formule pas, on s'adapte. De ce temps d'après, ce temps de l'éloignement d'avec Gabriel, je retiens l'expérience de la perplexité, rien de plus grave, seulement un inconfort, une inquiétude durable. Pour lutter contre ce sentiment, j'ai été habitée par la volonté d'être conforme. Or, beaucoup de choses me distinguaient, ne serait-ce que d'avoir des parents divorcés. À l'époque, c'était encore peu courant, j'étais la seule concernée dans la classe. Néanmoins, sur les fiches qu'on nous demandait de remplir à chaque rentrée scolaire, figurait déjà cette possibilité-là. Nom du père, nom de la mère. Adresse de l'un, celle de l'autre. Que pouvais-je inscrire à côté de l'intitulé « Adresse du père » : poste restante, quelque part au nord-ouest de l'Argentine ? On ne se rappelle plus, adulte, combien ce genre de détail, désormais insignifiant, détenait le pouvoir de nous plonger dans un gouffre. Suivait la « Profession du père » ; même angoisse. Il y a un âge où l'on rêve de banalité, d'avoir des parents qui vivent ensemble dans un petit appartement, menant une existence bourgeoise, avec une mère au foyer et un père exerçant un métier courant. C'était loin d'être le cas. J'étais celle qui ignorait où son père habitait, ce qu'il faisait. Si Gabriel n'avait pas besoin de travailler pour vivre, il n'était pas pour autant oisif. Mais, être mû par un impératif d'action, ce n'est pas une profession. Au bout d'un moment, j'ai fini par inscrire : pilote. Cette qualité avait le mérite de justifier les absences et les pays lointains. Compte tenu du temps que Gabriel passait dans les airs, ça restait proche de la réalité.

Une petite fille fait de son père le personnage le plus important de son existence, la réciproque n'est pas invariable. Cela, je l'ignorais. Alors j'ai fait ma vie, construit une famille, à partir de ce seul bagage de sept années passées sous sa tutelle iconoclaste. J'ai avancé sans me retourner, dans le déni de la colère d'un abandon qui a sédimenté. J'ai fui l'enfance en évitant de me souvenir, au point de tout oublier. Au point d'avoir cru tout oublier. Car, au fond de soi, il y a une porte, puis une autre, plus discrète encore, qui dissimule un passage secret : la mémoire blessée y conserve les détails inhibés. Ce lieu singulier n'est pas celui du souvenir. Rares sont ceux pour lesquels ne coexistent pas deux vérités : une vérité imbibée des exigences du présent, une autre, refoulée, gisant au fond de la conscience. La première prend le pas sur la seconde, comme une sorte d'écran de protection. En chacun domine ce désir de substituer à la simplicité des faits une vision idéale. Jusqu'à ce que la mort sépare.

Jeune, on vit les choses sans vraiment les approfondir. Pourtant, elles s'inscrivent, indélébiles, et nous fondent. L'enfance est un vaste buvard, les paysages s'y fixent comme des taches d'encre, sortes de tests de Rorschach pour lesquels chacun livre ensuite l'interprétation qui lui convient. Le recours au paysage, peut-être est-ce là ce qui exprime le mieux les sentiments.

Le paysage de mon père, c'est la mer.

La mer et le ciel, quand ils se confondent dans le lointain.

Ces paysages oubliés et cependant fondamentaux soudain réapparaissent pour constituer un horizon. Et l'on s'aperçoit qu'on ne les a jamais quittés ; ils étaient là, inscrits en arrière-plan de chaque panorama, de chaque sentiment. L'enfance ne s'efface pas. Pas plus qu'on n'efface le père.

Dans ma tête, le flipper a cessé de clignoter. En lettres lumineuses s'inscrit le mot *Tilt*. Faire tilt signifie échouer. La partie s'interrompt parce que le joueur a brusqué l'appareil. Mais « tilter » indique aussi : comprendre enfin, d'un coup. Des souvenirs s'éveillent. Une autre partie peut commencer.

Gabriel a mis sept mois pour mourir.

Game over.

And I tilted on him.

Le vendredi 23 mars 2018, je reçois un sms dont l'émetteur n'est pas enregistré dans mon répertoire : « Bravo pour ton livre. Il est vraiment super ! Ta sœur. » Un flou de quelques secondes avant de me rappeler cette demi-sœur, née d'un premier mariage de mon père. Et de son frère. Depuis quand ne l'ai-je plus vue ? Au moins trente ans. Une vie. Le temps d'avoir des enfants, de divorcer, de changer de pays, de métier, d'écrire deux livres dont le dernier venait de paraître. Un fossé temporel qui réduit l'échange possible : « Merci. Je t'embrasse. Marianne. »

Le lendemain matin, samedi 24 mars, à 10 h 18, cette sœur surgie d'outre-tombe m'écrit : « Marianne, papa vient de mourir ce matin. Je vais prévenir notre frère. Je t'embrasse. » Deux éléments concomitants me surprennent : la redécouverte d'une appartenance familiale et la mort de celui qui nous reliait. Je note qu'elle écrit « papa ». Elle aurait pu mettre « notre père ». Notre Père qui êtes désormais aux cieux. Ou en enfer.

D'elle, je conserve l'image d'une étudiante hippie, souvent vêtue de violet, d'obédience maoïste. Elle étudiait l'arabe et l'histoire à la faculté de Nanterre, dans les années 1970. Son petit ami vietnamien arborait de longs cheveux, noirs et lisses. Tous les deux portaient des pantalons en velours côtelé à pattes d'éléphant et des besaces en bandoulière. Elle avait vingt ans, elle me semblait sérieuse et savante pour la fillette que j'étais. Ils se sont mariés, ont enseigné et eu des enfants. Désormais à la retraite, ils vivent paisiblement dans leur pavillon de la banlieue ouest. En apparence, des vies sans histoires. Mais toutes les vies ont des histoires. Elle est peut-être cette femme seule qui va chercher ses résultats au laboratoire de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière, apprenant qu'elle a une maladie neurodégénérative. Elle prend le RER C pour rentrer dans la zone pavillonnaire où elle habite. Elle observe les autres ; elle qui n'a jamais envié personne se surprend à éprouver l'aigreur du malade devant le bien portant. Désormais, elle sait que ses pertes de mémoire n'ont rien à voir avec l'inattention. Elle se rassurait en se disant que chacun a vu sa mémoire immédiate décroître depuis l'utilisation des smartphones. Après tout,

elle n'est pas la seule à être incapable de se rappeler un numéro de téléphone ou les codes d'un immeuble, ou encore le sujet du film de la veille, d'oublier d'acheter le pain ou de récupérer un vêtement au pressing : « Ça m'est sorti de la tête ! » En revanche, elle se souvient parfaitement du passé lointain, elle se sent fière de pouvoir encore donner l'adresse de ses grands-parents paternels à Oran ou celle de sa mère à Alger, réciter les noms de camarades de classe quand elle était à l'école primaire, en Algérie française, avant la guerre. Le passé est son cocon.

La sœur amnésique, que je ne connais pour ainsi dire pas, m'annonce par sms que je suis orpheline.

Ni mère ni père.

Dont acte.

Il paraît qu'on entre dans un mort comme dans un moulin².

Ça dépend des morts.

Le père n'est plus qu'un souvenir lointain.

Il n'y a pas d'utilité à aimer ou à détester ses morts, pourtant nous les aimons ou nous les détestons. Parce que seuls l'amour et la haine transcendent le temps et la mort. Avant de les oublier doucement. Quitte, parfois, à souffler sur les braises pour qu'ils se redressent de leurs tombeaux. Et moi de ranimer le foyer généalogique pour attiser une mémoire vacillante aux flammes de leurs apparitions fugitives. Car le fantôme de Gabriel n'apparaît pas seul : ses parents, ses épouses, ses enfants, les lieux de vie et les paysages traversés, les guerres aussi... Tout ce dont il est fait vient à sa suite. Chacun abrite un grand théâtre, il y a foule sur scène. Les morts, les vivants, qui nous ont façonnés ou détruits, avalanche de visages que l'on reçoit dès la naissance et avec lesquels il va falloir composer ou décomposer. La plupart des pièces qui se jouent ainsi apparaissent si crédibles que personne n'est tenté d'aller en coulisses voir ce qui s'y trame. Sauf celle dont Gabriel est le personnage principal.

Homme aux cent visages, homme en fuite.

Est-il un imposteur ?

À l'été 1984, l'université Harvard invite Italo Calvino à un cycle de conférences sur le thème : *Six propositions pour le prochain millénaire*. Il rédige les cinq premières : la légèreté, la rapidité, l'exactitude, la visibilité et la multiplicité. Il pense avoir le temps d'écrire la dernière aux États Unis. Il n'ira jamais, il est mort avant. Une hémorragie cérébrale. La sixième conférence avait pour titre « La Consistance ». C'est précisément celle-ci dont il avait décidé de reporter la rédaction. Dans l'un de ses contes, *Le Chevalier inexistant*, Calvino avait déjà abordé le problème : peut-on être sans exister ? Puis-je faire du père un être de chair, pas seulement un fantôme galopant ?

Comment mesure-t-on la consistance d'une vie ? Pour classer les grands crus, on mesure leur longueur en bouche. Si la caudalie s'évalue en secondes, les existences se calculent en années. Mais certaines années comptent triple. Tout est affaire de destin : les vies dites héroïques, en général, sont brèves et tumultueuses, à l'inverse d'un cru qui se bonifierait avec le temps, à l'abri dans la fraîcheur d'une cave. Le destin d'un héros est de périr, celui des vins est de bien vieillir. La persistance des arômes, pour un cépage exceptionnel, peut durer plus d'une quinzaine de secondes, une éternité. Le plus souvent, la caudalie ne dépasse guère les trois secondes ; elle ne définit alors plus que la médiocrité. La trajectoire du héros transperce les cieux telle une flèche qui atteint parfois l'Olympe, et les dieux, magnanimes, lui accordent cette forme d'immortalité qu'est la postérité, consignait ainsi la persistance du héros dans l'imaginaire collectif. Pourtant, il y a une exception : Ulysse, plus humain que ses semblables, dépourvu d'ascendance divine, auquel fut accordé la possibilité de vieillir et de devenir meilleur, comme un vin.

Intensité et pérennité sembleraient les fondements d'une vie consistante. Chaque famille comporte au moins l'un de ces personnages qui transcende la lignée et dont on conte les aventures d'une génération à la suivante. Ainsi vont les légendes qui, se transmettant de père en fils, permettent à l'un de ne pas mourir à la mémoire des suivants. Du côté paternel, mon arbre généalogique ressemble à un cyprès, si dense que pas un rameau ne se détache de

l'ensemble. En apparence, c'est un bloc vert foncé, sans histoires, droit dans ses bottes. Sa compacité s'oppose à la sensualité du pin parasol qui étend ses branches sur le bleu du ciel méditerranéen, comme une odalisque son corps sur le divan d'une antichambre. Le cyprès n'est pas un arbre sous lequel on s'allonge pour s'assoupir et rêver. Pourtant, quelle meilleure cachette pour un secret de famille que la densité de sa ramure, plus serrée que des écailles ? Je me souviens avoir fait provisions des fruits du cyprès, si durs que nous, les enfants sauvages du Sud, nous les balancions en projectiles qui laissaient parfois des bleus. Pour compenser – ou pour éluder –, Gabriel m'a lu et relu *L'Odyssée*.

À certaines périodes de sa vie, mon père a possédé des vignes. Dans le Sud-Ouest, berceau familial, puis au Maroc, et enfin en Corse. Si dans différents pays il a investi dans la viticulture, ce n'était pas pour produire de grands vins, plutôt de ceux que l'on nomme vins de table dont la caudalie n'atteint pas les trois secondes. Ils ne se dégustaient pas, il arrivait qu'on les additionnât d'eau, sans les scrupules d'un amateur. Je n'ai pas connu les deux premières propriétés, en revanche, la Corse fut pour moi un territoire de vacances et de liberté. Maquis, arbousiers, eucalyptus, odeurs, rivière, mer, bateau.

Solenzara.

Il y avait une maison, à côté de celle de Tino Rossi. Qui connaît encore Tino Rossi ? Le père du Père Noël : « Petit papa Noël, quand tu descendras du ciel, avec des joujoux par milliers, n'oublie pas mes petits souliers. »

Celui qui n'existe pas.

C'est à Solenzara que j'appris que le père Noël n'existait pas. Je jouais avec le fils des gardiens, et j'allais toujours le chercher chez eux. La veille de Noël, alors que je m'étonnais qu'ils n'aient pas mis leurs souliers devant la cheminée, ils s'esclaffèrent, ajoutant qu'à six ans je n'avais plus l'âge de gober ces balivernes. Pourtant, j'ai fait semblant d'y croire, une dernière fois, comme on trébuche sur une déception sans en rien montrer. Soudain, je n'ai plus vu autour de moi que des adultes qui avaient perdu la trace de leur enfance. Ce fut un

Noël sans magie, le dernier que je passai avec Gabriel. Et les derniers cadeaux que je reçus de sa part.

Sur cette île, mon père mit un terme à l'expérience vigneronne, dans le fracas des premiers attentats indépendantistes qui ciblèrent son domaine au milieu des années 1970. Souvent, il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Une qualité lui faisait défaut : Gabriel choisissait systématiquement l'associé qui ne convenait pas, au mieux un incompetent, au pire un type véreux. En Corse, il en fut ainsi. Suspecté de produire du vin frelaté et d'être à l'origine d'une escroquerie financière, le colon producteur financé par mon père vit sa ferme occupée et sa cave plastiquée. Cet attentat fut l'acte fondateur du mouvement nationaliste, il eut lieu le 21 août 1975 à Aléria. Deux hommes sont morts, côté forces de l'ordre, un autre eut le pied arraché. Ce ne furent pas les premiers cadavres, ni les derniers, qui jonchèrent sa vie. À son insu, Gabriel ne faisait pas les choses à moitié. À plusieurs reprises, il fut rattrapé par l'Histoire comme je le découvris à sa mort. Ne résistant pas à l'appel d'un possible destin, il s'engouffra dans chacune de ces brèches qui furent aussi des impasses.

Bref, il abandonna la Corse. Sans se retourner. Sans le moindre regard ni regret pour cette terre que j'avais eu le temps d'aimer d'un amour fusionnel et enfantin. Il est parti loin, en Argentine. Pas à Buenos Aires, mais dans un lieu sans nom que ne rejoint aucune route. Des centaines de milliers d'hectares dans le nord, au pied de la cordillère des Andes.

Inaccessible.

Et le père devint fantôme. Vingt ans dans la pampa, puis l'Afrique et le Brésil, sans passer par la case France, ni fille.

Mais un père absent n'en est pas moins actif dans la relation père-fille. Le vide qu'il a laissé, je l'ai comblé, adulte, avec des hommes fuyants, comme un mirage fuit à l'horizon derrière de hautes vagues de sable. Corruption sentimentale consentie : plus je m'approchais, plus ils s'éloignaient, se dérobaient au réel. Des êtres sur lesquels on ne pouvait compter, aussi inconséquents que le fut Gabriel. Des êtres mal aimés parce qu'aimés comme des pères qu'ils n'étaient pas, par une

filles qu'ils n'avaient pas. Et moi de répéter le lien père-fille tel qu'il s'était figé à l'instant de la séparation.

Intimes récidives.

Jusqu'à ce que la réalité de la mort ne stoppe net le fantasme.

Sartre écrit dans *Les Mots*³ : « Eût-il vécu, mon père se fût couché sur moi de tout son long et m'eût écrasé. Par chance, il est mort en bas âge. » Dans l'émission « Radioscopie » de Jacques Chancel, en 1973, on entend sa voix nasillarde : « Je pense que ça a été très important de ne pas avoir de père. Un enfant subit toujours l'influence de son père, sur le plan des professions, de la propriété, d'une foule de choses que le père a déjà héritées des autres et qui font comme un destin. Moi, (...) je n'ai pas été commandé, ce qui m'a sans doute donné mon sentiment de liberté. Donc, je ne peux pas dire que mon père m'ait jamais manqué. Ça a été une photo pour moi, dans la chambre de ma mère, et c'est tout. »

Mais l'éloignement précoce du père n'a rien à voir avec sa mort. Ce sont deux clefs du destin bien différentes. Privé de père, Sartre a été obligé de s'inventer. Dans mon cas, une attente inconsciente est demeurée, que rien ni personne n'a pu combler. Il a fallu que survienne la mort tardive de Gabriel, si peu encombrant qu'il en était devenu envahissant, pour que cesse la réitération d'un écho affectif délétère. Pour ne plus prononcer ce *Pour toujours* qui vient du temps où le temps n'existait pas encore. « Pour toujours, mon amour », chaîne de vingt lettres et de six syllabes, plus lourde que le plomb, qui entraîne vers le fond tous ces corps adultes lestés de leurs blessures d'enfance.

Existe-t-il des vies plus consistantes que d'autres ? Une vie « bien remplie » peut-elle être considérée comme plus consistante ? La vie suspendue de Pénélope contre celle, tumultueuse, d'Ulysse. La reine d'Ithaque, reléguée à la broderie d'un linceul, à ses *pelotes* de fils. Pourtant, sans Pénélope, sans ce foyer qu'elle préserva vingt ans de la concupiscence des prétendants, point d'*Odyssée*. *Plot*, en anglais, c'est l'intrigue : elle maintient son pouvoir autrement, par la ruse, comme son époux auquel il semble qu'elle soit demeurée fidèle malgré le désir qu'elle a nourri pour ces hommes jeunes et vigoureux. Désir que la

postérité n'a pas retenu : la reine a vibré sous les regards d'Antinoos et d'Eurymaque, c'est écrit dans *L'Odyssée*. Regards qui confèrent à Pénélope une consistance autre que celle qui la lie à Ulysse.

Qu'est-ce qui donne à une vie sa valeur ? Celle d'Arnaud Beltrame était-elle plus estimable que l'existence de la femme qu'il a cru sauver parce qu'il était officier de gendarmerie ? Elle n'était que caissière, ses études supérieures la destinaient à autre chose. Elle gagnait sa vie en la perdant, sans avoir choisi l'ennui d'une tâche itérative. L'irruption du drame dans la banalité de son existence a changé la donne, sans pour autant faire d'elle une héroïne. L'héroïne, c'est d'abord une drogue. Le héros, c'est l'autre, l'homme.

Contre l'avis du responsable de l'assaut, Beltrame s'avance, les mains levées : « Lâchez l'otage et prenez-moi à sa place ! » Elle pourrait même se sentir coupable d'avoir provoqué à son insu ce sacrifice : sa vie banale contre celle, dense, du commandant-sauveur. Mais sans elle, serait-il identifié à un héros ? Sa mort n'a de consistance que parce qu'elle est vivante. Et les deux d'être à jamais liés. Elle ne lui avait rien demandé, ni de la remplacer, ni de la sauver. Beltrame a décidé seul. Malgré elle, elle a fait de lui un héros. Elle, plus que le djihadiste. Arnaud Beltrame est tué en ignorant le destin national qui lui échoit. Un an plus tard, près de deux cents rues françaises portent le nom du gendarme. Dans *La Vie de Galilée*, Bertolt Brecht qualifie de « Malheureux le pays qui a besoin de héros ».

Qui a besoin de héros ? L'enfant qui se sent faible. En principe, cela disparaît à l'âge adulte. Mon regard de fillette aimante fit de Gabriel une figure d'absolu paternel. Quel regard celle qui a grandi peut-elle désormais porter sur cet homme insaisissable ? Comment même y prétendre sans tenter de révéler au préalable les traces effacées de son histoire comme un enquêteur prélève des indices invisibles sur une scène de crime ?

Chapitre 2

Le voyage

« Des secrets silencieux, pétrifiés, trônent dans les palais sombres de nos cœurs (...) : des secrets lassés de leur tyrannie : des tyrans désireux qu'on les détrône. » James Joyce, Ulysse.

Le propre de l'homme, ce peuvent être le rire, la conscience d'être mortel, la parole... et, en premier lieu, la généalogie. Si le veau va reconnaître une mère en la vache qui le nourrit, jamais il ne se pose la question du taureau. Encore moins celle de ses grands-parents. Il y a un moment clef, au début de l'humanité, où l'homme comprend qu'il est pour quelque chose dans sa progéniture : c'est la reconnaissance de la filiation.

Ce père, d'où vient-il ? Qui est il ?

Avant ma naissance, il est « personne », pas encore le père. Il n'est qu'un homme, comme Ulysse. Télémaque part sur les traces du père inconnu. Mais Télémaque est le fils. L'archétype de la fille, c'est Iphigénie, celle que le père sacrifie comme on le ferait d'une chèvre ou d'une génisse. Ou bien Antigone, née d'un inceste, qui expie pour le père, lui sert de chien d'aveugle avant de se préoccuper de sépultures et de se pendre.

Ni Iphigénie ni Antigone.

Télémachie scripturale sur flots d'encre noire. Télémaque n'a pas rejoint son père, il a trouvé son propre chemin. J'ai peur de partir à sa recherche. Peur de ce que je vais découvrir ou ne pas découvrir au terme de ce voyage intime. Peur de traverser, sur un pont de fortune tissé de mots, la sombre béance où choient certitudes et alibis.

Qui, pour me guider ?

Celui dont les péripéties ont bercé mes jeunes années à travers la voix paternelle. Lui, le seul à être brun, comme l'était Gabriel. Les autres sont étonnamment blonds pour des Grecs : Achille, Hélène, Ménélas, Pénélope... J'aimerais tant ranimer ce don propre à l'enfance de convoquer les personnages de fiction pour dialoguer avec eux. Ulysse me rassurait quand j'avais besoin de l'être, seule avec mes cauchemars, terrée au fond de mon lit. L'intrépidité et l'intelligence de celui qui avait surmonté tant de périls calmaient mes angoisses. Je l'appelais à voix haute, pas trop fort cependant : « Ulysse ?... Ulysse ! » Et je l'entendais me répondre. Nous discussions le temps que je me rendorme. Une narratrice pourrait réinventer un tel dialogue. Mais l'adulte raisonnable freine la fiction : comment un guerrier qui n'a pas existé, inventé par Homère qui n'a pas vécu non plus, pourrait-il répondre sans que quelque chose d'éminemment puéril entrave soudain le récit ? Réinstaller cette sorte d'échange serait l'aveu d'une renonciation. Renoncer à quitter ce temps du père-héros et ces idéaux d'enfance que l'on croit à tort infrangibles. Douleur banale d'abandonner des émotions de petite fille pour découvrir l'homme que cache l'ombre géante du père. Pas de conversation donc, mais la présence d'une autre ombre, celle d'Ulysse, pour guider ma main d'écrivain quand se pose la question du père.

Héros ? Absent ? L'absence est leur point commun. Quand Ulysse quitte Ithaque, Télémaque n'est encore qu'un nourrisson. Quand Gabriel quitte la France, j'ai sept ans. Avons-nous souffert de l'éloignement de nos pères ? D'une certaine façon, notre désarroi d'enfants face à l'énigme paternelle nous rend assez semblables. Et, à la manière dont Télémaque découvre qui est ce père inconnu sans pour autant le retrouver, je voudrais dessiner l'esquisse de Gabriel, celui d'avant ma naissance.

Drôle de guide, tout de même, celui que l'on surnomma « le Grec qui tourne en rond » et qui mit dix longues années pour rejoindre son royaume après le chaos sanglant de la guerre de Troie, expiant ainsi la démesure des guerriers de *L'Iliade*. Pourquoi choisir Ulysse alors que maintes figures de pères eussent mieux convenu ? Certes, Gabriel me

lisait *L'Odyssée*, mais la raison profonde, celle pour laquelle je l'ai élu entre tous, je l'ignore encore.

Le champ de la vie de Gabriel est moissonné. Passant dans la campagne endormie, jonchée d'épis oubliés, telle la glaneuse je récolte le rebut. Toujours demeure un rebut, et une possibilité de faire sens de ces traces abandonnées par l'existence. Elles incarnent l'instant fugitif où il y eut suffisamment d'essence pour résister à l'extinction.

D'abord, préciser les éléments objectifs qui fondent notre identité administrative et collent à la peau de chacun. Cette assignation qui vient de l'extérieur, on la retrouve, noir sur blanc, gravée dans les Tables de la loi : nom, prénom, sexe, date de naissance, lieu de naissance, nationalité, éventuellement dates de mariage et de divorce, et une mention pour les enfants, sur le livret de famille. Mais Gabriel n'en possédait pas, il avait seulement un passeport. La liberté d'aller et venir l'a toujours emporté sur le reste.

Après en avoir fait la demande, j'ai reçu la copie intégrale de son acte de décès sur lequel figurent la date, le vingt-quatre mars deux mille dix-huit, et l'heure de la mort : sept heures quarante-cinq. En fait, il a dû mourir plus tôt ; personne n'était là pour s'en apercevoir. L'acte est enregistré sous le numéro 29. Parce qu'il est le vingt-neuvième mort dans ce village côtier du sud de la France, depuis le début de l'année ? Ça ferait une moyenne d'un mort tous les trois jours. La déclarante est l'assistante funéraire qui a constaté le décès. Elle s'appelle Vitale. Son âge et son adresse apparaissent également sur l'acte, elle a cinquante-huit ans. Elle pourrait être la fille de l'homme dont elle vient vérifier qu'il est bien mort, la puînée, entre la sœur et moi.

Je reçois en second l'acte de naissance. Il vient de Nantes, les archives coloniales y sont réunies. Gabriel a vu le jour le 12 septembre 1927, à Oran, en Algérie. L'heure de sa naissance est précisée : dix-huit heures trente-cinq minutes. Il est né en fin d'après-midi, il est mort à l'aube. Une vie en sens inverse, du crépuscule à l'aurore. De nationalité française, il est le fils de Georges-Marie, né à Sète, dans

l'Hérault, en 1889, et d'Alicia, son épouse, née en 1900, à Nuremberg, en Allemagne.

Nuremberg ? J'ai longtemps cru ma grand-mère française d'origine alsacienne. Selon la légende familiale, ses parents appartenaient à ce contingent d'Alsaciens venus s'installer, au XIX^e siècle, dans la colonie d'Algérie pour échapper à l'identité allemande. Nuremberg, ce n'est pas n'importe quelle ville d'Allemagne. C'est la ville qui a donné son nom aux lois antijuives, puis au procès intenté contre des responsables du III^e Reich.

Étonnamment, sur l'acte de naissance intégral, mariages et divorces sont référencés mais les enfants n'y figurent pas. Il n'est jamais fait mention des trois enfants de Gabriel. Mon père a été marié une première fois le 31 mai 1950 – il avait vingt-trois ans –, avec la mère de la sœur et du frère, dont il divorce le 20 janvier 1962, en Algérie, en pleine débâcle coloniale. Il épouse ma mère en secondes noces, le 24 octobre 1964. Leur séparation sera entérinée par le tribunal de grande instance de Grasse, à l'automne 1974.

Voilà ce qu'il demeure de cet homme dans les archives de l'administration française, mort à quatre-vingt-dix ans, seul et ruiné. Quelque part doivent traîner un diplôme de baccalauréat et un brevet de pilote. C'est tout. C'est peu.

Comment ajouter quelque chair à ce squelette officiel ?

D'abord, la description physique.

Taille : 1,88 mètre.

Couleur des yeux : bleus.

Cheveux : bruns.

Et puis le reste, qui n'est pas précisé sur le passeport. Commencer par effacer l'image spectrale de la dernière rencontre avec le père. Retrouver le Gabriel de mon enfance, dans le triomphe de sa maturité. Il portait alors ce masque de la beauté, à la façon d'Alain Delon dans *La Piscine*, le film de Jacques Deray.

Que faire de la beauté d'un père ? Tout de suite, c'est encombrant.

Un enfant dit : « Ma maman, c'est la plus belle des mamans ! », peu importe la réalité physique de la mère. Du père, il dira plutôt : « Mon papa, c'est le plus fort ! » C'est étrange de penser à son père comme étant le plus beau et non le plus fort. Est-ce parce que, au fond, ma mère m'a manqué ? Serait-ce davantage la seule formulation possible, à propos d'une menace latente, pour une fillette déchirée entre la joie d'être seule avec le père et le danger intrinsèque de ce tête-à-tête ? Illégitimité du couple père-fille.

À moins que tout, déjà, ne fût qu'apparences... Qui se cache derrière ce masque ? Qu'en a-t-il été de cette vie ?

Des fêtes, des femmes, en nombre.

Les rencontres. Les voyages.

Des livres, *L'Iliade* et *L'Odyssée*.

Les baignoires et les bateaux. La vitesse.

Voler, plus que tout le reste.

Les airs, la liberté.

Quelques mariages, des enfants par-ci par-là. Rien d'important.

Des armes, de l'adrénaline. Le danger, l'excitation.

Être en mouvement. Toujours. Loin de l'écueil des vies ordinaires. L'intimité d'un foyer n'intéresse pas les héros ou les aventuriers. Ceux dont les pères se vivent ainsi n'ont pas de père. Ni la sœur ni son frère ni moi n'avons eu de père. Télémaque, les vingt premières années de son existence, n'a pas de père. Mais la posture héroïque s'effondre à force de dangers affrontés : à quel péril intérieur l'homme tente-t-il d'échapper en se confrontant frénétiquement à toutes sortes d'aventures ? L'enfant dit : « J'ai peur *de* rien ! » J'ai peur *du* rien, pense le héros compulsif. Que se passe-t-il quand l'épopée prend fin ? Ulysse réintègre la banalité humaine, refusant le divin et laissant derrière lui sorcières et cyclopes, le monde des immortels. Au terme des voyages, il y a le dernier, avec la mort pour unique échappatoire. La seule possibilité pour Gabriel, pour cette génération vaine de play-boys des années 1950, de renouer avec le tragique.

Quand on a perdu quelqu'un et que l'on tente de décrire son existence, il est possible d'être pris de vertige en s'apercevant qu'on a parfois si peu à dire. Comment ai-je pu passer une moitié de vie sans me poser la question de qui était Gabriel ? Car, ce père malgré lui, il m'a bel et bien constituée, ne serait-ce que par la brièveté et l'intensité de sa présence. Le risque de cet évitement était de rester à jamais inachevée, s'il ne s'était éteint, laissant dans son sillage ce point d'interrogation. Pour combler ce brisement du récit et mener l'enquête, celle qui peut m'aider, c'est la sœur.

Nous ne nous sommes pas parlé, seulement envoyé des messages. Nous convenons de déjeuner ensemble un jour où elle doit venir à Paris, pour un rendez-vous avec son neurologue, le mercredi 18 avril 2018. Elle choisit un restaurant vietnamien, dans le XIII^e arrondissement. Au moment d'arriver, l'angoisse me saisit de ne pas la reconnaître. Mais elle n'a pas changé, à soixante-dix ans, la sœur a conservé son allure juvénile d'étudiante hippie. Son sourire, ses yeux bleus, sa chevelure brune à peine striée de blanc. Nous tombons dans les bras l'une de l'autre. D'emblée, elle avoue : « Je suis allée voir son cadavre avant l'incinération. » Ainsi, elle n'avait pas pu s'en empêcher. Elle a agi contre le gré de Gabriel. Notre père avait fait connaître par courrier, dix ans avant sa mort, ses dernières volontés.

Ni fleurs ni couronnes.

Il refusait toute cérémonie, désirait être incinéré sans témoins et n'a même pas fourni d'indications pour que ses cendres soient récupérées et dispersées dans un lieu précis. En général, au bout d'un an, le crématorium s'en débarrasse dans une sorte de carré d'herbes à peine digne de faire pisser les chiens, pompeusement baptisé « le jardin du souvenir ». Mais personne n'y revient jamais.

« Il avait un rictus moqueur qu'il n'a jamais eu, et une sorte de bandage ridicule autour de la tête. Ce n'était plus lui. » Mais qui était-il, au-delà de nos fantasmes d'enfants ?

La sœur m'apprend que Gabriel n'avait pas le visage serein qu'offrent certains défunts. Je ne suis pas étonnée, il n'était pas du genre à mourir en paix. Pour elle, « Ce n'est pas lui » signifie qu'il n'est pas mort. C'est un autre qui gît là, dans un tiroir de la morgue,

installée comme toutes les morgues de France dans une zone improbable et déserte, no man's land des petites villes de province qu'on atteint après avoir contourné de nombreux ronds-points. La sœur s'est perdue, a bien cru ne jamais trouver le bâtiment deux-en-un, morgue et pompes funèbres réunies, sis allée des Pins, dans cette périphérie sans arbres. Elle ne veut pas, ne peut pas encore admettre qu'elle n'a plus de père. Pourtant, Mme Vitale, l'assistante funéraire, lui a raconté que « Le cadavre » – c'est ainsi qu'elle désigne le père – avait la bouche béante et les yeux grands ouverts : « C'est à cause des dernières respirations, plus simples à effectuer par la bouche que par le nez pour un mourant. » Pourquoi avoir fait du crâne paternel un œuf de Pâques ? Mme Vitale a précisé à la sœur que si les paupières se baissent facilement, en revanche, il est malaisé de refermer la mâchoire, à cause de la rigidité cadavérique qui tétanise les muscles : « Il a fallu lui mettre un bandeau pour la maintenir fermée, c'est pour ça que vous lui trouvez un air bizarre. Normalement, on procède à une ligature interne de la bouche mais, dans son cas, il n'était pas prévu que quelqu'un vienne voir le corps avant l'incinération... »

Envolée, la beauté du père.

L'évocation du décès ramène la sœur vers une époque lointaine, vers l'Algérie de son enfance. Son visage s'illumine : « C'était mon pays ! C'est mon pays... » Son passé est son présent. Elle est née là-bas, y a vécu jusqu'à l'âge de quatorze ans. Elle me confie sur un ton passionné : « J'aime les Arabes ! » Elle les aime tant qu'elle va faire son marché loin de chez elle, pas à Versailles, mais dans une banlieue proche, à Trappes, où elle apprécie de se mêler aux femmes voilées. Elle y retrouve les odeurs de son enfance, à Oran, puis à Alger. Elle ajoute : « Quand j'étais étudiante à Bordeaux, je voulais absolument faire de l'arabe, mais aucune université n'en proposait l'apprentissage. Ce fut une bonne excuse pour quitter ma famille. En fait, je crois que je voulais réparer mes origines pieds-noires, réparer tous les affronts et vexations que les miens ont infligés aux Arabes. Des choses en apparence infimes mais qui marquaient, par leur répétition, leur croyance en une condition inférieure de ceux dont ils occupaient les terres. » J'entends qu'elle se pense dépositaire de quelque chose. Que faire de cette mémoire-là ? La sœur est encombrée par une nostalgie

contradictoire que rien ne peut guérir. Seul sédatif pour la délivrer : la nuit programmée de l'oubli.

Elle poursuit sur le père, elle m'apprend qu'elle est allée le voir à plusieurs reprises ces derniers mois. Elle lui a posé des questions sur sa vie. Gabriel lui a révélé qu'il avait participé au braquage de la banque d'Algérie, en mars 1962, à Oran.

Je ne comprends pas.

Un casse, Gabriel ? Pour quoi faire ?

« Pour financer l'OAS. »

Si je sais peu de choses à propos de la guerre d'Algérie et des ombres qu'elle charrie, en revanche, le sigle de l'armée secrète ne m'évoque rien qui vaille. Je ne l'ai croisé qu'associé à des meurtres, des tortures, des menaces et du chantage. OAS, ces trois lettres font effraction dans ma vie. Émotions mêlées, colère et honte.

Le destin, à la fin de l'adolescence, me mit face à Michel Barouin. Ce haut fonctionnaire, qui se chargea dans l'ombre de De Gaulle de maintes affaires délicates, s'est notamment occupé officieusement de résoudre le « problème » OAS, à la demande du Général. Des barbouzes ont été envoyées en Algérie française pour anéantir l'armée secrète. Trois cents hommes, membres des services spéciaux français, habilités à agir de manière semi-clandestine, avec des méthodes terroristes non autorisées pour l'armée ou la police, ont débarqué à Alger en novembre 1961.

Après avoir été commissaire divisionnaire en Algérie et en France, responsable des renseignements généraux et de la DST de 1959 à 1964, préfet, et enfin chef de cabinet, Michel Barouin est devenu un homme d'influence à la périphérie du monde politique, suffisamment œcuménique pour entretenir des amitiés de tout bord. Il était le père d'un ami d'enfance de l'homme que j'allais épouser. Il vivait en famille dans un bel appartement de fonction, près du parc Monceau, et possédait une maison de campagne où les jeunes se retrouvaient autour de ses deux enfants qu'il adorait. C'était un homme accueillant et bienveillant à l'égard de cette jeunesse bruyante. Je lui fus présentée, il

insista en répétant mon nom de famille, avec l'intonation d'un questionnement lointain. J'acquiesçai, ce jour-là, ce fut tout. L'homme impressionnait, non pas qu'il fût grand, mais sa barbe carrée et ses cheveux gris coupés en brosse encadraient un regard qui ne vous lâchait pas. Un regard intransigeant, atténué par un reflet amusé qu'il n'avait désormais plus besoin de dissimuler. Bref, c'était un homme auquel « on ne la faisait pas », un homme aux aguets, curieux de tout et de tous. Mais la droiture n'empêche pas le mystère. S'il était passé en apparence à autre chose, il conservait une aura nébuleuse, nourrie par les légendes qu'il traînait à ses basques et, surtout, son engagement maçonnique en tant que grand maître du Grand Orient. Étonnamment, son fils possède la même voix, grave et douce, de baryton léger ; j'ignorais que la tessiture pût se transmettre, à moins qu'il ne s'agisse de mimétisme. Malgré ses fonctions, il ne fut pas un père écrasant, mais un père aimant et protecteur. Le fils a vu défiler, dans l'appartement de la rue de Prony, tout ce que la France comptait alors de personnages importants, les fameux visiteurs du petit-déjeuner dont les plus assidus étaient Michel Rocard et Jacques Chirac, les anciens camarades de Sciences-po. On sait le soutien indéfectible que le président apporta au fils, quand il se trouva orphelin et fit, à son tour, son entrée en politique.

Quelques mois plus tard, un drame frappa la famille : sa fille fut renversée en traversant la voie rapide des quais de la rive droite. Le corps fut exposé. Par amitié, nous y allâmes, tétanisés par l'irruption de la mort à un âge où l'on ignore encore que l'on va mourir. Nous pûmes à peine saluer les parents et le frère accablés. C'est à ce moment que Michel Barouin prononça une phrase qui longtemps me demeura obscure et qui l'est toujours d'une certaine façon : « Votre père était condamné à mort par contumace. Je lui ai obtenu l'amnistie. » Voyait-il en moi la fille d'un père, lui qui venait de perdre la sienne ? Je n'ai rien dit. Nous sommes partis. Il a disparu l'année suivante, dans le crash d'un avion au Cameroun, en 1987. Baroin venait de rencontrer le président Sassou-Nguesso. Accident ? Attentat ? On a murmuré que l'homme était resté actif dans la résolution d'affaires secrètes. On a aussi prêté des ambitions au moins ministérielles à celui qui œuvra dans la pénombre, un clair-obscur dont on sait bien que la faible intensité lumineuse est inversement proportionnelle à la réalité du

pouvoir qu'il exerça pendant des décennies. Dans les années 1980, le passage obligé pour émerger dans la lumière était le sacro-saint rendez-vous cathodique du dimanche soir : l'émission « 7 sur 7 », d'Anne Sinclair. Michel Barouin se prêta brillamment à l'exercice. Toutes les portes lui étaient désormais ouvertes. Jusqu'à ce que le destin s'en mêle.

Que faire d'un père condamné à mort ? Rien, sinon le mettre sous le tapis, avec le reste de la poussière. À l'occasion d'une escale de Gabriel en France, bien des années après, je l'avais interrogé : « Tu connaissais Michel Barouin ?

– Oui. Il m'a sauvé la vie. »

Il n'a rien ajouté, je n'ai pas osé lui poser de questions. On a parlé d'autre chose. Des dizaines d'années plus tard, attablée face à cette sœur perdue puis retrouvée, me reviennent ces échos lointains. « Tu savais que notre père avait été condamné à mort ? » La sœur l'ignorait.

En s'engageant dans l'OAS, Gabriel a participé aux exactions de l'armée secrète. Répulsion pour cet acronyme autant qu'envers celui de la Schutzstaffel ; ils incarnent les deux versants noirs des hommes dans la guerre, à vingt ans d'intervalle. La sœur m'oblige à soulever ce coin de tapis sous lequel les cendres d'un passé qui ne me convenait pas ont été soigneusement dissimulées. Je lui en veux d'autant plus qu'elle semble illuminée par ces résurgences tandis qu'elles m'accablent.

Pourquoi une telle surprise ? Au fond, ne l'ai-je pas toujours sue et toujours fuie, cette réalité d'un père « héros négatif » ? Ce n'était pas seulement une intuition que l'on repousse. À sept ans, quand j'ai quitté la sphère paternelle, propulsée dans l'entourage de la mère, j'ai découvert une branche inconnue, composée d'êtres a minima singuliers, tous nés en Algérie, à Oran.

Des pieds-noirs.

C'était la première fois que j'entendais cette expression, sans bien comprendre ce qu'elle désignait. J'ai cru d'abord qu'il s'agissait de personnes aux pieds sales. La signification m'a été révélée à travers les luttes intestines qui déchiraient cette famille autour de l'appartenance

au monde des Français d'Algérie. Les uns rejetaient en bloc tout ce qui venait d'Afrique du Nord et ne souffraient pas qu'on leur rappelle cette origine qu'ils estimaient honteuse, les autres – l'autre, devrais-je dire car cela ne concernait que ma mère – vivaient le regard tourné vers ce Sud lointain qu'ils avaient quitté à regret, comme un musulman oriente instinctivement son tapis vers La Mecque à l'heure de la prière. Cette comparaison aurait fortement déplu à ma mère, qui, à l'instar des pieds-noirs que j'ai rencontrés dans son entourage, ne supportait pas les Arabes. Ni les Juifs, ni les Noirs d'ailleurs. Il m'a fallu du temps pour mettre des mots sur ce nouveau monde, au-delà du ressenti immédiat de la fillette que j'étais encore. D'emblée, ce fut un rejet. Sans concession. Avec le temps, mon aversion s'accrut quand il m'arrivait de croiser chez elle des « anciens de l'OAS », sortes de brutes qu'elle hissait au rang de héros.

À cette époque, mon existence était partagée entre trois pôles : l'appartement de ma mère, celui de ma grand-mère et enfin, chez mon oncle. Trois mondes aux antipodes les uns des autres. Aucun n'étant capable de s'occuper seul d'un enfant, ils se répartissaient la tâche du mieux qu'ils pouvaient. Néanmoins, la question des pieds-noirs envenimait cette organisation déjà chaotique.

À dix-huit ans, en 1954, mon oncle avait quitté Oran pour Paris et la *café society* de l'époque, sans le moindre regret pour ce qu'il considérait comme une petite ville de province, ni pour la jeunesse qu'il y avait vécue, sous les quolibets des hommes que son homosexualité dérangeait. La guerre d'Algérie le rattrapa quelques années plus tard alors qu'il venait de succéder à Christian Dior à la tête de l'illustre maison de l'avenue Montaigne. Plutôt que retourner là-bas en uniforme, il préféra l'internement au Val-de-grâce. Pour dépression nerveuse. Après cet épisode qui lui valut d'être renvoyé de chez Dior, sa haine des pieds-noirs s'accrut et contamina ma grand-mère. Pour ne pas déplaire à son fils devenu un couturier célèbre dans le monde entier, elle accepta sans condition de rayer de son vocabulaire et de son pedigree toute allusion à cette faute de goût, pieds-noirs et jet-set ne se conjuguant qu'à contretemps. À mon arrivée à Paris, les clans, déjà bien séparés, durent s'entendre pour gérer la jeune intruse. De ce fait, je me crus obligée de faire un choix qu'on ne me demandait pas.

Am stram gram,
Pic et pic et colégram,
Bour et bour et ratatam,
Am stram gram ; pic ! Dam.
Ce sera toi le roi...

Comment résister à un oncle de conte de fées qui me dessinait des costumes de princesse ?

Comment ne pas mépriser une mère qui s'encanaillait et picolait avec des types aux mines patibulaires ?

Pourtant, à défaut de pouvoir interroger mon père, c'est à elle que je posai la question que tous les enfants posent un jour à leurs parents : « Vous vous êtes rencontrés comment, papa et toi ? » Elle me raconta l'intensité de leur idylle qui démarra à la fin de la guerre d'Algérie, en 1962 : « Nous étions tous les deux dans l'OAS. »

C'est là, précisément, que commença le déni. J'avais eu le temps de comprendre ce que signifiaient ces trois lettres et avais pu observer le défilé des anciens de l'organisation secrète, lourds de leur racisme belliqueux, infatués de violence, en colère d'avoir perdu, tous affiliés à l'extrême droite de Le Pen.

Pas lui. Pas Gabriel.

L'élision du souvenir soustrait les informations gênantes. Mon père, cet aventurier raffiné, n'aurait rien à voir avec ces mercenaires frustes, ainsi l'ai-je décidé. Pendant des années, je l'ai réinventé pour dissimuler ce passé-là. Et voilà qu'il me revenait en boomerang. Qu'allait faire Gabriel dans cette galère de l'OAS, lui qui jamais ne prononça devant moi le mot pieds-noirs et ne se réclamait d'aucune appartenance ?

Quels autres secrets ?

Éclaircir les mystères, c'est prendre des risques. Chaque famille a ses petits arrangements avec la réalité, entretenant une forme de cécité partielle. Ce qui ne peut se dire ni se penser n'est pas perdu pour autant. Dans l'histoire familiale, la matière enfouie, déniée, peut à tout

moment resurgir comme un diable. Il existe une mémoire invisible, elle est là, quelle que soit la hauteur des barrières que l'on érige pour la maintenir dans l'insu. À travers cette forêt dense de souvenirs et d'oublis, comment choisir ce qu'il faut taire ou retenir, puisque rien n'est perdu ? La sœur sait-elle que notre grand-mère Alicia était une Allemande de Nuremberg, et non pas une Alsacienne née dans la colonie française ? Elle l'a appris tard. C'est sa mère qui le lui a révélé, en précisant : « Il ne faut pas en parler, ni à ton père, ni à mammy. » C'était un sujet tabou dans la famille. Elle me raconte en souriant qu'Alicia était la benjamine d'une grande famille bavaroise, les von F. Intarissable soudain, la sœur évoque l'oncle de notre père, le frère de notre grand-mère : « Il était officier, un homme exceptionnel. Papa l'adorait, Franz était son parrain. » Gabriel ne m'a jamais parlé de lui. Pourtant, ce prénom m'évoque un souvenir lointain, le capitaine Franz, le héros inventé par mon père dans les histoires qu'il me racontait.

« Tu l'as connu ? » Elle l'a vu quelques fois, à Oran, dans la villa des grands-parents. Le mot qui lui vient pour le définir : mélancolique. J'en déduis que Franz a survécu à la Seconde Guerre mondiale. La sœur précise que ce conflit ne fit qu'une seule victime dans la famille : Richard.

« Qui est-ce ? » Elle m'explique qu'il s'agit du demi-frère de Gabriel, né d'un premier mariage de notre grand-père : « Il a disparu à vingt-neuf ans, quelque part sur le front de l'Est, à la fin de la guerre. On n'a pas récupéré son corps. Papy ne s'est jamais remis d'avoir perdu son fils aîné. Il était ingénieur, comme lui. Il avait moins d'affinités avec papa qui n'a pas vraiment brillé dans ses études... »

Je savais que notre père, sans diplôme d'ingénieur, s'était écarté de la tradition familiale. En fait, à l'exception du baccalauréat, il n'avait pas le moindre mérite scolaire. Me reviennent nos échanges épistolaires, ces longues lettres pour lui décrire ma vie d'élève – je n'avais pas grand-chose d'autre à partager –, quêtant ses encouragements en annonçant mes notes avec fierté. Il répondait en me narrant ses aventures sud-américaines sans jamais rebondir sur ce statut durable et ennuyeux de première de la classe. Cependant, quand je lui annonce que je désirerais intégrer l'École polytechnique, il réagit : « Pour qui te prends-tu ? » J'ai bifurqué vers une autre voie,

sans mesurer combien sa propre histoire avait envenimé son point de vue. Un règlement de comptes père-fils, post mortem, sur lequel plane l'ombre de ce frère aîné brillant, le préféré, trop tôt disparu. Les dégâts du regard déçu d'un père sur son fils se répercutent parfois d'une génération à l'autre : il n'avait pas été encouragé, il ne m'a jamais encouragée. La contrepartie étant qu'il ne m'imposa rien. La vérité, c'est qu'il n'avait pas de projet pour moi, ni pour aucun de ses enfants.

« Au fait, l'autre fils prodige, le Richard, qu'allait-il faire si loin de ses parents en pleine guerre mondiale ? »

Elle ne sait pas. Vu le contexte familial, j'imagine qu'il n'était ni résistant, ni communiste. La sœur est en train de me dessiner un arbre généalogique pour le moins équivoque du côté paternel. Elle a enseigné l'histoire, pourtant tout cela lui semble normal : l'oncle officier dans la Wehrmacht, le demi-frère on ne sait où, le père dans l'OAS, et quoi d'autre ?

Je lui demande si elle a conservé des documents de l'époque. Elle me propose : « Viens déjeuner à la maison, je te donnerai une vieille boîte de photos. » La faillibilité de la mémoire estompe ou déforme, mais il existe des indices irréfutables : photographies et lettres comptent parmi les plus courants.

La sœur amnésique était devenue la gardienne des souvenirs familiaux. Je n'avais pas encore compris qu'elle ne se voyait pas de futur, à peine envisageait-elle son présent. Et encore, avec les difficultés inhérentes aux pertes de mémoire immédiate et à l'impossibilité d'organiser et de suivre intellectuellement n'importe quel processus un peu complexe. Elle notait tout sur un petit carnet. En revanche, le passé lointain lui seyait : elle s'y sentait bien. Mais un passé sur mesure, probablement éloigné de la réalité, amas de souvenirs anamorphosés.

« Tu sais, nous étions encore des enfants à Alger, pendant *les événements* – elle ne parlera jamais de guerre. Les fenêtres étaient protégées par des matelas et des livres. Avec mon frère, on guettait les silhouettes des hommes qui couraient sur les toits à travers les interstices : “Regarde, c'est papa !” Nous l'imaginions ainsi. » La sœur avait envisagé son père comme un héros. Le mien, je venais de le

découvrir traître. Notre père n'était pas le même homme. L'une, enfant de héros, l'autre, enfant de coupable. Nous échangeons les maigres informations que nous avons à propos de cet homme, un quasi-inconnu, dont nous étions la descendance, tentant d'en dessiner l'ébauche. Nous peignons à l'aveugle ; quelques traits à peine pour une silhouette qui courait sur les toits d'Alger et d'Oran.

Je regrettais de n'avoir pas davantage interrogé Gabriel lors de nos trop rares rencontres. Nous avons perdu l'habitude des questions. Il ne m'en posait pas, j'ai ravalé celles qui m'ont brûlé les lèvres. Et puis, j'étais dans cette période où la jeunesse exulte, circonscrite à deux décennies, entre la fin de l'adolescence et les prémices de la maturité. Période où l'on se forge sa propre mémoire sans tenir compte de ce que les autres peuvent nous transmettre, ignorant qu'il est souvent trop tard pour obtenir des réponses quand surgit tardivement le besoin de les entendre. Le contemporain nous avalait avec sa déferlante d'informations et de découvertes ; le passé, il y a un âge où l'on s'en fout. C'est le présent et l'avenir que l'on désire. La guerre d'Algérie ? c'était avant ma naissance, ça ne me concernait pas. Naître après donnait l'illusion d'être à jamais préservé de ces guerres dont on apprenait les dates en classe pour les oublier aussitôt : 14-18, 39-45, 45-54, 54-62 n'étaient que des combinaisons abstraites, au mieux des codes à l'entrée des immeubles. Même le service militaire a été abrogé. Quel jeune s'engagerait pour défendre son pays au péril de sa vie ? L'idée même de la conscription est devenue une aberration. En avril 1978, lors d'une conférence à Harvard, Alexandre Soljenitsyne observe le déclin du courage en Occident, concomitamment à celui du désir de défendre la liberté ; il incrimine le matérialisme. À nous, qui n'avons pas eu à batailler, ceux qui ont vécu ces conflits demeurent énigmatiques. Pourtant, l'arborescence collective dont nous sommes les fruits fait que tous, nous procédons de la guerre. Les pulsations lentes de l'histoire résonnent quelque part dans nos tréfonds. Nos arrière-grands-pères, nos grands-pères, nos pères : vainqueurs ou vaincus, tous ont pris part, d'une façon ou d'une autre, aux combats du XX^e siècle, et cela les a marqués à jamais. À peine remise des tranchées, la France n'a cessé d'être en guerre de 1939 à 1962 : la drôle de guerre, l'Indochine puis l'Algérie. Une succession de défaites. Certains en parlent, d'autres se taisent. Paroles ou silences distillent un

alcool puissant ; l'ivresse est différente selon qu'on est enfant de sauveur ou de bourreau, de lâche ou de courageux. Tous reviennent d'une autre planète, forts d'un savoir qui ne s'acquiert que dans la contiguïté de la mort. Quelque chose nous assaille que l'on ne nomme pas car les mots faiblissent : que savons-nous de la réalité d'un soldat ? Qu'est-ce qu'un homme dans la guerre ? C'est quoi l'honneur ? Cette sémantique mystérieuse suscite des sentiments contradictoires en nous, les ignorants nés après 1962. Alors, on se détourne. L'histoire n'intéresse plus, tout va trop vite, les nouvelles technologies façonnent d'autres façons de vivre, de faire la guerre et de mourir. Qu'est-ce désormais qu'un « beau mourir » ? Ce serait ne pas mourir. Le transhumanisme est le nouvel hubris. Non seulement on ne va pas cesser d'exister, mais surtout, on ne va plus vieillir. Les anciens sont devenus des êtres périmés, mis au rancart dans des asiles où ils meurent avant d'être oubliés. Pourtant, parmi ces vieux-là, quelques-uns demeurent encore qui ont été plus grands que l'Histoire, capables de faire émerger leur humanité dans le contexte sanglant des combats et des haines. Des héros anonymes, des héros oubliés. Depuis Ulysse et les archétypes antiques, jusqu'à ceux que notre société mal en point honore à tort et à travers de ce titre, sans omettre le héros fondamental et intime, le père, qu'est devenu ce mot, parfois galvaudé, parfois rendu à la hauteur de sa définition ? Il est désormais associé à l'adjectif *super*. Un monde de super-héros. Le premier super-héros moderne, c'est Superman, inventé à la fin des années 1930, par deux fils d'émigrés ashkénazes, en réponse à la dérive du monde moderne. Il débarque en juin 1938 de la planète Krypton, à la une de *Action comics*. Opposé d'emblée aux nazis, « The man of tomorrow » est porteur d'une utopie : quoi qu'il advienne, le futur sera forcément meilleur, grâce à la science. Mais ce héros-là, il n'existe pas.

Je suis allée déjeuner chez la sœur et elle m'a confié la fameuse boîte. Un vieux carton à chapeaux de chez Lock & Co Hatters, St James's Street, by appointment to the Prince of Wales and the Duke of Edinburgh.

« Papy faisait faire ses chapeaux sur mesure à Londres, il disait que Lock était le meilleur chapelier du monde. Il me donnait les boîtes

quand elles arrivaient à Oran. J'en faisais des lits pour mes poupées. Celle-ci, je l'ai récupérée quand papa est parti en Argentine, après la mort de mamy et la vente de la maison d'Antibes. Elle y conservait toutes ses photos. Regarde-les, peut-être que tu comprendras mieux. » Je prends la boîte défraîchie après l'avoir époussetée. En quittant cette maison sombre, remplie à ras bord de livres et d'objets anciens comme l'antre d'un antiquaire-alchimiste, j'ai l'impression d'échapper à un passé tentaculaire. Cependant, c'est bien lui que j'emporte avec moi, dans ce carton à chapeaux.

« Attends ! Il y a cette lettre aussi, celle que papa tenait dans sa main quand il est mort. » Sur le pas de la porte, la sœur me tend plusieurs feuillets manuscrits d'un mauvais papier. Ils sont froissés, portent l'empreinte de la poigne du père. La lettre est rédigée en allemand.

Arrivée à la maison, je prends mon temps pour ouvrir le carton. Si je connaissais quelque rite purificateur, je l'exécuterais sur-le-champ pour conjurer un sort imaginaire. Je reconnais une appréhension familière, celle de voir les visages des morts, connus ou inconnus. Chaque fois que je regarde une photo ancienne, j'éprouve une sensation de profanation.

Elles sont en vrac, il doit y en avoir près d'une centaine. La première image me saute au visage : un homme bedonnant, chapeau noir, lunettes rondes aux verres épais, fines moustaches ; une femme, jeune, plus grande que lui, en tailleur aux chevilles et très chapeauté, qui tient un bouquet. La photo est en noir et blanc mais on devine qu'elle est blonde avec des yeux clairs. C'est la mère de Gabriel. J'ai du mal à reconnaître « mamy », car sur ce cliché, non seulement Alicia sourit, mais, surtout, elle est extrêmement jeune et belle. Hommes ou femmes, si l'on compare leurs apparences à l'âge de vingt ans puis à quatre-vingts ans, la plupart n'ont rien conservé des traits de jeunesse. Et il y en a peu dont on peut dire qu'on les reconnaît. L'homme est le père de Gabriel, ce grand-père paternel mort avant ma naissance. Je l'identifie facilement, pour avoir vu, enfant, son portrait en vieux monsieur avec canne et chapeau, dans l'un des cadres en argent qui étaient disposés sur un guéridon du salon de la villa d'Antibes. Lui n'a pas changé, il était déjà décrépit à trente ans. Au verso de la photo, inscrit à l'encre noire, on lit : « Engagement, Foto von Franz gemacht,

Nürnberg, den 17 Juli 1919. » C'est une écriture à l'ancienne, avec de grandes boucles, penchée vers la droite. Je suppose qu'il s'agit de celle de ma grand-mère. Engagement, c'est le mot pour fiançailles en allemand. C'est Franz, son frère, qui a immortalisé l'instant. Certaines images sont des promesses de bonheur que la vie ne tient pas. Chaque photographie est un instantané porteur d'une énigme : que s'est-il passé avant ? Et après ? Des mises en scène le plus lisse possible qui dissimulent parfois des drames. En les mettant bout à bout, ce sont elles qui vont m'aider à reconstituer la trame de mon histoire. La succession des clichés constitue une cartographie familiale, incomplète cependant, à laquelle seul le ravaudage des mots donnera sa vision panoramique.

Une image, plus ancienne que les autres, montre des personnages, adultes et enfants, tous de clair vêtus et coiffés de chapeaux, certains assis, d'autres debout, un jour d'été, sur une terrasse ombragée qui prolonge un bâtiment percé de hautes fenêtres. Une femme, assise au centre de la photographie, tient dans ses bras un nouveau-né, enveloppé dans des langes de dentelle. « Schloss von F. Taufe von Alicia, 1900. » Ma grand-mère a conservé toute sa vie la photographie de son baptême. Portrait d'une famille décimée et d'un château calciné, portrait d'avant la catastrophe. Je l'imagine, dans son luxueux exil en Afrique du Nord, seule dans sa chambre, extraire d'un coffret la photo usée, relique de ce monde d'hier à jamais révolu.

En les saisissant au hasard, l'une après l'autre, je m'aperçois que toutes ces images ont été arrachées d'albums ; certaines portent encore dans leurs angles les encoches en papier calque gaufré qui les renaient. Beaucoup montrent des intérieurs ou des jardins. Lieux et dates précisés au verso. La propriété du Gard, le château en Bavière, la villa d'Oran... Quelques-unes, d'un format plus grand que les autres, représentent d'étranges natures mortes constituées d'objets hétéroclites, en clair-obscur ou surexposées. Elles me rappellent les photographies de poupées désarticulées de Hans Bellmer. Toutes ont été prises par Franz, au début des années 1930. Il est ici, ce grand-oncle inconnu, en uniforme d'officier de la Wehrmacht avec deux fillettes, une dans chaque bras. Est-ce l'épouse qui a noté au verso date et prénoms : « 1935, Nürnberg, Teresa und Maria mit ihrem Vater » ?

Que sont-elles devenues ? La sœur ne m'en a pas parlé. Je suis frappée par la ressemblance entre Franz et Gabriel, le Gabriel de mon enfance, âgé d'une quarantaine d'années. Encore lui, mais vêtu d'un autre uniforme et coiffé d'un béret. Quinze ans séparent les deux images : que s'est-il passé dans la vie de cet homme pour que son regard change à ce point ? Il a l'œil des « Soldats perdus » sur celle qui a été prise en 1950, à Saïgon. Que faisait Franz von F. en Indochine ?

Sur une autre photo, on voit un petit garçon. Il se tient très droit devant un bassin, il porte des culottes courtes. Un chien aussi grand que lui est assis à ses côtés, sur ses pattes arrière. Ils fixent l'objectif. L'enfant ne sourit pas, sa main est posée sur l'encolure de l'animal. Au verso, une date est inscrite : 1933, un lieu et deux prénoms. C'est Gabriel, il a cinq ans. Le chien s'appelle Roc, il ressemble à un bouvier bernois. L'image a été prise dans le parc de la maison d'Oran. Quels camarades en dehors de ce chien ? Quel terrain de jeux hormis ce jardin coupé du reste de la ville ? Parmi les nombreux clichés relatifs à l'enfance de Gabriel, aucun ne le montre en présence d'enfants de son âge. Déjà, il semble hors du monde. Isolé de ce que devraient être ces années d'insouciance. Combien d'enfances ou de jeunesses réprimées rejaillissent à l'âge adulte, avec tout ce que le désir de vivre ce qui a été manqué contient de dévastateur quand il n'est plus temps ?

« Richard und Gabriel, Oran, Weihnachten, 24 Dezember 1942. » À quinze ans, Gabriel dépasse d'une tête son demi-frère de vingt-sept ans. Ils posent en costumes sombres dans un vaste salon, devant un arbre de Noël géant illuminé. Comment un sapin est-il arrivé à Oran en pleine guerre mondiale ? Qui a voulu cette folie ? Ma grand-mère, nostalgique des Noël's bavarois ? Mon grand-père, pour la consoler de cet exil ? Aucun des deux jeunes hommes ne sourit. Les Alliés ont débarqué dans le port d'Oran il y a un mois à peine. Les troupes américaines ont envahi la ville, les femmes ont revêtu leurs plus belles robes. L'ambiance de fête qui règne dans la ville ne semble pas avoir franchi les hauts murs de la propriété.

Sortie d'église. Les mariés sont sur le parvis. Gabriel en habit donne le bras à une très jeune femme toute en voile et dentelles blanches. C'est la future mère de la sœur, le premier mariage du père. On est en 1950, il a vingt-trois ans. À sa tête, on voit bien que le mariage n'est

pas son fort. Seule, la mariée rayonne. Ils se sépareront trois ans plus tard, le temps que naissent ses deux premiers enfants. Leur divorce ne sera prononcé qu'en 1962, comme me l'a appris l'acte de décès.

Il n'y a rien d'inscrit au verso de celle-ci : un homme pose en uniforme nazi, on aperçoit les croix gammées sur le col de la veste. Je reconnais Richard. Pourquoi la sœur m'a-t-elle dit qu'elle ne savait pas ? Elle aussi a dû examiner toutes ces photographies. Elle est forcément postérieure à celle de décembre 1942. Un Français en tenue SS, les dernières années de la guerre : ce n'est pas un bal costumé, Richard a intégré la division Charlemagne. La sœur a évoqué sa mort sur le front de l'Est. Si ce n'est pas une surprise, l'image laisse cependant un sentiment d'étrangeté.

Changement d'ambiance : à Rio, sur la terrasse du Copacabana Palace, un groupe de femmes et d'hommes prend l'apéritif. Gabriel fixe l'objectif tandis que la femme, assise à sa droite, le regarde en souriant. Tous ont l'air insouciant et heureux d'être ensemble. C'est la fin des années 1950. Quel privilège d'être riche et blanc dans ces endroits du monde... On dirait que rien de ce qui se trame ne peut les atteindre.

L'image est en couleurs. Gabriel est assis au volant de son coupé de sport rouge, dans l'allée de la villa, un bras sur la portière, la main droite sur le volant. Sourire et lunettes de soleil. Franz a pris cette photographie à la fin du mois de mars 1962. On semble à des années-lumière des accords d'Évian qui viennent pourtant d'être signés entre la France et le Gouvernement provisoire de la République algérienne pour mettre fin à la guerre. Gabriel est à fond dans son engagement pour l'OAS. Comment fait-il pour concilier l'âpreté du contexte historique avec la nonchalance affichée sur la photo ? Qu'est devenu le coupé Ferrari ? Il a dû l'abandonner sans un regret, comme le reste. Gabriel aimait les belles voitures, même s'il était capable de rouler dans une guimbarde. Quand j'étais enfant, il circulait sur les routes de la Côte d'Azur en Mustang décapotable, rouge elle aussi.

Le play-boy sur l'image n'est guère éloigné en âge du père qu'il est devenu quelques années plus tard. Pourtant, le souvenir que j'ai conservé de Gabriel n'a rien à voir avec l'homme de trente-cinq ans que j'ai sous les yeux. Nous éprouvons une vive réticence à imaginer

les parents avant notre naissance. La jeune fille amoureuse que fut la mère, le père quand il n'était qu'un jeune homme fougueux. Et plus encore quand eux-mêmes étaient des enfants, comme s'il y avait quelque aspect blasphématoire à tenter de percer le mystère de qui ils étaient avant d'endosser, en une réification consentie, leurs rôles de parents. Il est le jeune homme interdit pour moi, son enfant. Cependant, la fille que je suis s'en va quérir le fils qu'il a été. Car il n'y a guère d'autres voies pour esquisser la silhouette de Gabriel, père mutique qui jamais n'évoquait le passé, homme sans légendes à ses basques dont le silence laisse planer un doute. Dissiper ce doute, c'est la possibilité de retrouver une part perdue de soi, la chance de s'inscrire dans une filiation quand elle n'a pas été donnée. L'identité est une fiction que l'on s'invente pour enfin sortir de la nuit de l'enfance, en courant sur une plage après des images égarées, des fantômes et des fantasmes – les deux mots ont la même étymologie. Je déambule sur l'estran familial en observant le monde d'hier. « La mer enlève et rend la mémoire. » C'est un vers de Friedrich Hölderlin, pour le poème *Andenken*. En allemand, Andenken signifie « Souvenir ».

Chapitre 3

Récit de la vie de Gabriel

« L'histoire, dit Stephen, est un cauchemar dont j'essaye de me réveiller. »

James Joyce, *Ulysse*.

Reconstituer une vie, c'est un peu comme gravir une montagne qui n'aurait jamais été escaladée. Le sommet semble loin quand débute l'ascension, on ignore quelle voie emprunter. Cette montagne a un nom : Gabriel.

C'est un effort qui se déploie dans la lenteur. J'observe la fille. Elle grimpe avec peine, halète le souffle court, elle rebrousse parfois chemin, change de direction pour contourner les obstacles. Certaines parois sont infranchissables, lisses, sans la moindre anfractuosité pour s'agripper : secrets tus à jamais. Gabriel existe à force de se dérober. J'entends ce que pense la fille qui écrit sur son père : « Je n'y arriverai pas. » Je la prends par la main. Nos « je » s'entrecroisent, se superposent, se confondent pour devenir « nous ». Nous ne serons pas trop de deux. Je l'aide à passer du statut d'enfant qui ne savait rien – ou ne voulait rien savoir – à celui de femme qui dévoile. Je l'encourage, l'autorise à imaginer quand elle rechigne. Je l'engueule aussi si elle se demande : « Ai-je le droit de raconter ainsi les détails de la vie de mon père ? » L'écriture a ses droits, l'écrivain est sans scrupules. Alors elle raconte, au-delà de ce dont elle dispose, invente pour remplir les « blancs » de la vie de Gabriel. Elle rassemble la horde disparate de ses états révolus pour tenter de faire coïncider les silences paternels avec le personnage. Elle s'aperçoit que la fiction n'est qu'une étape dans le processus de révélation. Car, ce qui se joue là, ce n'est pas la simple rédaction d'une biographie formelle, c'est la

création d'un père de papier. Mais, nous n'y sommes pas tout à fait. Les cent derniers mètres sont les plus rudes, racontent les alpinistes. La fille : « De cette montagne, je ne vois que l'ubac, le côté obscur. » Sait-elle qu'on nomme ce versant l'ombrée ou l'envers ? Elle ne connaît pas les sentes qui mènent au sommet. À peine quelques points de repère, maigres indications portées sur une cartographie succincte dessinée d'une main malhabile : photos, lettres, souvenirs épars. Elle grimpe à rebours dans les pas du père, affirme enfin qu'elle va y parvenir, à n'importe quel prix : « Car, de là-haut, je veux apercevoir le soleil se lever sur l'adret de Gabriel. » Gravier dans la nuit de l'ignorance et soudain découvrir l'aube d'un père. Quand on décrit la vie d'un disparu, il s'établit une sorte de lien entre mort et vivant, une forme d'immortalité entre un père et sa fille qui permet à un dialogue inachevé de trouver une issue. « Tenter une explication de Gabriel, c'est m'offrir la possibilité d'une fondation, la possibilité de tenir debout », dit-elle. Comprend-elle qu'il s'agit aussi d'une complicité retrouvée, d'une intimité depuis si longtemps perdue qu'elle a peiné à s'en souvenir ? La fille vit la part nostalgique de l'écriture. Je l'accompagne, la retiens quand elle trébuche, l'exhorte quand elle s'arrête trop longtemps. À force de ténacité, nous avons atteint le pic. Le personnage est enfin reconstitué, le moment est venu de livrer un récit désencombré de ce « double-je ».

Gabriel est né, le 12 septembre 1927. Du signe de la Vierge. Mais personne ne sait plus désormais comment ça s'est passé. La mère de Gabriel était âgée pour l'époque : Alicia avait presque trente ans. Comme tous les rejetons de bonne famille, il a dû naître dans la chambre maternelle, assisté d'une sage-femme. Peut-être un médecin. Était-ce un accouchement difficile ? Peu importe. Si la naissance est le vestibule de la vie alors Gabriel est entré par la grande porte. Mais il est aussi né sur une terre d'exil, à Oran, dans l'Algérie coloniale, fils d'un Français de Sète et d'une Allemande de Nuremberg. Déjà, le récit achoppe à l'énoncé de cette alliance improbable dans le contexte de l'entre-deux-guerres. Si chaque vie s'écrit dès avant la naissance, démarrons l'histoire en amont pour tenter de mieux comprendre le roman familial de Gabriel.

La jonction des deux dynasties industrielles, l'une française, l'autre allemande, eut lieu vers le milieu du XIX^e siècle. La fortune des Français, impulsée par l'arrière-grand-père de Gabriel, s'est établie avec l'exploitation de mines de charbon, dans les Cévennes. À la fin des années 1830, pour en faciliter le transport, décision est prise de construire une ligne ferroviaire pour rejoindre le port de Sète. Or, des trains, c'est ce que construisent les von F., à Nuremberg. Le grand-père d'Alicia a installé en 1835 la première ligne allemande : une locomotive à vapeur reliant Nuremberg à Furth. Le jour de l'inauguration, les Français ont fait le déplacement depuis Sète pour en observer le fonctionnement. Un accord est signé, la jonction ferroviaire ouvre dans la région du Gard, après deux ans de travaux.

Entre les deux familles, la convergence des intérêts économiques a pris une tournure amicale qui se transmet d'une génération à la suivante. L'habitude s'est instaurée de partager les étés. Les vacances se scindent en deux parties : de la mi-juin à la fin juillet, les von F. débarquent dans le sud de la France avec leurs quatre enfants, au milieu des vignes du domaine familial, tandis que les mois d'août et septembre se passent en Bavière, au sud de Nuremberg. Tous les enfants sont bilingues et attendent chaque année avec impatience la trêve estivale qui les réunit. Les deux fils français – le père et l'oncle de Gabriel – développent une vive amitié à l'égard des aînés de la fratrie amie. Alicia est la benjamine, seule fille parmi les cinq garçons, petite reine d'un monde préservé dont brillent les derniers feux.

C'est une époque où le déterminisme familial ne laisse que peu de place aux errances existentielles. Toute une lignée d'ingénieurs accapare la branche masculine de la généalogie de Gabriel. Son père est un centralien, comme son propre père avant lui, mû par la nécessité de conforter et faire fructifier le capital familial construit autour des mines puis du transport ferroviaire.

La Première Guerre éclate. Par devoir, le père de Gabriel vient d'épouser une cousine éloignée du nord de la France dont il a un premier fils, né en 1914, que l'on baptise Richard en hommage au patriarche de la famille von F. Il fait tout ce qu'il peut pour être épargné. Il rechigne à se battre contre ceux qu'il considère comme ses frères. Le père de Gabriel parvient à passer la guerre planqué dans un

bureau du ministère, grâce à ses compétences d'ingénieur et à son argent. Un second fils naît à la fin du conflit. Mais la grippe espagnole se charge de décimer sa famille : parents, épouse et nouveau-né. Il reste seul avec un petit garçon de quatre ans sur les bras et une compagnie minière à diriger, avec l'aide de son frère aîné.

Du côté allemand, rien ne va plus ; le pays est laminé par l'inflation, les trains sont confisqués. Les clauses ferroviaires des traités de paix ruinent la famille von F. De nombreuses machines sont cédées à la France et à la Belgique comme butin de guerre, tout le matériel en territoires occupés est abandonné. Les compagnies des États fédérés allemands fusionnent : la Reichsbahn naît des cendres de la Première Guerre.

Alicia a perdu deux de ses trois frères, disparus à la fin du mois d'octobre 1914, lors de l'offensive allemande en Belgique. Ils faisaient partie de la réserve de remplacement composée de jeunes soldats inexpérimentés. Les parents, à moitié morts de chagrin après le décès de leurs fils aînés, sont incapables de survivre à la débâcle financière et à la chute des dynasties allemandes entraînée par la fin du régime impérial, au terme de l'année 1918. Ils assistent au départ du roi de Bavière, Louis III, remplacé brièvement par une chaotique République des conseils communiste. À Munich, on suit les instructions de Lénine : des membres de l'aristocratie et de la haute bourgeoisie sont arrêtés par une « armée rouge » bavaroise composée d'ouvriers au chômage. Les parents tremblent : Nuremberg est à moins de deux cents kilomètres au nord, ils craignent l'avènement d'un régime bolchevique en Bavière, fomenté par des Juifs. Leur fortune dissoute par l'hyperinflation, éreintés par les privations, ils s'estiment trop vieux pour quitter leur domaine. Ils meurent à quinze jours d'intervalle, en mai 1919, entourés de leurs derniers enfants encore en vie. Franz et Alicia n'ont que dix-neuf et vingt ans. Tous deux conserveront une rancœur tenace à l'égard des communistes qu'ils rendent responsables de la disparition de leurs parents.

Devenu veuf, le futur père de Gabriel demande la main d'Alicia. Il y a des années qu'il l'adore en secret ; elle, elle n'a guère le choix. Les fiançailles se déroulent à Nuremberg, à l'été 1919, en présence de

Franz, le frère cadet, seul homme de la famille von F. à avoir survécu à la guerre, trop jeune en 1914 pour partir au front. Le père et la mère de Gabriel se marient l'été suivant, à Sète, dans la plus stricte intimité. Il n'est guère aisé d'avoir une épouse allemande à l'orée des années 1920. Le père de Gabriel et son frère sont les notables de la région, et surtout les plus gros employeurs du Gard entre les mines, le transport ferroviaire, les activités portuaires et les vignes. Les gens parlent, tous ont un fils, un mari ou un père mort au cours de la boucherie de 14-18. Les enfants ne jouent même pas à la guerre car aucun ne veut endosser le rôle des Allemands, ceux qui s'y risquent se font salement esquinter. La jeune épouse est affublée d'un sobriquet, pour tous elle est « la Boche ». Quand la luxueuse Delage roule à travers la ville, les visages se détournent ostensiblement, quelques-uns s'enhardissent à cracher sur la calandre. Alicia n'ose plus affronter cette hostilité silencieuse ; elle reste calfeutrée dans la propriété. Les deux frères conviennent que le couple doit s'éloigner, pour un temps.

La famille a investi dans de vastes propriétés au Maroc qui s'étendent des côtes méditerranéennes, au nord, et descendent vers le sud, le long de la frontière avec la colonie algérienne. Le climat tempéré et le système d'irrigation mis en place par le grand-père de Gabriel a permis d'y cultiver céréales, agrumes et vignes.

Si Alicia est bilingue, son accent la trahit. S'installer dans les colonies permettra de faire passer l'Allemande pour une Alsacienne. Plus de trente mille Alsaciens ont émigré en Algérie entre 1830 et le début du XX^e siècle, principalement dans l'Algérois et l'Oranais. La politique de peuplement accordait des concessions gratuites de terres indéfrichées, mais pour la plupart, elles étaient infertiles ; les conditions étaient rudes et la mortalité élevée. Un second exode massif intervient après la défaite française de 1871 et l'annexion de l'Alsace-Lorraine par le jeune Empire allemand. De bonnes terres, cette fois – confisquées aux tribus kabyles –, leur sont attribuées.

Pas question d'habiter Oujda, la ville la plus proche du domaine. La métropole voisine, c'est Oran, de l'autre côté de la frontière marocaine, en Algérie française, qui s'étire face à la mer, en croissant autour du port. Ils emménagent dans un ancien cloître qu'ils rénovent à

grands frais, laissant au frère le soin de gérer les affaires sur le continent. C'est ainsi que Gabriel naît à Oran, à la fin de l'été 1927.

Le cloître désaffecté est devenu une demeure fastueuse, ceinte de hautes murailles. Dans le parc, pins, cèdres, citronniers et eucalyptus mêlent leurs effluves à l'odeur un peu écœurante des jasmins qui dégoulinent des murs. La mère de Gabriel a demandé que l'on restaure la roseraie ; elle vient y cueillir les fleurs qu'elle assemble en bouquets disséminés dans les enfilades de salons qu'aucun visiteur ne traverse hormis les domestiques. Les hauts plafonds voûtés, ornés de fresques, sont éclairés de lustres de Murano en verre multicolore. Les sols sont recouverts de tapis de la Savonnerie. Avec une telle organisation autarcique, rien ne laisse deviner qu'il s'agit d'une résidence coloniale en Algérie française. On pourrait se croire dans un palais vénitien, n'importe où plutôt qu'à Oran. L'opulence de ce décor coloré contraste avec la vie en demi-teinte qu'on y mène. C'est un lieu idéal pour des fêtes somptueuses, mais la maîtresse de maison ne reçoit pas. Contrainte de fuir l'Europe, Alicia a recréé son monde perdu, une bulle interdite qui la protège et la console de son double exil. La mère de Gabriel est d'un abord distant, elle ne parle guère. Elle ne regarde pas, elle toise. Au départ, ce qui n'est que réserve et méfiance dans la crainte de voir se répéter le rejet français se transforme peu à peu en mépris à force d'isolement : où qu'elle aille, son identité allemande risque de la trahir. Elle a toujours préféré le froid à la chaleur et déteste d'emblée le climat oranais qui l'accable de soleil. Avec sa pâleur aristocratique, son aura de cheveux blonds mousseux et son regard bleu clair, elle détonne. Elle refuse tout personnel indigène, ne tolère que des domestiques espagnols ou italiens. Seuls les jardiniers et le chauffeur sont arabes ; ils n'ont pas le droit d'entrer dans la maison ni de s'adresser directement à elle si par un malheureux hasard ils viennent à la croiser.

Tandis que le père trace inlassablement des algorithmes sur ses cahiers pour élaborer des martingales financières, la mère lit en cachette les romantiques allemands – Kleist est son favori – et chante des lieds de Schubert en s'accompagnant sur le Bösendorfer à queue installé dans le salon de musique. Rien n'est trop beau pour Alicia : le père de Gabriel a fait transporter jusqu'à Oran ce cadeau de mariage

qu'elle a trouvé en arrivant à Sète. Il n'a de cesse qu'il ne choie son épouse pour tenter d'égayer sa mélancolie. À chaque Noël, il fait ainsi venir un sapin haut de plusieurs mètres qu'on installe dans le grand salon et qui répand dans la maison l'odeur incongrue des forêts vosgiennes, consolant un temps Alicia de l'éloignement de sa chère Bavière. Elle a grandi dans un monde clos – l'aristocratie allemande d'avant-guerre – qu'elle n'a jamais quitté avant de se marier en France. Jusqu'à son arrivée en Algérie, elle n'a pas croisé d'Arabes ni été confrontée à la misère que l'on rencontre dans les colonies. Elle refuse que son fils côtoie les indigènes, encore moins les Juifs, ni ces « gens » – le reste de la population – qu'elle juge indignes, incultes et dénués de manières. Alicia n'entretient donc aucun contact avec la société européenne locale, à l'exception des grandes fêtes religieuses. Pour les offices, il y a une chapelle privée dans la propriété. L'autel est orné d'anges dorés, devant lequel sont installés des prie-Dieu tapissés de velours foncé. Fervente catholique, chaque jour – quand elle n'accompagne pas son époux en voyage – la mère de Gabriel vient y prier. Pour ses morts, ses frères aînés et ses parents. Et pour les vivants, qui sont loin d'elle. Pour Franz, le dernier survivant de la fratrie. Un lien quasi gémellaire unit le frère et la sœur, nés à un an d'intervalle.

Demeuré seul à Nuremberg après le départ de sa sœur pour Sète puis pour les colonies, Franz finit par se marier et devient père de deux fillettes. Il parvient tant bien que mal à traverser les terribles années d'hyperinflation de la République de Weimar, quand il faut plusieurs dizaines de milliards de marks pour acheter un pain. Une fois l'inflation endiguée, les années 1920 sont alors une respiration pour l'Allemagne : c'est l'émergence du Bauhaus, du cinéma de Fritz Lang et de Murnau, le triomphe des cabarets. Mais alors que le pays se redresse à peine, la grande dépression et la crise financière qui ruine les banques allemandes balaient les derniers vestiges de cette illustre famille bavaroise. Franz, sans ressources suffisantes pour entretenir le domaine, est contraint de le céder pour une somme ridicule à un industriel juif, seul acheteur à s'être présenté. Il s'installe avec sa famille dans un appartement, à Nuremberg. Le chômage explose à

nouveau, les queues sont interminables devant les étals seulement garnis de pommes de terre ou de choux. Franz est devenu photographe, une passion de jeunesse. Mais il n'y a pas de travail, presque personne n'a les moyens de s'offrir ces portraits. Dans son studio vide, il passe le temps à composer des natures mortes avec des objets trouvés, beaucoup sont des jouets cassés. Il en a récolté des centaines qu'il entasse dans sa cave. C'est plus fort que lui, il a l'impression d'entendre les sanglots silencieux des objets morts. Alors, il les ramasse, depuis la fin de la guerre. Témoins orphelins de trajectoires déchiquetées par l'histoire, Franz passe des heures à trouver l'éclairage qui leur redonne vie, comme si le cœur de leurs propriétaires disparus se remettait à battre. Puis, il développe les clichés dans la chambre noire : *Portraits d'inconnus*, c'est le nom qu'il donne à ses photographies. La famille survit avec une rente que sa sœur et son beau-frère lui envoient d'Algérie. Après quelques années à ce rythme qui s'alentit et dont il sent bien qu'il le mène à l'étiage, son orgueil mis à mal le pousse à accepter une solde confortable d'officier. Dès 1935, Franz s'engage dans la renaissante Wehrmacht. S'il ne se sent pas d'affinités avec ce Führer prolétaire et vulgaire, il lui est reconnaissant, comme la plupart de ses congénères de l'élite aristocratique, de les sauver du désœuvrement et de l'humiliation de 1918. D'une certaine façon, dans son uniforme gris, il a le sentiment de retrouver sa fierté écornée, ne serait-ce qu'à travers le regard aimant que ses filles, Maria et Teresa, posent sur lui.

À Oran, dans la chapelle, la mère de Gabriel prie aussi pour Richard, fils du premier mariage de son époux, demi-frère aîné de Gabriel. Cet enfant qui n'est pas le sien est cher à son cœur. Il n'avait que six ans quand elle est arrivée en France pour se marier. « Richard, Richard ! » : chaque fois qu'elle prononce ce prénom ou qu'elle l'entend, elle pense à son propre père dont l'enfant porte le nom. Séparée de son frère et orpheline, elle s'est pris d'affection pour ce petit être privé de mère et abandonné aux nurses.

À l'âge de onze ans, le jeune garçon est envoyé en pension en Angleterre, dans le Surrey. C'est une tradition familiale. Les parents de Gabriel lui rendent souvent visite. Le père en profite pour acheter

chapeaux et costumes, ils assistent à des concerts pour faire plaisir à Alicia. Lors d'un séjour, il commande une Rolls Royce. Après plusieurs mois, la voiture arrive enfin par bateau au port d'Oran, créant une émeute, c'est le seul modèle de la marque anglaise sur ce continent. Les enfants se précipitent pour toucher la sculpture en argent, le fameux Spirit of Ectasy qui enjolive le bouchon du radiateur ; ils espèrent que ce geste leur apportera la prospérité. C'est devenu un rite, quand la berline roule dans la ville, des hordes de gamins la suivent.

À son retour d'Angleterre, Richard part étudier les sciences en Allemagne, à l'université d'Erlangen, à une vingtaine de kilomètres de Nuremberg. Il loge sur le campus durant la semaine, et les week-ends chez l'oncle Franz. Richard a dix-neuf ans, on est en 1933. En arrivant, il découvre avec surprise un pays en pleine reconstruction d'où jaillit l'enthousiasme d'une jeunesse qui parade en chemises brunes. Richard en était resté aux récits d'immédiat après-guerre de sa belle-mère, décrivant un pays dévasté, peuplé d'affamés. Un an plus tôt, en 1932, on moque encore ceux qui s'affublent d'une croix gammée, et personne n'accorde vraiment d'importance aux discours racistes dont s'assortissent ces fanfaronnades. Tout bascule d'un coup, quand le vieux Hindenburg nomme Hitler chancelier en janvier 1933. Plus personne ne songe à railler la SS gouvernée par le nouveau chef de la police politique, Heinrich Himmler.

Au cours de ses études, chaque année en septembre, Richard assiste avec tous les étudiants aux rassemblements du parti nazi au Reichsparteitagsgelände, ce complexe géant construit par Albert Speer, à Nuremberg. Les festivités durent une semaine : marches, défilés, discours, hommages. L'exaltation est communicative au point qu'il ne songe pas à réagir lors de la proclamation des premières mesures antisémites, en 1935 : les Juifs sont des altérations biologiques, des êtres inférieurs, c'est désormais inscrit dans la loi. Si nul ne peut plus ignorer le but ainsi poursuivi par le parti nazi, on n'entend guère s'élever de voix européennes pour s'y opposer. Le contexte colonial dans lequel Richard a grandi le prédispose à gober sans broncher ce genre de hiérarchisation. Il est surpris d'entendre l'oncle Franz

grommeler pour lui seul quelques imprécations à propos de ces pantomimes et des excès qui les accompagnent.

Franz se méfie, la surveillance est permanente. Il cherche à préserver son épouse et ses filles. À l'école, on lit les discours de Gœbbels sur la culture, ceux de Hitler et Göring plutôt que les textes classiques. Avant de se réfugier à Paris, l'écrivain autrichien, Joseph Roth, publie *Autodafé de l'esprit* qui décrit l'avènement des nazis au pouvoir comme une défaite de la pensée. Les ouvrages de philosophie, d'histoire et de littérature, accusés d'incarner la décadence morale, sont brûlés dès le mois de mai 1933, devant l'opéra de Berlin et dans bien d'autres villes allemandes, dont Nuremberg, sur la nouvelle place Adolf Hitler. Ce génocide littéraire concernait aussi Proust, Gide, Gorki, Hemingway, Jack London...

Les magasins juifs sont vandalisés à Nuremberg, Richard se contente de hausser les épaules. Il ne réagirait pas davantage si la même chose arrivait dans le village nègre – c'est ainsi que l'on nomme le quartier arabe d'une ville algérienne. Une fois seulement, il trouve que ça va trop loin. Un groupe de nazis, ils n'ont pas vingt ans, interpellent deux femmes en manteau de fourrure. Elles sont juives. Ils les insultent, mais ce n'est pas suffisant. Les jeunes hommes obligent ces femmes qui pourraient être leurs mères à ôter leur culotte pour laver la chaussée à genoux. Ils se tordent de rire, elles pleurent en silence. Après quelques coups de pied, ils leur ordonnent de remettre leurs dessous sales et de partir. Richard n'a pas bougé. Il s'est seulement dit qu'il valait mieux que Franz n'ait pas été présent.

Afin d'éviter l'exil, la plupart des Juifs allemands s'accommodent tant bien que mal de ces humiliations quotidiennes et de l'exclusion. Cinémas, théâtres, piscines leur sont interdits : ils se retrouvent ensemble pour partager leurs loisirs ailleurs. Écartés de certaines professions, ils se débrouillent autrement. Les enfants sont chassés de l'enseignement et rejoignent des écoles juives. Mais face à l'apathie des Allemands et du reste du monde en réponse à ces traitements, Hitler intensifie sa folie aryanisatrice. Jusqu'à présent, les entreprises appartenant à des Juifs ont été ménagées. Or, l'économie reprend et le chômage chute grâce à la politique de grands travaux et au développement considérable de l'industrie militaire. Ceux qui n'ont

pas encore cédé leur entreprise sont acculés à le faire au profit d'aryens. Ces nouvelles conditions de vie relèvent du miracle pour les Allemands qui préfèrent ignorer ce qui se déroule sous leurs yeux. Le Führer fait figure de sauveur. En juillet 1938, la situation des Juifs s'est détériorée au point qu'une conférence internationale est organisée à Évian. Les représentants de trente-deux États, pendant plus d'une semaine, discutent du sort de moins de cinq cent mille êtres humains répartis entre l'Autriche et l'Allemagne, dans le cadre idyllique de l'hôtel Royal. Aucun État n'accepte de relever ses quotas de visas pour les accueillir. Les Américains sont les premiers à annoncer leur refus. Malgré l'étendue de ses colonies et sa capacité d'accueil, la France se déclare saturée, comme la Grande-Bretagne. Seule la Chine, qui n'a pas participé à la conférence, a accepté des Européens, avec ou sans visa. Cinq mois plus tard, la même année, c'est le pogrom de novembre, organisé par les sections d'assaut nazies et les jeunesses hitlériennes. Les synagogues sont incendiées, près de trente mille hommes sont envoyés dans des camps. Les vitrines brisées des boutiques donnent son nom à cette Nuit de cristal. Le nombre de candidats à l'émigration s'accroît enfin mais les pays maintiennent leurs frontières closes.

À la fin du XIX^e siècle, cet antisémitisme était déjà largement propagé en Algérie française, bien plus prononcé qu'en métropole. Le décret Crémieux, rendu en 1870, qui donne la nationalité française aux Juifs d'Algérie, ajouté à l'affaire Dreyfus, nourrit un fort ressentiment parmi les colons. Un des plus farouches antidreyfusards, le jeune Max Régis, organise à Alger des *youpinades* et la mise à sac de magasins juifs. Il convainc Édouard Drumont, le chef de file de l'antisémitisme, de venir de Paris pour se présenter aux législatives de 1898. Lors de la campagne, Drumont appelle à renouveler le massacre de la Saint-Barthélemy, contre les Juifs cette fois. L'élection est un triomphe : sur les six députés de la ville d'Alger, quatre sont élus sous l'étiquette antijuif. Les agressions se multiplient. On dresse des listes pour dénoncer ceux qui persistent à s'approvisionner dans les magasins israélites. Dans la foulée, Max Régis est élu maire de la ville en novembre de la même année, à la tête d'une liste qui réclame l'abrogation du décret Crémieux et l'expulsion des Juifs, voire leur extermination. Ses premiers mots : « Maintenant, il faut qu'ils crèvent

tous. » Il inaugure son mandat en interdisant aux Juifs l'accès au théâtre municipal puis les terrasses des cafés. La situation en Algérie française, en 1900, présage du sort des Juifs en Allemagne, dans les années 1930.

Pendant ce temps, à Oran, Gabriel grandit hors sol. Il ne fréquente pas les enfants de son âge, sa mère l'a interdit. Son père ne s'intéresse guère à lui, il préfère la compagnie de son fils aîné, Richard. Alicia, qui a reçu une éducation tout en retenue, n'est pas une femme démonstrative. Elle n'a pas de gestes de tendresse, ni pour Gabriel ni pour qui que ce soit, certainement pas pour son mari. Elle demeure captive de sa mélancolie, déléguant l'éducation de son fils. Une nurse anglaise s'installe à Oran à la naissance de Gabriel. Il doit maîtriser la langue afin de suivre cette tradition familiale de la pension britannique. À l'âge de sept ans, on le confie à un précepteur. Il ne s'agit pas d'un jeune homme mais d'un barbon, originaire de Montpellier, professeur à la retraite, désargenté et heureux d'accepter la proposition des notables de la région. Le seul compagnon de Gabriel est son chien Roc. Il échappe facilement à la vigilance du vieux maître qui ne demande pas mieux que faire la sieste plutôt que d'annoncer des tables de multiplication face à un élève récalcitrant. Gabriel a trouvé le moyen pour grimper, de branche en branche, le long d'un cèdre d'une vingtaine de mètres, proche du mur d'enceinte qui enclôt la propriété. C'est devenu son poste d'observation sur l'extérieur. Quand il sort pour prendre ses cours de tennis, il observe à travers la vitre de la Rolls Royce la vie des autres qui lui échappe. Il envie la liberté des gamins qui courent en riant après la voiture. Le chauffeur, qui a interdiction de s'arrêter pendant le trajet, l'appelle « Monsieur Gabriel ». Ses moments d'évasion, c'est quand il quitte la ville avec ses parents, pour les accompagner dans de lointains voyages aux Amériques, dès l'âge de huit ans, notamment au Brésil où la famille souhaite diversifier ses investissements miniers dans le sud du pays. Gabriel éprouve une sorte d'exaltation à sortir enfin de sa « Boîte oranaise » pour découvrir un univers qui lui paraît infiniment plus séduisant. La richesse et la densité du monde deviennent des

promesses merveilleuses. Ces voyages engendrent chez le jeune garçon un tropisme qui le ramènera inexorablement vers ce continent.

Le climat délétère qui s'abat sur l'Occident ralentit les déplacements. Plus question de pension en Angleterre pour la rentrée de septembre 1939. Une autre société s'ouvre enfin à lui, à l'échelle locale. Gabriel est désormais exempt de précepteur – le vieil enseignant, fort alcoolisé, n'a pas résisté à l'inertie de la vie coloniale, il est renvoyé à Montpellier. Il suit un enseignement privé, d'abord dans un institut catholique puis aux Études françaises. Sa mère a accepté d'inscrire Gabriel dans ce cours privé de la rue Paixhans, en face du lycée Lamoricière et de la banque d'Algérie, car, ici, les origines du corps enseignant et de la direction sont garanties : « De vrais Français ». Pas comme au cours Bénichou dont le fondateur est un professeur de philosophie israélite exclu de ses fonctions, décidé à contourner l'application des lois de Vichy qui refusent l'accès à l'enseignement public aux enfants juifs. Riches. Les pauvres, eux, font l'école buissonnière. Pour la plupart, les cours ne reprendront plus. Les enfants se réjouissent, les parents font le dos rond. De nombreuses professions leur sont interdites : avocat, médecin, enseignant, fonctionnaire, journaliste, assureur, agent immobilier... A la faveur de ces exclusions, certains Français non juifs, comme des Allemands avant eux, récupèrent des clients et accroissent leur prospérité.

Le professeur qui enseigne l'histoire et la géographie à Gabriel organise aussi des matchs de football. Grâce à cet homme qu'il apprécie, il entre enfin en contact avec les jeunes de son âge. Hélas, l'enseignant ne finira pas l'année ; en février 1942, il se met à cracher du sang. Une rechute de tuberculose oblige Albert Camus à rentrer en métropole pour se soigner. L'adolescent obtient enfin l'autorisation maternelle d'accompagner ses nouveaux camarades pour les premières sorties au cinéma. Dans la vaste salle de l'Empire, il découvre *Citizen Kane* et le mystérieux « Rosebud » du vieux Charles Foster. De ce jour, la passion du grand écran ne le quittera plus, ni celle des actrices. À quinze ans, Gabriel n'a pas encore conscience de sa beauté. Il a hérité de sa mère sa haute taille et ses yeux bleus. Il est brun comme le fut son père. Les regards se posent sur lui avec circonspection ; on sait qu'il est riche, ici cela suffit pour être respecté. L'externat est mixte.

Les yeux clairs d'Hélène croisent les siens. La douceur de cette jeune élève déclenche quelque chose qu'il ne nomme pas. Il demande à sa mère d'intercéder auprès des parents pour l'inviter. La première fois, Hélène est impressionnée par le faste de la demeure et plus encore par la mère de Gabriel qui la dévisage du haut de son empyrée, sans esquisser ni sourires ni paroles. Gabriel l'entraîne dans les jardins ; les adolescents se laissent captiver par l'enchantement des premières amours. Hélène revient souvent ce mois d'octobre se promener avec Gabriel dans le cloître de la villa. Jusqu'à ce que l'intervention d'Alicia mette un terme à cette fréquentation qu'elle juge inconvenante. Elle a appris, par l'intermédiaire de l'évêque du diocèse, qu'Hélène n'est pas baptisée. Pire, son père, un avocat pourtant d'honnête réputation, a épousé une Juive d'Alger. Du jour au lendemain, Gabriel n'adresse plus la parole à Hélène, sans lui donner d'explication.

Une semaine plus tard, le 8 novembre 1942, les Américains débarquent à Oran. Contre toute attente, les lois antijuives sont maintenues. Le général Giraud, au pouvoir en Algérie depuis l'assassinat de Darlan, estime en effet que Juifs et musulmans doivent être considérés de la même façon. En d'autres termes, ce sont des indigènes, seulement bons pour servir de chair à canon. Aboli en 1940, le décret Crémieux n'est rétabli qu'un an après le débarquement américain, en 1943, et encore, de façon provisoire.

Au même moment, le demi-frère de Gabriel, fervent lecteur de *La Jeune Europe*, le journal de l'intelligentsia européenne d'extrême droite, décide de rejoindre Paris. De retour à Oran, Richard, désormais plus proche des Allemands que des Français, se sent exclu par l'arrivée des Américains. Gagné par la ferveur nazie de ses années universitaires, il est convaincu que seul Hitler peut éradiquer la peste rouge et constituer cette Europe puissante qu'il appelle de tout son cœur. Le jeune homme suit avec passion l'avancée allemande en Union soviétique. Ni le débarquement des Alliés ni la résistance des Soviétiques n'ébranlent sa foi : la victoire allemande a été si radicale en 1940 qu'il lui semble inimaginable qu'elle puisse être contrebalancée. Richard arrive en décembre 1942, après Noël, pour

fêter le Nouvel An dans la capitale occupée. La famille dispose d'un vaste appartement dans la plaine Monceau. Il s'y installe pour quelques mois.

La terrible bataille de Stalingrad durant l'hiver 1942-1943 excite son désir d'engagement. Des deux côtés, les pertes sont colossales. L'infanterie de la Wehrmacht a perdu la moitié de ses effectifs, il faut des hommes neufs. En février 1943, Hitler autorise l'engagement de citoyens français dans la SS. En juillet, Pierre Laval signe le décret qui permet à sept mille hommes de combattre au côté des Waffen SS. Dans d'autres pays, des jeunes s'engagent aussi dans l'armée d'occupation : Belges, Norvégiens, Suédois, Hollandais... On compte même quelques Anglais et Américains.

L'été 1943, Richard se présente à la caserne de Clignancourt pour le recrutement, avant de partir en Alsace suivre un entraînement intensif. Les cours théoriques succèdent aux exercices de combat. Enfin, c'est la prise d'armes. Le serment prêté au Führer est le ciment de cette troupe hétéroclite, fière de porter les uniformes vert-de-gris et l'emblème du double S cousu sur le col de leur vareuse. Richard participe à l'une des dernières offensives de la Wehrmacht sur le front de l'Est, pour refouler l'Armée rouge hors des territoires du Reich. Les conditions sont extrêmes : peu de nourriture, pas de sommeil, il fait moins vingt degrés. Au début, le froid et la faim galvanisent ces hommes, agissant comme une drogue. Mais les chars russes ont raison de cette exaltation. Richard compte parmi les rares survivants de la division Charlemagne. L'ordre de repli est lancé, par petits groupes ils tentent de rejoindre la mer Baltique. Les Soviétiques à leurs trousses, bombardés par l'aviation russe, ils avancent sans s'arrêter ni se retourner, à travers la tempête de neige, ployant sous leur barda. Ils sont partis en vainqueurs, les voici devenus fuyards au hasard de l'effondrement, hagards, affamés et déguenillés, crasseux et couverts de poux, terrorisés d'être rattrapés par les blindés frappés de l'étoile rouge, se cachant comme des bêtes traquées, volant une pomme de terre, n'osant plus se compter lors de cette débandade qui achève de les décimer.

Richard est à bout de forces. Il tombe et ne se relève pas ; personne ne l'aidera, ceux qui restent encore debout sont trop harassés pour

secourir les autres. Il meurt de froid et d'épuisement, quelque part en Pologne, sur la route entre Szczecinek et Bialogard, en février 1945. Il a vingt-neuf ans. La nouvelle met trois mois avant de parvenir en Algérie. C'est l'un de ses compagnons d'armes, le jeune Christian de La Mazière, qui a prévenu de sa mort.

Le 8 mai 1945, la liesse de la capitulation allemande ne franchit pas les murs épais qui protègent la villa d'Oran. Les parents de Gabriel sont en deuil sans avoir le droit de le porter. Seule lueur d'espoir pour Alicia : Franz est vivant, mais en captivité. Un demi-frère disparu en Poméranie, un oncle fait prisonnier, l'adolescent est déchiré entre la nécessité de faire bonne figure auprès de ses camarades et la fidélité familiale. Alors, il choisit de se taire. Mais la fête s'interrompt à peine commencée, l'Algérie coloniale a bien d'autres soucis : le massacre de Sétif signe le début de la fin. Au mois de mai 1945, on assiste en Algérie française à des répressions sanglantes à la suite de manifestations indépendantistes pacifiques.

Quatre mois plus tard, toujours enfermé dans son mutisme, Gabriel reçoit une lettre de son oncle Franz. Elle est rédigée en allemand, il a du mal à la déchiffrer, il ne le parle qu'avec sa mère dès qu'ils sont seuls. Malgré l'éloignement et la différence d'âge, ils ont tissé une relation étroite. Franz est le frère préféré de sa mère. À la naissance de Gabriel, elle lui a demandé d'être le parrain de son fils. Alicia, qui l'aide à traduire certains passages, veut lui confisquer la lettre, elle estime Gabriel trop jeune pour lire les atrocités décrites : « Es ist nicht dein Alter ! » Il refuse, lui arrache les feuilles des mains. C'est la première fois qu'il se rebelle contre sa mère. La révolte est l'une des façons de sortir de l'enfance, cette désobéissance sonne pour l'adolescent le glas du temps où il n'était que l'objet passif de ses parents.

Pithiviers, le 28 août 1945

Gabriel, mon si cher neveu, mon tendre filleul,

Il ne me reste que toi et ma sœur bien-aimée, ta mère. Mes filles sont mortes, mes frères sont morts, mes parents sont morts, mon pays n'existe plus. C'est à toi que je m'adresse, à l'aube de tes dix-sept ans, pour te dire le réel de cette guerre.

Au commencement, il y a la fierté, l'honneur, le désir de gloire. Ensuite, dans la pénombre de nos consciences meurtries, naissent la peur, la haine, l'angoisse, l'écœurement et l'épuisement, jusqu'à prier : ô mon Dieu, faites que ça s'arrête. Survient un moment où l'on finit par ressembler davantage à des animaux qu'à des humains, à force d'être confronté au froid, à la faim, à la mort. Pas le froid qui fait grelotter, mais celui qui saisit les oiseaux en plein vol. Pas la faim qui creuse l'estomac mais celle qui enjoint de découper la chair des cadavres. Pas la mort ordinaire mais celle des femmes et des enfants qu'on immole sur les bûchers dans les villages traversés, en représailles des corps aimés gisant sous les décombres d'un foyer détruit.

En janvier dernier, le front biélorusse a achevé de purger ce qui demeurait en moi du monde d'avant la guerre. S'il est difficile de renoncer à la vie qu'on a connue, il est exclu, à compter d'un certain seuil, d'y revenir. Une image me hante : les bras des cadavres, tendus en un vain et ultime effort, qui émergent des champs recouverts de neige. La seule couleur de ce monde en noir et blanc, c'est le rouge. Et l'odeur, entêtante, du sang sur la glace. Le jour où j'ai souri en entendant craquer les os des soldats soviétiques, blessés ou morts, dont les corps jonchaient le chemin sur lequel je roulais, le soir de ce jour-là, j'ai atteint la limite au-delà de laquelle il n'est plus permis de vivre. Toute la nuit, j'ai gardé mon arme en main. Plusieurs fois je l'ai levée à la tempe, autant de fois je l'ai reposée. Personne de notre famille ne s'est jamais suicidé. Je n'ai pas été capable de sceller ainsi notre histoire par ce geste, il en aurait terni à jamais le nom.

À l'aube, nous nous sommes rendus. Après plusieurs mois d'errance, passant des mains des Polonais à celles des Américains, nous avons échoué dans ce camp français de Pithiviers. Des recruteurs de la Légion sont venus. Ils ont besoin d'hommes pour leur Indochine. Ils proposent la liberté au terme de cinq années dans

le corps expéditionnaire. J'ai quarante-cinq ans et l'impression d'avoir personnellement perdu la guerre. Rien ni personne ne nous attend en Allemagne. Aucun d'entre nous n'a plus d'avenir. D'une certaine façon, ces recruteurs nous ont rendu notre honneur perdu. Tous ceux qui restaient de mon unité sont passés dans la Légion. Mais il n'y a pas de combats sans haine et nous sommes fatigués de haïr. Quels soldats serons-nous dans cette guerre qui n'est pas la nôtre ?

Avant de partir pour Saigon, j'ai désiré t'écrire cette lettre, certainement brutale pour un jeune homme épargné par la réalité des conflits. Pardonne-moi.

Ne renonce jamais, mon cher neveu, sans confondre la gloire et l'honneur. Ce qu'on imagine vient du passé, alors avance sans te retourner, ni laisser ta mémoire te tourmenter. Je voudrais oublier car se rappeler la guerre, c'est continuer de mourir à petit feu.

J'ignore si le destin m'autorisera, un jour, à vous retrouver ta mère et toi. Malgré tout, j'espère encore. Puisse cette lointaine Indochine me rendre les couleurs du monde.

Je te serre sur mon cœur,

Franz von F.

Frustré face à l'inertie d'un père qui n'a jamais pris les armes, Gabriel est tout entier tendu vers cet oncle dont il fait un héros. Il est jaloux du chagrin de ses parents pour Richard. Il a toujours été envieux de ce demi-frère qui lui semblait si brillant et courageux, capable de retenir toutes les attentions de son vivant. Mort, il devient une légende familiale.

Richard disparu, désormais il est l'héritier. Mais les affaires de son père ne l'intéressent pas, il ne sera pas ingénieur comme tous ceux de sa lignée. Gabriel rêve d'aventures et d'exploits, il rêve devant ceux qui rentrent auréolés de gloire, tous ces jeunes hommes qui se sont engagés sur le tard, après le débarquement des forces américaines à Oran. Il y a le frère aîné d'un camarade, libéré de son enrôlement dans la Royal Air Force, qui parade dans son uniforme bleu, casquette

baissée sur le front. Toutes les filles lui courent après. Gabriel exige ces mêmes regards admiratifs posés sur lui, à défaut de celui de son père. Il décide : « Je serai aviateur ! » Gabriel est un cancre, les études ne le concernent pas, il peine à obtenir son baccalauréat. Il voudrait intégrer une école militaire, faute d'avoir pu faire guerre. Ce sera la faculté de droit de Grenoble, pas tant pour mener des études juridiques que pour prendre des cours de pilotage et passer son brevet.

Il suit d'aussi près qu'il peut la guerre d'Indochine et l'engagement de son oncle. Ferment familial, la haine des communistes a fini par contaminer le cœur de Gabriel.

La terre, la vigne, les arbres fruitiers, tout cela l'ennuie ferme. Ennui que Gabriel dissout dans de nombreux allers-retours vers Alger la blanche, pourvoyeuse de toutes les distractions quand on est français et fortuné. Il y rencontre sa première épouse, fille de riches colons. Dans les colonies, les milieux se mélangent encore moins qu'ailleurs ; les privilégiés restent entre eux et fréquentent les mêmes clubs. Les Juifs en sont exclus. Gabriel se marie à vingt-trois ans, à la basilique Notre-Dame d'Afrique qui domine la mer, au nord d'Alger. La belle-famille organise des noces fastueuses, bien décidée à éblouir ceux qu'elle sait mieux nantis. La mère de Gabriel déplore cet étalage de vulgarité, humiliée d'être apparentée à ces « nouveaux riches ». Elle tolère néanmoins que sa bru vienne s'installer dans la villa d'Oran. Deux enfants naissent dans la foulée. Vite trompée et abandonnée, la fille de bonne famille retourne chez ses parents à Alger, après trois ans à peine de vie commune, ses deux jeunes enfants sous le bras. Gabriel verra peu son fils et sa fille ; de temps en temps ils viennent en visite à Oran, il est rarement présent. C'est un coureur, pas un mari, encore moins un père. Impossible pour lui de rester en place, installé dans une vie bourgeoise et rangée, esclave des siens et des biens. C'est ainsi qu'il voit les choses.

L'irruption du déclin colonial vient à son secours. L'année 1954 marque la fin de la guerre d'Indochine, au mois de mai, et le début de la guerre d'Algérie, à l'automne. Malgré ces nouvelles tragiques, la villa est en effervescence : l'oncle Franz a survécu au carnage de Diên

Biên Phu. Il est bientôt de retour, sa seule famille est désormais à Oran.

Franz von F. est devenu François F. Le passage dans la Légion efface les traces que l'on voudrait voir disparaître. Ceux qui ne savent pas le prennent pour un *malgré-nous*, surnom des Alsaciens engagés de force dans la Wehrmacht. Peu lui importe, il n'a rien à cacher ni à revendiquer. Cet intermède hors des guerres relève du miracle pour Franz. Chaque soir après dîner, il retrouve son filleul pour de longues conversations, en tête à tête, dans la quiétude du cloître. Il évoque son épouse et ses deux filles, Maria et Teresa, mortes ensemble lors des bombardements qui ont détruit Nuremberg. Les bombes incendiaires produisaient un embrasement de l'air à plus de mille degrés ; elles n'ont pas été ensevelies sous les décombres, elles sont mortes brûlées vives. Franz-François raconte d'une voix monocorde, déroulant l'horreur en une litanie, passant du français à l'allemand : « La douleur, c'est de savoir l'abomination de mourir ainsi. Il m'est arrivé, avec mes hommes, près de la Baltique, de voir passer à petite allure ces convois qu'on appelle les trains fantômes. Ils transportent les victimes civiles des bombes au phosphore : femmes, enfants et vieillards qui continuent de brûler dans les wagons car, une des propriétés de cet élément chimique, c'est que rien n'en peut stopper la combustion. Les fenêtres sont clouées pour qu'ils ne se jettent pas hors du train. Les convois progressent à si petite allure qu'on les entend hurler. » Mais Gabriel change de sujet, c'est la guerre d'Indochine qui le préoccupe. Il presse *Onkel* Franz de questions, sur ce qui distingue les combats contre les Soviétiques de ceux qui l'ont opposé au Viêt-minh. « La seule différence, c'est le climat. L'horreur est la même. Ce que j'en retiens, c'est qu'on ne peut épuiser le mal. » Franz accuse la France d'avoir, dans une ultime posture coloniale, sous-estimé son adversaire. Il craint que le même processus ne soit enclenché pour l'Algérie : « Il est déjà trop tard, Gabriel. » Il sait l'hubris qui mène aux défaites, il a expérimenté l'aveuglement qui mit à terre l'invincible Wehrmacht.

Franz révèle à son neveu que la guerre d'Indochine est plus une tragédie germanique que française : les trois quarts des troupes étaient

composés d'Allemands. La Légion n'a pas engagé seulement des soldats de la Wehrmacht faits prisonniers, il y avait aussi beaucoup d'anciens nazis. Les « képis blancs » ont toujours fait preuve de tolérance à l'égard de ceux qui ont des passés chargés. Et, surtout, ils savaient bien que ceux-là ne discuteraient pas les ordres, notamment celui de raser les villages. « Voilà comment ça se passait, Gabriel, il importe de savoir de quoi est capable un être humain. Les femmes et les enfants sont enfermés dans les habitations avant qu'on y mette le feu, tandis que les hommes et les adolescents sont regroupés pour avoir la tête tranchée. Les officiers offrent aux légionnaires une prime par tête. Elles sont chargées dans un camion puis jetées dans le Mékong. Il y a des variantes : les prisonniers arrosés d'essence qu'on fait brûler vifs. Comment s'étonner ensuite des représailles ? On retrouvait certains des nôtres les yeux crevés, le sexe tranché. C'est allé crescendo dans l'horreur. Tu as étudié *L'Iliade* ? Quelle que fût la folie meurtrière des combats antiques, les guerriers grecs épargnaient les civils. Peut-être sommes-nous moins civilisés que les hommes d'il y a trois mille ans. À ce moment de la guerre, j'ai bien failli suivre les premiers déserteurs. Mais, d'un côté ou de l'autre, c'était toujours semblables atrocités. Alors, à quoi bon ? » Franz raconte les camarades allemands passés à l'ennemi. Lui aussi a été tenté. Mais s'il ne s'est pas suicidé en 1945, il ne désertera pas, pour les mêmes raisons. « Quand on demandait à nos officiers pourquoi on se battait, la réponse était : "Pour que triomphe la culture européenne !" Nous pensions en silence : voilà une bien étrange culture qui détruit tout sur son passage. Bref, nous n'y croyions plus. Les chefs français avaient beau insister sur le fait que nous combattons, ensemble cette fois, le même ennemi communiste, l'enthousiasme commençait à nous abandonner. Entre deux combats, on se retrouvait dans les BMC¹ pour expier la violence, étourdis par l'alcool et les fausses promesses d'amour de putains exotiques. Et puis, il fallait y retourner, combattre ces adversaires invisibles. On avait l'impression de lutter contre la population entière. Malgré notre supériorité technique, les embuscades dégommaient les nôtres comme des quilles. »

Un groupe d'antifascistes juifs allemands, proches du général Giap, publie un journal de propagande, *Waffenbrüder*. Le message est suffisamment limpide pour capter l'attention des « frères

d'armes » : « On a profité de votre détresse dans les camps de prisonniers pour vous forcer à intégrer la Légion et faire la sale guerre impérialiste des Français contre le peuple vietnamien qui lutte pour son indépendance. Rejetez l'esclavage de la Légion étrangère. Rejoignez l'armée populaire vietnamienne. Et saisissez une chance de rentrer dans votre pays. » Franz précise que les gradés, surtout, ont déserté : « Trois de mes compagnons sont partis. On leur a promis qu'ils rentreraient en Allemagne de l'Est via la Chine et Moscou, avec une nouvelle identité pour échapper aux services secrets occidentaux. » Les premiers rapatriements de déserteurs ont été organisés dès 1951 vers l'Allemagne de Wilhelm Pieck : « J'ignore ce que ces hommes ont trouvé en arrivant... » Ils ont trouvé la Stasi, il a fallu du temps et bien des interrogatoires avant qu'elle ne les laisse enfin en paix, sous surveillance.

« *Onkel* Franz, et Diên Biên Phu ? » Franz reste silencieux, le temps d'allumer une cigarette, pour la fumer lentement en de longues inspirations, le regard levé vers le ciel étoilé d'Afrique. « Je croyais avoir atteint l'étiage sur le front de l'Est, en janvier 1945, mais ce n'était pas à la mesure de ces cinquante-sept jours et cinquante-sept nuits de combat, à la frontière du Laos. Ce qu'il me reste de l'hiver 1944-1945, c'est l'odeur du sang sur la neige. De ce mois d'avril 1954, je n'oublierai jamais la puanteur des chairs brûlées mêlée à l'odeur de poudre. Ils arrivaient comme des vagues humaines. Pourtant, ils savaient bien qu'on avait fixé des fûts de napalm sur les pentes. Ça ne les retenait pas de grimper à l'assaut. Nous y mettions le feu, ça produisait des coulées de lave qui les engloutissaient. Rien n'arrête la combustion du napalm, ça ronge jusqu'à l'os. Je les voyais s'embraser comme des torches et chaque fois j'imaginais mes filles et ma femme, les civils des trains fantômes... Tous ces cris, pas des cris d'hommes, des hurlements de bêtes... Et la fumée, irrespirable... Ça ne peut pas être décrit, seuls ceux qui y étaient savent. »

Après neuf ans d'Indochine, malgré ses cinquante ans passés, Franz rempile. Il n'est plus fait pour la vie civile. Il ne sait plus se conduire au milieu des autres qui n'ont pas vécu l'horreur de ces conflits. Au grand dam de sa sœur, en septembre 1955, Franz-François réintègre la légion étrangère, le 1^{er} REP², implanté à Zéralda, dans la banlieue

d'Alger. Il y retrouve quelques compagnons rescapés d'Indochine. Avec eux, il se sent bien ; ils n'ont pas besoin de paroles pour savoir ce qu'ils ont en commun. Un sentiment puissant les attache à ce corps d'armée, de l'ordre d'une fidélité exemplaire : dans la Légion, ceux qui ont livré des batailles perdues sont honorés tels des héros. D'où que l'on vienne, quoi que l'on ait fait, il n'y a pas de perdants. Dans les Aurès, les Arabes qui ont participé aux guerres mondiales regardent défiler ces légionnaires qu'ils croient français. Ils sont choqués d'entendre des chants allemands qui s'élèvent de la colonne. Ils ignorent que ces hommes sont pour la plupart, à l'instar de Franz, leurs anciens adversaires.

Quant à Gabriel, il semble survoler ces années. Il continue de sillonner les rues de la ville au volant de son coupé de sport rouge, provoquant des attroupements admiratifs. Une sorte d'inconscience généralisée a contaminé la société, chacun s'est accoutumé aux attentats, aux assassinats. La « douce vie » des colonies s'écoule l'air de rien. Les Français d'Algérie ne doutent pas que l'armée maîtrise ces fous qui réclament l'indépendance. Et tous de s'enfermer dans le déni de la fin d'un monde.

Dans ces conditions, pas question de cesser de voyager. Gabriel s'envole vers le Brésil à la demande de son père. Malgré ses réticences, il s'est résolu à responsabiliser le seul héritier qui lui reste. La famille possède des mines dans le sud du pays. En tant que propriétaires étrangers, ils sont sollicités par le nouveau gouvernement. Le président Kubitschek lance un projet pharaonique : une nouvelle capitale fédérale va être construite, elle sera le symbole futuriste d'un pays en marche. Son nom est déjà trouvé : Brasilia. La création monétaire et l'emprunt ne suffisent pas, il faut faire appel aux capitaux étrangers. Au cours de l'année 1956, Gabriel débarque en plein désert, en compagnie d'investisseurs américains, dans le Planalto Central. Lúcio Costa et Oscar Niemeyer sont là, ils présentent leur projet, soutenus par l'enthousiasme de Kubitschek, devant une étendue vide et aride. Les Américains trépignent, Gabriel rechigne. Un architecte communiste, c'est au-delà de ses forces. La chute de l'Indochine et les attentats du FLN en Algérie n'ont fait qu'attiser son ressentiment.

Après une rapide visite aux mines de charbon que possède la famille, près de Sidéropolis, il retourne à Rio quelque temps avant que son père ne le somme de rentrer. Il doit revenir prendre les rênes – et les tenir – car eux quittent l’Algérie : « Ta mère n’en peut plus de ces indigènes qui ne cessent de poser des bombes. » La mort dans l’âme – Gabriel apprécie fort la compagnie joyeuse des Cariocas –, il obtempère. Pas tant pour retrouver ses deux enfants que par curiosité pour les événements qui agitent la colonie française.

Avril 1961 : le putsch d’Alger est mené par le général Jouhaud, né en Algérie. Traumatisée par le désastre de Diên Biên Phu, l’armée rejette l’idée d’abandonner une fois de plus une colonie française. C’est un échec. Le régiment de Franz est dissous après le putsch. Les légionnaires quittent le camp de Zéralda en entonnant la chanson de Piaf : « Non, rien de rien, non je ne regrette rien... » La plupart des officiers désertent, ils rejoignent les rangs de l’OAS. Ils associent l’abandon programmé de l’Algérie française à un nouvel armistice. Franz, pas davantage qu’en Indochine, ne suivra ses compagnons. C’est Gabriel qui se charge de grossir les rangs de l’armée secrète.

Gabriel trépigne, il n’a que faire de s’occuper des terres. Il a l’impression de subir les événements. Il n’a qu’une envie : se jeter dans le monde. Le monde de la guerre. Il cultive les « mauvaises fréquentations ». Sa mère n’est plus là pour les lui reprocher. Ses parents ont quitté la demeure familiale pour s’installer dans le sud de la France, près d’Antibes, où ils possèdent une propriété. Ils ont mis le Bösendorfer et la Rolls Royce sur un bateau, plus quelques tableaux et sculptures, et une partie de la bibliothèque. Franz a refusé de les suivre. Il reste à Oran, avec Gabriel. L’oncle tente en vain de retenir la fougue de son neveu : « C’est un engagement stérile. As-tu oublié ce qu’il est advenu de ton demi-frère ? Richard est mort pour rien, nous avons déjà perdu la guerre. C’est la même chose pour l’Algérie, mais ils sont aveuglés par l’écroulement de l’Indochine. Ils imaginent qu’il y a une revanche à prendre. Chaque fois, je suis parti en vainqueur, chaque fois je suis revenu vaincu. Crois-moi, j’ai appris à reconnaître les voies sans issue. Ici non plus, il n’y a plus rien à faire si ce n’est éviter d’autres morts. » Déni familial et déni historique se rejoignent :

Gabriel reste sourd aux recommandations de l'homme des guerres perdues. Il s'engage dans la section oranaise de l'OAS. Face à la honte d'un père qui a esquivé la boucherie de Verdun, il endosse le manquement paternel comme une frustration. Son engagement n'est pas celui d'un idéal. Gabriel n'est pas attaché à l'Afrique du Nord, il y est né par accident. C'est une terre d'exil.

De nombreux jeunes gens, exaltés par l'ambiance aventureuse et inconscients des risques courus, sont facilement enrôlés dans les troupes de l'OAS. En apparence insoupçonnables, ils servent le plus souvent de messagers ou de guetteurs. Ils collent les affiches ou tracent directement sur les murs blancs les slogans de leur résistance : « OAS vaincra », « L'OAS frappe où elle veut quand elle veut », « L'Algérie est française, elle le restera ». Dans ce contexte, Gabriel rencontre la jeune fille qui deviendra sa seconde épouse. Un pli lui est destiné, elle est chargée de le lui remettre. Elle ne le connaît pas. Quand elle le voit pour la première fois, elle tombe éperdument amoureuse de ce bel homme de vingt ans plus âgé qu'elle prend pour un cacique de l'armée secrète. Gabriel n'est pas homme à résister aux avances d'une jolie femme, fût-elle de l'âge de sa propre fille. Ils couchent ensemble et prennent des risques, l'atmosphère de la guerre enfièvre leur liaison clandestine.

Gabriel a trente-cinq ans, il a constitué un groupe actif d'une douzaine d'hommes, tous âgés d'une vingtaine d'années, recrutés aux terrasses des cafés, lieux clefs de la vie sociale et politique. Certains sont étudiants, d'autres sont des « Insoumis » – c'est ainsi que l'on nomme ceux qui ne répondent pas à l'appel, refusant de servir dans l'armée gaulliste. Des jeunes qui viennent d'être licenciés complètent la bande ; le climat n'est pas propice au développement économique, des commerces ont fermé, les gérants diminuent leurs effectifs. L'inactivité et la perte de salaire rendent ces hommes disponibles, prêts à s'engager pour l'OAS, d'autant plus qu'une solde est versée à chaque membre.

Aucun ne connaît le véritable nom de l'autre, on s'affuble de surnoms pour éviter les dénonciations sous la torture au cas où l'un d'eux se ferait prendre. Gabriel a choisi « Achille », le guerrier en

colère. Parmi ces jeunes, beaucoup ressentent de la haine, ils ont vu des proches se faire agresser ou enlever. C'est le cas de « Broussaille », la dernière recrue de Gabriel-Achille. On lui a donné ce surnom à cause de sa tignasse en pétard. Son frère aîné a été pris dans une embuscade ; son corps et ceux de ses camarades ont été retrouvés éventrés et remplis de sable. Broussaille a déserté, déterminé à faire la peau à tous les « crouilles » et leurs soutiens qui croiseront son chemin. Gabriel a installé le repaire de sa bande dans une ferme isolée, à une trentaine de kilomètres au sud d'Oran. S'ils ont pris le maquis, lui, en apparence, reste un civil comme les autres et rentre chaque soir dans sa luxueuse retraite oranaise.

Tout s'accélère après le cessez-le-feu de mars 1962. Les trois mois qui séparent les accords d'Évian de la proclamation de l'indépendance constituent une zone grise de l'histoire de l'Algérie coloniale à laquelle le groupe d'Achille compte bien prendre une part importante. La stratégie de l'OAS consiste à semer une terreur capable d'inverser le cours de l'histoire. Pour forcer les événements, leur seul recours est la violence. Une violence totale. C'est leur ultime chance de vaincre, tous en ont conscience. L'intensification des actions a un coût. L'OAS a besoin d'argent. Des hold-up sont organisés à travers le pays. Les complicités sont spontanées ou contraintes. Des menaces sont exercées sur les familles. À la fin du mois de mars 1962, Gabriel fomenta la casse de la banque d'Algérie à Oran. C'est le fils du gardien de la banque qui est obligé de fournir les informations : « Sinon on tue ta mère. » Le butin de deux milliards va financer l'achat des armes et des munitions : des pistolets 9 mm et les fameux Mat-49, les fusils-mitrailleurs qui ont servi en Indochine. Plasticages et ratonnades se multiplient. Leurs actions punitives concernent aussi les FSE – Français de souche européenne –, en général des communistes ou des gaullistes, qui soutiennent l'indépendance, notamment les juges et les maîtres d'école.

L'éducation est un échec majeur de l'histoire coloniale. La résistance active des colons à la scolarisation des indigènes et celle, passive, des musulmans qui se méfient d'une francisation qui ne dit pas son nom ont bloqué toutes les tentatives. Même l'apparente

fraternité d'armes qui a fleuri sur les charniers de 14-18 n'a pas suffi pour enclencher un processus de scolarisation massive. « Le Français dort dans un lit, l'Arabe sur une natte » : dans les manuels, l'humanisme reste du côté des Français, la barbarie de celui des musulmans. Le système métropolitain a instauré une séparation ethnique. La population arabe reçoit une éducation au rabais, dans des écoles-gourbis, jusqu'au décret du 5 mars 1949 qui proclame la fusion des deux enseignements. Mais il est trop tard, la décolonisation est en route. En 1956, près de 98 % de la population musulmane demeurent analphabètes. Les écoles, désormais mixtes, sont devenues des cibles, d'abord du FLN, puis de l'OAS. En 1942, en Algérie française, les lois de Vichy refusaient aux enfants juifs l'accès à l'enseignement laïc de l'école publique. Vingt ans plus tard, au cours du second trimestre de 1962, les terroristes de l'OAS ont recours à une idéologie proche de celle du gouvernement de Pierre Laval, seul l'objet de haine change : ce n'est plus le Juif mais le jeune Arabe qu'il faut priver de ses droits. Pas question pour eux de laisser des instituteurs « communistes » prodiguer à des enfants algériens les bienfaits de l'Éducation nationale. Les petits fonctionnaires refusent de pratiquer une telle discrimination ? Qu'à cela ne tienne, ils vont leur donner une bonne leçon. Gabriel-Achille et ses hommes fixent un objectif : l'école communale d'un quartier populaire de la ville d'Oran, proche du quartier arabe. Un matin, ils pénètrent armés et cagoulés dans les classes. Les enfants en uniforme sont terrorisés, certains pleurent. Ils font sortir les élèves et les trois maîtres d'école français pendant qu'une partie des hommes installe de quoi plastiquer le bâtiment. Dans la cour, ils ont adossé les instituteurs à l'un des murs qui sépare l'établissement de la rue. Ils les mettent en joue : « On vous avait prévenus de ne plus accepter les bougnouls ! » L'un des instituteurs s'est pissé dessus, un autre pleure, le troisième n'a pas baissé les yeux. Un coup part, il est abattu. Il s'effondre. Une voix hurle : « Si vous continuez, on vous tuera tous ! » Les terroristes s'en vont. Dans leur fuite, ils entendent la déflagration de l'explosion. Quand ils atteignent leur repaire, hors de la ville, Gabriel se tourne vers la jeune recrue qui a tiré et lui colle son poing dans la figure : « Mais qu'est-ce qui t'a pris ? Dans mon groupe, on ne tue pas les Français. » C'est Broussaille qui a tiré.

À force d'actions terroristes, le nom de Gabriel est désormais inscrit sur la liste des condamnés à mort. La débandade coloniale s'accélère. À la fin du mois de juin 1962, Gabriel fuit vers l'Espagne de Franco ; il ne craint pas les dictatures. Dans son petit avion, il embarque sa jeune maîtresse – mineure –, de vingt ans sa cadette. Il n'a pas proposé à Franz de les accompagner, il connaît suffisamment son oncle pour savoir qu'il aurait refusé. Son dernier acte avant de quitter Oran : faire flamber sa Ferrari. D'autres se sont contentés de saboter leur réfrigérateur avant de quitter leur maison, chacun sa politique de la terre brûlée. Avant de partir, les pieds-noirs auraient voulu rendre l'Algérie à son état de 1830, ils n'ont pas eu le temps. Certains ont eu deux heures à peine pour boucler leurs valises.

Une semaine plus tard, deux jours après l'indépendance, le 5 juillet, Franz entend les cris des Français qu'on assassine dans les rues d'Oran. Il sort avec son arme. Mais les Arabes sont trop nombreux, en proie à une explosion de rage collective. Franz a été lynché par la foule. Son cadavre n'a pas été retrouvé. Il a probablement été enseveli avec les autres corps ramassés en ville, à la décharge publique qui borde Petit-lac, un quartier musulman, au sud-est d'Oran. L'ancien cloître est pillé, occupé un temps avant qu'un incendie n'achève de le démolir. Aujourd'hui, c'est un « espace vert » où les jeunes se retrouvent les soirs d'été. Des lambeaux sales de sacs en plastique sont accrochés aux branches du vieux cèdre. La musique des radios a remplacé les lieds de Schubert.

Pas si loin, de l'autre côté de la Méditerranée, sur la Costa del Sol, Gabriel qui ne peut rester inactif s'associe à un entrepreneur de travaux publics. À eux deux, en trois ans à peine, ils contribuent largement à défigurer le bord de mer espagnol. Comme toujours, son associé véreux l'entraîne à la faillite. De son passage, resteront quelques ruines contemporaines : des dizaines d'immeubles à moitié construits, entre Torremolinos et Málaga. En 1963, le père de Gabriel décède. Le fils n'ira pas aux obsèques, le territoire français lui est encore interdit. L'amnistie sonne le glas de l'intermède ibère. Retour en France. Retour dans le rang. La passion s'est éteinte, tant celle de l'engagement politique que celle de la liaison amoureuse. Le couple

bat de l'aile, il n'y survivra pas. Gabriel et sa jeune épouse se sont installés auprès de sa mère, désormais veuve, dans la propriété d'Antibes. Ils se sont mariés parce que Alicia ne tolérât pas de concubinage sous son toit, malgré une vive réticence à l'égard de sa bru. Elle tombe enceinte, elle a vingt ans, elle ne veut pas d'enfant. En tout cas, pas avec cet homme, pas maintenant. Le troisième enfant de Gabriel naît, c'est une fille. Pas davantage que la première fois, il n'est fait pour endosser le rôle de père ni de mari. Sa jeune femme n'est pas plus préparée à celui d'épouse ni de mère. À peine relevée de ses couches, elle s'enfuit. À Paris. Faire des photos pour des magazines de mode. Elle apparaît dans le magazine *Elle*, vêtue de la saharienne créée par son frère.

Gabriel reste seul avec une petite fille et une dame âgée. Gabriel ne tient pas en place. Il a besoin de combats mais il n'y a plus de guerres. Toute son existence se résume en une quête effrénée de palliatifs à l'ennui d'être. Il tient sept années coincé dans un rôle de fils et de père, coincé dans sa filiation. L'issue d'un divorce compliqué lui offre une porte de sortie. L'enfant part rejoindre la mère. Le départ de sa fille est un signal. Gabriel s'en va, loin. Il achète une propriété dans le nord de l'Argentine. Le sol est aride, rien n'y pousse. Sa lutte sera de rendre fertiles ces centaines de milliers d'hectares. La première chose qu'il fait : construire une piste pour son petit avion. Ensuite, l'irrigation. Au terme de quelques années, il parvient à faire pousser des haricots. Gabriel vit avec les *peónes* – le *peón* est un valet de ferme, c'est aussi un pion qui ne vaut guère plus que les invisibles de l'Algérie coloniale. Il part chasser à l'arbalète sur les contreforts des Andes, explore dans les airs cette terre sans confins. Il rêve. Il est hors du monde, ça lui convient. Ici, ne passent en visite que de rares nuages et quelques condors, des pumas aussi, des tatous et des anacondas. Il a emmené une femme dans ses bagages. Elle ne résistera pas à l'ascétisme de cette vie ni aux incartades indigènes de Gabriel. Les Andes et le passé industriel familial lui inspirent l'idée d'un train rapide qui relierait l'Argentine à la côte pacifique. Rien à voir avec *El tren de las Nubes*, la locomotive touristique qui circule entre la ville de Salta et quelques villages andins sans dépasser les 35 kilomètres à l'heure. Enthousiasmé par ce projet fou, Gabriel se met à acheter tous les terrains qui jalonnent le tracé d'une ligne idéale. Les pauvres hères

voient débarquer ce gringo comme un messie, trop heureux de céder leurs cailloux pour des dollars. Il n'y aura pas de train. Gabriel est l'heureux propriétaire d'une tranche de cordillère. Ce ne sera jamais qu'un titre de gloire. L'aventure argentine s'essouffle, Gabriel en a fait le tour. La moitié de ce qu'il restait d'une fortune construite sur quatre générations s'est envolée sous la constellation de Magellan, quelque part dans le ciel de l'hémisphère Sud.

D'autres aventures le tentent. Les méandres de l'histoire ou les hasards de rencontres déterminent chacun de ses changements de cap. Cette fois, c'est un homme croisé à Buenos Aires qui lui propose de retourner en Afrique. Mais loin du Maghreb, en Afrique noire, au Congo. Il ne connaît rien à la culture ni au commerce du café, qu'à cela ne tienne, ce nouveau défi le passionne. C'est un jeu ; il prend ses tours de garde, assis sur les sacs de café entassés sur la barge, tire dans la nuit africaine sur toutes les ombres qui s'approcheraient de sa cargaison. Dans le sillon de l'embarcation, flottent des cadavres. Arabes, *peónes* ou Noirs : pour lui, leurs vies se valent. Un jour, on lui annonce qu'il a vingt-quatre heures pour quitter le pays et tout abandonner. Ça ne le dérange pas, il en a marre de l'Afrique et du café.

Gabriel n'est pas un citoyen, il a besoin d'horizons. Destination : Rio. Changement d'ambiance. Les mines de Sidéropolis, c'est tout ce qu'il reste. Il les vend. Le pays est suffisamment vaste pour qu'il ne s'y ennue pas. À force de parcourir ce continent, le cœur a lâché. Première alerte. Une deuxième. Encore une. Alors Gabriel est revenu en France. Même les aventuriers vieillissent, il faut bien qu'ils meurent quelque part. Il a trouvé refuge chez une femme qui avait été éprise de lui, des dizaines d'années auparavant.

la fille cadette est allée voir son père. Elle l'a à peine reconnu. Gabriel était au bord de la mort. Ils se sont dit adieu, l'air de rien. Elle vivait dans la croyance que leurs liens étaient apaisés, jusqu'à ce qu'il meure. Jusqu'à ce que remonte cette colère lointaine tel un aveu d'impuissance qui jaillit soudain de l'inachèvement voire du néant de leurs relations.

Chapitre 4

Intimes convictions

« Chaque vie, c'est beaucoup de jours, jour après jour. Nous marchons à travers nous-mêmes, rencontrant voleurs, fantômes, géants, vieillards, jeunes gens, épouses, veuves, frères d'amour. Mais toujours nous rencontrant nous-mêmes. »

James Joyce, *Ulysse*.

De ce récit familial d'avant ma naissance, j'ignorais presque tout. Je l'ai découvert à la mort de Gabriel, en rassemblant des bribes d'histoires, en enquêtant ici et là, en écoutant les souvenirs de la sœur. Drôle de mémoire, détenue par une femme guettée par l'amnésie, recueillie in extremis par une autre, empêtrée dans ses dénis.

Enfant, j'ai connu ma grand-mère allemande. Jamais je n'ai posé de questions. Même en grandissant je ne me suis pas interrogée sur son origine. Cette femme que je n'aimais guère, devenue austère et amère, a subi l'histoire, dépendante de son identité germanique qui l'assigna à résidence. De sa vie, de ses deuils, de son secret, je ne savais rien. Je ne crois pas que les souffrances endurées rendent plus libre, elles subsistent, quelque part, au fond de l'être. Il n'y a que pour son fils unique qu'elle fit preuve d'une infinie clémence, par-delà les déceptions qu'il lui infligea. Je n'ai jamais entendu Gabriel ni sa mère parler en allemand ; c'était le langage qu'ils partageaient en secret, peut-être leur lien le plus tangible. Tous deux en exil de leur propre langue.

Dans les archives photographiques de la sœur, j'ai découvert que mon père ressemblait au frère adoré d'Alicia, Franz. Tous ces clichés sont les reliques abandonnées d'un temps qui semble ne pas avoir été vécu. Entre morbidité et étrangeté, elles constituent les traces d'une

dystopie : le château a été bombardé en Bavière, le cloître oranais est devenu un jardin public négligé. Quant aux portraits des morts, ils donnent corps à leur auteur. Franz a composé avec les vivants d'antan des natures mortes, comme il aimait à le faire, dans le silence de son atelier de Nuremberg, d'après les objets trouvés de sa collection. Et ce réel délaissé d'être alors magnifié en ex-voto, images pieuses que l'on contemple pour ne plus oublier, en gratitude pour le passé, quel qu'il fût, ainsi lavé de ses péchés. Franz-François, le soldat-photographe, était le chevalier qui venait sauver les gamins en péril dans les histoires que mon père inventait chaque soir au coucher, quand il me bordait, à l'époque où je n'avais plus de mère et qu'il incarnait le pilier de mon enfance. Jamais Gabriel ne me confia que l'oncle Franz était aussi le héros de sa jeunesse.

Que n'ai-je fait provision de mémoire ? J'imaginais que ça durerait toujours, inconsciente que les jours heureux de l'enfance sont comptés. Mon père fit de moi une petite reine. Tout d'un coup, il ne fut plus question de couronne. Combien j'eusse aimé conserver ce regard de fillette fière de son père, si beau, si puissant aux commandes de son avion, capable de voler dans les airs ou de voguer à la proue de son bateau. Ce père qui attisait tous les désirs, je croyais l'avoir pour moi seule. La trahison de son départ n'en fut que plus intense. La trahison de mon idéal ne l'est pas moins à la découverte de ses égarements. Nous avançons dans l'ignorance de notre propre histoire, intime et collective, dans un aveuglement consenti. Soudain, saillent des bribes de destins, à l'occasion d'un décès ou de la révélation d'un secret, et voilà nos existences tranquilles et conditionnées remises en question avec, à la clef, cette interrogation que l'on a réprimée une fois l'enfance envolée : d'où je viens ? C'est la question qui précède la réponse de l'identité.

Qui est mon père ? Je m'interroge trop tard, l'autre est mort. La curiosité s'empare de l'enfant qui a grandi, elle n'est plus seulement la fille mais une femme qui en sait davantage sur les compromis et les trahisons. J'ai à peu près l'âge qu'il avait à ma naissance. Laquelle d'entre nous deux s'interroge aujourd'hui : la fille qui regarde un père, ou bien l'adulte qui en observe un autre, déprise de sa carapace d'« enfant de... » ? Nos regards s'emmêlent encore. Trop de fils

tombent du ciel de Gabriel. Des dizaines, des centaines. Personnage proliférant, il exige une rigueur de biographe que je récusé. Les fils forment un nœud qui résiste à l'élucidation formelle : le fil de l'Algérie et de l'OAS, le fil de son passé familial, celui de l'exil, le fil de l'argent, le fil de l'antisémitisme et de l'anticommunisme, celui de l'Allemagne et des guerres perdues, le fil de l'exotisme et des femmes... Il m'arrive de tirer deux fils en même temps mais ça ne mène à rien : ils ne sont que les extrémités d'un seul. Gabriel me résiste comme à l'époque ces cubes dont j'essayais en vain de remettre en ordre de couleur les faces.

Transmettre ou ne pas transmettre, c'est une question que se posent de nombreuses familles françaises dont les placards, souvent honteux entre Vichy et l'Algérie, débordent du passé. Doit-on interrompre la mémoire ? Cette mémoire-là ? Linge amidonné ou draps souillés : ouvrir les portes pour aérer les armoires et offrir la possibilité d'une divulgation. Si, dès le départ, nous savions de quoi nous sommes faits, serions-nous différents de celle ou de celui que l'on joue à être dans l'attente inquiète d'une révélation qui viendrait comme une libération, pour peu qu'elle arrive un jour ?

Que faire d'une telle découverte quand elle survient post mortem ? Elle n'est plus délivrance mais amas de regrets. Ceux d'Achille :

« Ne cherche pas à m'adoucir la mort, ô noble Ulysse !
j'aimerais mieux être sur terre domestique d'un paysan,
fût-il sans patrimoine et presque sans ressources,
que de régner ici parmi les ombres consumées¹... »

Gabriel, qui se crut l'égal de l'assassin d'Hector les trois derniers mois de la guerre, au cœur de la folie meurtrière de l'OAS, n'est pas homme à regrets. Oran n'est pas Troie.

D'où vient la persistance de cet élan qui intime aux hommes de s'en aller libérer leur fureur comme on se libère d'un rire qu'on ne peut contenir ? L'ivresse du grand large, la soif d'en découdre, le besoin d'aventure, la quête d'expériences, ou de plus obscures et lointaines causes ? Qu'importe le départ, c'est le retour qui compte. Mais certains ne reviennent pas. Qui sait si Ulysse n'avait eu Pénélope, un foyer, ce qu'il serait advenu. Il aurait fait comme l'oncle Franz, il se serait engagé dans d'autres combats, jusqu'à ce que la mort le saisisse. Or, il avait rencontré Achille aux Enfers. Voir le plus grand des guerriers regretter sa vie brève et glorieuse, l'entendre dire qu'il aurait préféré être l'esclave d'un esclave et vivre davantage, cela convainc de tenir l'hubris loin de soi. Ulysse est l'un des rares survivants de *L'Iliade* avec Nestor, Hélène et Ménélas. Après la guerre de Troie, il n'y eut plus de demi-dieux car les dieux cessèrent de coucher avec des humains : c'est le glas de l'alternative héroïque. Achille est mort, Ulysse a survécu. Son retour à Ithaque, c'est l'inscription dans le sillon profond de la filiation : « Je suis fils de Laërte et père de Télémaque. » Gabriel n'est jamais parvenu jusqu'à son île. Il n'est le fils ni le père de personne, comme s'il avait refusé ce rôle de relais qu'implique toute filiation. Il laisse un blanc dans la généalogie familiale. J'ai passé une moitié de vie à attendre en vain le retour de ce père fantôme. Souvenir blessé d'avoir cru compter et de n'être rien. Tout entière tendue vers lui, figée dans une colère inavouée, je l'ai espéré comme on prie pour un miracle. Toujours, l'enfant pâtit des péchés du père. Il y a des pères merveilleux qui savent demander pardon sans qu'on les implore. Lear et Cordelia. Leur réconciliation est une fin heureuse – avant le désespoir du père qui tient sa fille morte dans ses bras, en une ultime inversion. Mais Gabriel n'est pas le roi de l'île de Bretagne, ni homme à se repentir. De quoi, d'ailleurs ? se demanderait-il. Peut-on pardonner à quelqu'un qui ne souhaite pas l'être ? Comment se réconcilier avec un père défunt ? Un corps-mort ? Gabriel est une bouée sans chaîne ni ancre, aucun esquif ne peut s'y amarrer sans dériver. Aucun enfant ne peut se relier à ce père sans risquer un naufrage. Père flottant qu'il faut arrimer aux mots pour éviter qu'il ne s'enfuie à nouveau.

Combien de fois ai-je convoqué Gabriel devant un tribunal imaginaire, devenant, l'espace d'un instant, le procureur impitoyable de son fantôme. Cette cour d'assises virtuelle est celle des fils et des filles dont on estime que les pères ont failli. Le président du tribunal, vêtu de sa toge pourpre bordée d'hermine, a réuni la Cour : l'avocat de la partie civile, l'avocat général, celui de la défense, les greffiers. Ils sont tous une seule et même personne qui interprète tous les rôles à la fois : la narratrice, la fille.

« Accusé, levez-vous et jurez de dire la vérité, toute la vérité ! »

Ils sont plusieurs à se lever bien qu'il n'y ait qu'un seul accusé. Il y a Gabriel en vieillard, Gabriel enfant, Gabriel adolescent, Gabriel en jeune homme, Gabriel déjà mûr qui tient Gabriel nourrisson dans ses bras. Car il est tous ces âges à la fois. Impossible de juger Gabriel sans tenir compte de l'enfant qu'il fut, tant l'histoire individuelle a façonné celui qu'il est devenu. C'est le plus vieux qui répond, avec la voix puissante et claire, encore haut perchée, de l'enfant qui n'a pas fait sa mue : « Je le jure ! »

« Accusé, il vous est reproché d'avoir abandonné votre fille alors qu'elle n'avait que sept ans. En somme, vous êtes inculpé d'avoir manqué à vos devoirs de fondation, de protection et de transmission que suppose toute mission paternelle élémentaire. Sans compter votre absence d'exemplarité à travers vos engagements systématiquement douteux. Qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

– J'avoue, j'ai vécu. »

C'est Gabriel petit garçon qui répond, avec la voix du vieillard qu'il est devenu.

« Vous ne regrettez donc rien ? »

Tous les Gabriel haussent les épaules en chœur : « Nous n'avons pas de souvenirs. » L'un d'entre eux se rappelle-t-il seulement avoir été capable d'amour ?

Mon père m'avoua, un jour qu'il avait surgi dans ma vie – il n'arrivait pas, ne prévenait jamais, l'improviste lui tenait lieu de règle : « Avant elle, je n'ai pas aimé. » Elle, c'était une femme sophistiquée,

d'un peu moins d'une cinquantaine d'années, à l'opposé de ce baroudeur dont il avait revêtu les oripeaux. Gabriel avait plus de soixante-dix ans quand il décida de se sédentariser pour créer enfin un foyer durable avec cette passion qu'il venait de découvrir, comme un adolescent. Une fois, je suis allée leur rendre visite, dans une ville côtière du Brésil où elle vivait. Il lui avait acheté un appartement, au dernier étage d'un immeuble, entouré d'une vaste terrasse. C'était étrange de l'observer dans ce lieu exagérément raffiné, décoré de mobilier Louis XV : Mme de Pompadour avait fait entrer un aventurier au Trianon. Combien de temps cela durerait-il ? Pas longtemps. La mort a rattrapé la romance. Elle a développé une tumeur maligne. Le pancréas. Un cancer aussi fulgurant qu'une saison : le diagnostic a été posé en octobre, elle est morte en décembre. En trois mois, la jolie blonde s'est desséchée comme ces fleurs que l'on trouve parfois collées entre deux pages d'un cahier. Son décès a dévasté mon père : « Pour la première fois de ma vie j'ai eu envie de me foutre en l'air. » D'abord, je n'ai retenu que le choix sémantique : se foutre en l'air. Ça voulait dire quoi ? Se balancer du haut d'un immeuble, de ce penthouse qu'il croyait être un nid d'amour ? Ce sont plutôt les femmes qui se défenestrent, en ôtant leurs souliers ; je l'avais lu dans un article sur la typologie des suicides. Ensuite, j'ai pensé que mes deux parents avaient songé à se tuer, rattrapés par leur douleur d'humains, suffisamment puissante pour qu'ils oublient leur statut de père ou de mère. En fin de compte, c'est elle qu'il a décidé de faire passer à trépas. À la clinique privée où elle était entrée pour ne plus en sortir, il avait fait installer un lit à son chevet afin de la veiller vingt-quatre heures sur vingt-quatre, comme on veille un enfant. Il avait eu le temps de repérer les lieux. Une nuit qu'elle gémissait de douleur, ne tenant plus, il a menacé l'infirmier de garde. Après s'être fait ouvrir le placard contenant des doses de morphine, il s'en est emparé et a fait l'injection létale. Mon père a choisi d'euthanasier la femme qu'il adorait. Ainsi, était-il capable d'aimer. C'est là, peut-être, ce qui le sauve. Gabriel a aimé cette femme comme jamais il n'a aimé ses enfants. Elle se prénomait Elena. À cette occasion, il évoqua devant moi la belle Hélène de son adolescence. Hormis ces deux femmes, aucune n'a vraiment compté.

Gabriel aurait-il pu passer une vie entière avec son premier amour ? Serait-il demeuré auprès d'Elena si elle avait survécu ? Je ne le crois pas. Pas davantage qu'Ulysse n'est resté auprès de Calypso qui l'aimait éperdument. Leur idylle avait commencé comme un rêve pour se muer en cauchemar. Il venait de faire naufrage, elle le sauva et prit soin de lui. Mais ce qui aurait dû rester une brève halte déroba sept ans de sa vie. Ulysse n'en pouvait plus, au point qu'il refusa l'immortalité qu'elle lui offrit. Était-ce par amour pour Pénélope ?

Quand on se met à gratter le palimpseste sur lequel est écrit l'histoire d'un homme, toujours apparaît le texte effacé de l'histoire du monde. Et notre mémoire étonnée y découvre l'étrangeté de traces où nous avons posé nos pas à la suite, sans vraiment savoir. Fulgurante prise de conscience de la préexistence des choses.

Avançant au gré des événements, sans jamais faire de choix, curieux de voir ce qui allait se passer, Gabriel a vécu ainsi, au hasard. Le père n'a de consistance que par les décors qu'il traverse, lui ou ses aïeux, qu'il s'agisse des montagnes bavaroises, des vignobles du Gard, de la cordillère des Andes ou des déserts d'Afrique du Nord. Ils constituent les étais d'une existence qui ne tiendrait pas debout sans eux. D'autres étayages renforcent les premiers, ce sont les convulsions de l'Histoire, depuis la révolution industrielle jusqu'à la décolonisation française. Et Gabriel d'être un électron libre sur les scènes irrésolues du monde et du temps. Tenter de mieux comprendre cet ensemble de circonstances – atténuantes ou aggravantes –, c'est l'approcher de plus près. En premier lieu, par le biais des guerres : celles qu'il a vécues par procuration, la drôle de guerre et l'Indochine, et celle où il a fourbi ses armes.

La guerre d'Algérie reste une plaie ouverte.

J'ai tenté de questionner les pères de mes amis qui ont fait partie du contingent ; ils refusent d'en parler. Ils n'ont pas voulu raconter cette guerre à leurs fils. Il leur reste un traumatisme indélébile face à la violence qui les a saisis, à peine débarqués de métropole. Dans les navires sur lesquels ils embarquent à Marseille, les officiers font circuler, le temps de la traversée, des photos de soldats torturés. Les

jeunes recrues arrivent à Alger ou Oran, terrorisées ou emplies de haine contre le FLN. Ils sont rentrés honteux de ce qu'ils ont vu, de ce qu'ils ont fait parfois, de ce qu'ils n'ont pas pu empêcher, hantés par la peur qui ne les a pas lâchés.

L'histoire percute sociétés et individus. Au fur et à mesure que s'accroît la distance avec l'événement originel, elle évolue dans les consciences, s'apaise ou se réveille soudain au gré d'un présent tourmenté. L'histoire n'est pas figée. Les mémoires contradictoires se cognent, s'affrontent infiniment, sur un ring sans arbitre. Si la guerre d'Algérie est le mythe fondateur d'un pays et de la version hagiographique de son front de libération, elle marque pour la France la fin de son empire colonial. Symbole d'une mémoire perdue puis retrouvée, elle a longtemps été une guerre sans monuments ni date commémorative pour les Français. Il a fallu patienter jusqu'en 2012, cinquante ans après la fin du conflit, pour que le 19 mars soit enfin retenu, jour du cessez-le-feu de 1962. Évidemment, des pieds-noirs l'ont contestée. Nous entretenons un rapport éminemment subjectif au passé, chacun porte sa vérité, son souvenir des événements, avivés par les idéaux familiaux quand ils s'emmêlent aux soubresauts de l'histoire. Haines intestines qui arment parfois un fils contre un père, ou bien une fille contre l'engagement du sien : j'enrage contre Gabriel, contre cette Algérie coloniale et ses partisans. Le ferment de cette colère est le sentiment de honte que j'ai éprouvé à l'égard de ma mère : elle frayait avec de sales types en apparence, les fameux « anciens de l'OAS » que j'ai croisés chez elle. Ceux-là même que condamnait le reste de sa famille.

Comment réconcilier nos mémoires plurielles ? Il y a la mémoire honteuse des appelés d'Algérie, et il y a celle, triomphante, des résistants de la Seconde Guerre. En fond sonore, la chanson *Le Déserteur* de Boris Vian, hymne à ceux qui refusent de combattre en Algérie, se superpose au *Chant des partisans* : « Ami, entends-tu les cris sourds du pays qu'on enchaîne ? » Pas un village sans monument aux morts de la Résistance. Rien, ou presque, pour les jeunes hommes tombés en Algérie. D'un côté, une légende à bâtir, celle d'un peuple de combattants que l'historien Robert Paxton² a pourtant démolie en révélant qu'à peine 2 % des adultes français avaient participé

activement à la Résistance, de l'autre les traces d'un échec politique et militaire à effacer, celui de la décolonisation.

En revanche, l'Algérie commémore ses héros libérateurs de l'oppression coloniale, chaque année, en juillet, le jour de son indépendance, et chaque mois de novembre, en souvenir des premiers attentats de la Toussaint rouge, taisant par ailleurs les exactions entre Algériens : les harkis assassinés, encore qualifiés de traîtres à leur patrie, les nez coupés des ouvriers arabes, dans la France des années 1950, quand ils persistent à refuser de suivre les règles édictées par un FLN autocrate qui leur interdit de fumer des cigarettes ou de boire un apéritif au comptoir d'un café, entre camarades.

Héritières de cette histoire coloniale, les jeunesses française et algérienne se complaisent dans l'ignorance ou le fantasme de leur passé récent, au risque de n'être pas capables de replacer dans une perspective historique les événements qui les assaillent.

Du côté des Algériens, l'ennemi n'est plus l'étranger. Ils rechignent à s'exprimer hors du discours balisé. Ils ont peur : leur front de libération a accouché d'une dictature. Les militants indépendantistes n'ont pas oublié leur déception lors de l'été 1962 – le fameux « Été de la discorde » –, quand les cadres du FLN se sont disputé le pouvoir politique. La révolution est confisquée, le militaire triomphe du civil. Les héros d'hier ont fait main basse sur les richesses du pays. Aujourd'hui, le peuple est mû par l'espoir d'une « deuxième indépendance » qui viendrait endiguer l'hémorragie de la jeunesse, accablée par le chômage, qui fuit par la mer vers l'Europe. Seuls certains intellectuels acceptent d'échanger. L'historien algérien qui me reçoit affiche d'emblée sa sympathie à l'égard des pieds-noirs les plus pauvres qui soutenaient l'Algérie française : « Que pouvaient-ils bien espérer d'autre ? »

Bab el-Oued, c'est le quartier populaire d'Alger, au nord de la ville, face à la Méditerranée. Il jouxte La Casbah musulmane, surpeuplée et vétuste. Les Européens déshérités habitent ce qui devient, à la fin de la guerre, le bastion de l'armée secrète. Tous sont nés ici et ne se voient d'avenir nulle part ailleurs, ils sont prêts à croire quiconque leur

promet de rester. Mais les classes sociales plus favorisées, celles qui avaient les moyens de partir, pourquoi ont-elles persisté dans leur aveuglement face au caractère inéluctable de la décolonisation ? Surtout après les massacres de Sétif : comment imaginer que cette répression démesurée n'irait pas nourrir le désir d'indépendance des Arabes ?

« Selon moi, c'est un phénomène d'auto hypnose, à cause des harkis, de leur engagement dans les deux guerres mondiales au sein de l'armée. Les Français d'Algérie ont cru que le FLN, peu nombreux et désorganisé, ne ferait pas le poids. Et, surtout, pour l'immense majorité d'entre eux, ils n'ont connu que cette terre, sans jamais traverser la Méditerranée. Qu'iraient-ils faire dans cette métropole qu'ils ne reconnaissent pas comme leur pays natal ? »

Il faut imaginer Paris à la fin des années 1950, l'Occupation a laissé des traces, tout est terne, les pierres des immeubles sont grises, l'éclairage n'est pas celui que l'on connaît aujourd'hui. Le continent reste maussade, y compris pour les bourgeois. Leurs immeubles d'Oran ou d'Alger sont bien plus modernes que ceux de la capitale, et leurs boutiques mieux achalandées. J'ai demandé à la sœur si elle connaissait des pieds-noirs qui seraient partis avant, parmi les riches fréquentations de ses grands-parents maternels, les seuls à pouvoir se permettre de quitter le pays : « C'était cinq ans avant la fin de la guerre, les parents de la meilleure amie de ma mère. Ils ont tout vendu et sont partis s'installer dans le Bordelais. D'ailleurs, quand mes grands-parents sont venus à leur tour, en 1962, dans la même région, je me souviens de ma grand-mère qui enrageait quand ils étaient invités à déjeuner dans leur château où ils menaient grand train. Au retour, dans la voiture, elle s'en prenait systématiquement à mon grand-père de n'avoir pas su maintenir ce qu'elle considérait être leur rang. À l'époque, ils ont annoncé à leur entourage qu'ils voulaient vivre de leurs rentes sur le continent. Ils n'ont incité personne à faire de même. Ils devaient savoir qu'on les prendrait pour des fous. »

Au fond, cette réticence au départ des pieds-noirs est assez semblable à celle des Juifs d'Allemagne et d'Autriche dans les années 1930. Rares sont les candidats à l'exil, même parmi les nantis. Le retour en France métropolitaine est perçu comme le départ en

Palestine : que faire dans ce climat aride aux antipodes de la Mitteleuropa où l'on ne parle que l'hébreu et l'arabe, que faire dans cette France triste et sombre malgré l'avantage insigne de partager langage et nationalité ? Une infime marque de solidarité suffit à conforter cet aveuglement : la voisine arabe qui dépose un plat de pâtisseries au miel, les amis non juifs qui expriment leur solidarité en cachette. De bonnes raisons, pour celui qui ne veut pas voir, de ne pas s'arracher à ces pièges. Mortel en ce qui concerne le III^e Reich.

Quelles que soient les guerres, la question de l'exil demeure un impensé pour ceux qui sont nés dans le pays qu'ils devront quitter un jour. Dans *Apocalypse now*, l'épisode de la plantation française illustre cette impossible vérité. L'action se déroule en pleine guerre du Vietnam, en 1969. Le patrouilleur du capitaine Willard remonte le fleuve vers la frontière cambodgienne. Un débarcadère surgit de la brume, on aperçoit des silhouettes armées. Ce sont des Français, les propriétaires d'une plantation, fantômes d'un passé colonial révolu, rescapés de la guerre d'Indochine. Au cours du dîner qui suit – nappe, verres en cristal et argenterie –, la conversation est tendue : le militaire américain ne comprend pas l'entêtement tragique d'Hubert Desmarais, le chef de famille :

« Why don't you go back home, to France ?

– Back home ? This is our home, captain.

– Soon or later, you'll be out.

– Assez ! You don't understand. [...] At first, we loose in the Second World War. In Diên Biên Phu we loose, in Algeria we loose, in Indochine we loose. But here, we don't loose, this piece of earth, we keep it. [...] We want to stay here because it's ours, because its belongs to us. »

Depuis son adolescence, Gabriel adorait le cinéma, le « grand » cinéma, celui des fresques américaines. Je ne doute pas qu'il ait vu ce film. Mais dans sa version de 1979, Coppola avait coupé la scène au montage. Mon père s'est-il jamais préoccupé du sort des Français d'Algérie ? Première arrivée massive de rapatriés, le traitement des ressortissants français d'Indochine, parqués dans d'anciens camps

militaires à leur arrivée en métropole, annonce la débâcle du retour des pieds-noirs, en 1962.

Et les colons qui possédaient des terres au Maroc, comme mon grand-père, étaient-ils concernés ? L'historien évoque l'ambiguïté de Mohammed V : « Après le congrès de Tanger en 1956, les riches colons français du Maroc ont pris peur. Ils ont envoyé des fonds à Monaco. Ça servait à financer des organisations terroristes pro Algérie française. Lorsqu'il s'en est pris à la principauté, de Gaulle ne cherchait pas à lutter contre l'évasion fiscale contrairement à ce que tout le monde a cru, mais à cibler le trésor de guerre de ces pieds-noirs. »

Je reviens à mon père, à sa condamnation à mort, aux combats qui opposèrent armée secrète et barbouzes : « Les barbouzes ont été envoyées en Algérie pour démanteler la filière des banques. Tout le monde était complice : ils simulaient des braquages pour financer leur armée secrète. Ce fut une guerre sans merci entre l'OAS et les barbouzes. Il n'y avait ni arrestations ni incarcérations, c'était des exécutions sommaires. Les condamnations à mort systématiques ont été mises en place pour justifier le système a posteriori. Tout ceux qui n'étaient pas de grandes figures de l'armée secrète furent graciés par la suite. » J'évoque le nom de Michel Barouin, son rôle dans l'amnistie de Gabriel. Il me confirme sa fonction clef au sein du renseignement gaullien. Sa fidélité au Général a été rattrapée par son engagement maçonnique : si la franc-maçonnerie soutenait de Gaulle contre l'OAS, elle ne validait pas la peine de mort.

Où trouver des renseignements ? Les archives militaires à Vincennes sont désormais accessibles, mais celles de la préfecture de Police demeurent closes et ne sont pas près de s'ouvrir. Même le rapport du stage que François Hollande a fait pour l'ENA, à l'ambassade de France en Algérie, est classé secret-défense. Sans jamais avoir mis les pieds là-bas, le père de l'ex-président était un fervent soutien de l'Algérie française. Hollande a voulu s'y rendre. Pour comprendre ? Pour réparer ? Un climat de guerre civile planait sur le continent durant les années du conflit en Algérie ; les Français se déchiraient autant que pour l'affaire Dreyfus. En 2012, François Hollande vient d'être élu président de la République, un de ses premiers voyages officiels a lieu

en Algérie : il condamne la violence engendrée par le système de la colonisation devant les députés algériens. Il n'est pas le seul président rattrapé par cette histoire.

Qui se souvient de Fernand Iveton³ ?

Arrêté, torturé, jugé et exécuté en 1957.

Sa tête tranchée.

Ce militant communiste anticolonialiste est le seul Européen à avoir été condamné à la guillotine par la justice française durant la guerre d'Algérie. François Mitterrand, alors garde des Sceaux, a joué un rôle crucial. En 1981, quand il parvient enfin au pouvoir, il aurait tenu à abolir la peine de mort pour expier ses décisions lors de la guerre d'Algérie, dont l'exécution d'Iveton.

Fernand Iveton avait déposé une bombe – qui n'a pas explosé – dans un local isolé de l'usine où il était ouvrier à Alger, afin de ne pas faire de victimes, seulement détruire du matériel. Il était du côté de l'indépendance, pas de celui de la lutte armée.

Les Européens d'Algérie applaudirent à l'énoncé du verdict. La grâce présidentielle ne fut pas accordée par René Coty, l'opinion publique était trop puissamment dressée contre lui. L'époque était aux lynchages, pas seulement symboliques. À chaque bombe du FLN, des passants arabes étaient lynchés en représailles. Il faut tenter d'imaginer ce qu'est un lynchage à défaut d'y avoir assisté. Un groupe d'êtres humains s'attaque à un individu isolé et le tue à mains nues, parfois à l'aide de cailloux ou de bâtons, rossé jusqu'à ce que mort s'ensuive. Derrière les façades haussmanniennes des immeubles cossus des centres-villes d'Alger ou d'Oran se terrent des animaux qui deviennent meute quand ils s'animent d'une semblable colère. Ceux-là mêmes qui se promeuvent les bienfaiteurs des indigènes en leur jetant quelques os de leur civilisation.

Quelle fut la réaction de Gabriel lors de ce procès ? L'imaginer est une souffrance. Une douleur physique. La petite fille qui cherchait son père a trouvé un homme à l'opposé de celui qu'elle a cru laisser à Antibes, des décennies plus tôt. Le moment est venu d'abandonner ce

père-là, et l'enfant que j'étais, pour autoriser l'adulte à oser enfin une autre vision. Car cette colère ne s'apaisera que dans la formulation d'un jugement politique singulier, la possibilité enfin accordée de penser autrement, en sortant du déni. Gabriel : le rejeter, le vomir, le sortir de soi. Puis, comprendre cet engrenage qui fut le sien et retrouver l'altérité.

Certes, Gabriel n'était pas Jouhaud, encore moins Salan qui dut sa survie non seulement à Tixier-Vignancourt, son avocat, mais surtout à l'un des jurés qui menaça de se tirer une balle dans la tête si on votait la mort au cours des délibérés. Pour certains, ces hommes sont des traîtres, pour d'autres, des héros. Il n'y a pas d'entre-deux. Seulement un entre-soi. La norme de l'héroïsme pourrait être l'exemplarité. Sachant que la norme l'emporte sur le but, leur comportement a-t-il valeur d'exemple ?

Pourquoi sont-ils partis pour Londres, ces rares hommes et femmes dont les familles n'accueillaient pas d'un si mauvais œil la signature de l'armistice qui sortait la France de la panique ? En juin 1940, sans la moindre hésitation, le jeune intellectuel le plus brillant de sa génération, Raymond Aron, part pour l'Angleterre. Il s'y liera d'amitié avec Romain Gary. Aucun des deux ne s'est trompé de camp. Il y a toujours la possibilité de faire un choix qui ne soit pas celui du déshonneur a posteriori. Vingt ans plus tard, c'est encore Aron qui prévient, dès 1957, contre « la tragédie algérienne » : pour des raisons économiques, démographiques et historiques, l'indépendance de l'Algérie est inéluctable voire souhaitable. Aron a eu pour l'Algérie la même clairvoyance que celle qu'il eut pour l'Allemagne à l'orée des années 1930, quand, étudiant à Berlin, il s'effraie de « la fureur nationale qui s'empare du peuple entier ».

Romain Gary, dans ses entretiens avec son ami François Bondy⁴, à propos de la Résistance : « De Gaulle, c'était pour moi la faiblesse qui dit "non" à la force, c'était l'homme tout seul dans sa faiblesse absolue, à Londres, disant "non" aux plus grandes puissances du monde, "non" à l'écrasement, "non" à la capitulation. C'était pour moi la situation même de l'homme, la condition même de l'homme, et ce

refus de capituler, c'est à peu près la seule dignité à laquelle nous pouvons prétendre. En juin 1940, de Gaulle, c'était Soljenitsyne. »

Qu'est-ce qu'un héros ? Dans ses *Hymnes* de 1555, le poète Ronsard livre une définition : « Homme de grande valeur, digne d'estime. » Si le héros peut parfois être un combattant remarquable par sa bravoure, il doit avant tout incarner un idéal de force d'âme et d'élévation, capable d'abnégation dans certaines circonstances. Vladimir Jankélévitch, après avoir vécu la Seconde Guerre mondiale, complète la définition par les notions de refus et d'engagement : ce fameux « non » que les rares résistants ont osé opposer à la collaboration, le même que celui de Gary. Car si le héros incarne une morale, elle ne peut être qu'active pour revêtir quelque valeur. Un simple désaccord idéologique reste inopérant face à la barbarie. Qui aurions-nous été en semblables circonstances ? C'est un mystère. Hans et Sophie Scholl ont initié un mouvement de résistance étudiante contre le nazisme, *La Rose blanche*, à Munich et dans d'autres villes d'Allemagne. Sur leur premier tract, on lit : « Il n'est rien de plus indigne d'un peuple civilisé que de se laisser, sans résistance, régir par l'obscur bon plaisir d'une clique de despotes. » Dénoncés par le gardien de l'université, ils sont arrêtés par la Gestapo en février 1943 et guillotins. Collaborer ou résister, c'est le miroir que renvoie tout conflit. Face au comportement de Gabriel, je me questionne : aurais-je agi ou pensé différemment en étant le produit des déterminations de son époque et de son contexte familial ? Comment répondre sinon en reprenant la formule de l'historien Norbert Frei : « Que nous ne sachions pas comment nous nous serions comportés ne veut pas dire que nous ne sachions pas comment nous aurions dû nous comporter. » L'époque s'interroge, n'en finit pas de réparer. Les anges morts de l'histoire demeurent des menaces silencieuses. En 1945 ou en 1962, on a éludé les crimes des uns et des autres, il fallait passer à autre chose : « On oublie tout ! » Certains hommes, qui n'avaient pourtant plus leur place dans le monde d'après, ont bénéficié des non-dits. Tous ont détourné le regard, inconscients qu'ils empoisonnaient ainsi leurs enfants après eux. Quel antidote pour ce venin qui coule en nous ? La parole libérée ?

Secret de famille enfin dévoilé : devenu à son tour président de la République, Emmanuel Macron a reconnu officiellement que le

mathématicien Maurice Audin, jeune militant communiste et anticolonialiste, disparu à Alger en juin 1957, avait été enlevé, séquestré, torturé, puis exécuté par les militaires – c’est un officier du 1^{er} REP de Franz qui a agi sur ordre. Et de présenter les excuses de la France à sa veuve. De toute façon, ce qu’il reste de pieds-noirs pro-OAS ne votera pas pour lui. Il souligne : « [...] l’honneur de tous les Français qui, civils ou militaires, ont désapprouvé la torture, ne s’y sont pas livrés ou s’y sont soustraits. » Dix ans après l’Occupation, certains se sont conduits en Algérie comme des gestapistes. Henri Alleg livre un témoignage en direct dans *La Question*. La torture était omniprésente, du côté du FLN, de l’OAS, de l’armée. Ces déclarations ont peu à voir avec la repentance, c’est l’opportunité de se forger enfin un esprit critique en se cognant contre la réalité des faits.

Cette guerre qu’on refuse de nommer, dissimulée sous l’euphémisme d’ « événements », il a fallu patienter jusqu’en 1999 pour que l’Assemblée nationale accepte de la désigner comme telle. D’ailleurs, Jules Roy provoque un scandale quand il publie, en 1960, un pamphlet intitulé *La Guerre d’Algérie*. L’écrivain-aviateur est le premier à oser parler de guerre et non d’opérations de pacification.

Élevé par une mère qui « n’aimait pas les Arabes », il écrit qu’ils « étaient une menace vague, à la fois lointaine et proche, une sorte de nuée d’orage ou de sauterelles à l’horizon, qui pouvait soudain fondre sur (eux). Pas une fois ne s’est posée (à lui) la question de savoir comment et pourquoi ils étaient là. Jamais ». Jusqu’à sa rencontre avec Albert Camus, en 1945, au café de Flore : « Il m’a appris que les Arabes étaient des êtres humains. » Pour son engagement en faveur de l’indépendance algérienne, l’OAS a mis sa tête à prix. Malgré cela, les derniers mots de Jules Roy furent pour cette terre qui l’a vu naître et où sa mère est enterrée, à Sidi Moussa : « De l’Algérie, je reste inconsolable. »

Comme lui, j’ai eu une mère qui n’aimait pas les Arabes. Mais j’ai aussi eu un père qui ne voyait pas d’objection à les assassiner.

« Sur qui écris-tu, cette fois ? »

Comment répondre ? Sur mon père, sur les actes terroristes commis à la fin de la guerre d'Algérie, pour tenter de comprendre cet écart entre la vision d'une sœur qui en a fait un héros, et la mienne, prompte à le qualifier de monstre.

Mon interlocuteur propose de me faire rencontrer l'une de ses connaissances qui a vécu de près cette période : « Il en était. Tu veux le voir ? » À la fin du mois d'octobre, l'homme est de passage à Paris. Nous convenons de nous retrouver, au premier étage d'un bar germanopratin, en fin de journée. Celui qui nous a mis en relation ignore qu'il va servir d'arbitre. Ils sont installés quand j'arrive. Il doit avoir près de quatre-vingts ans, affiche une désinvolture de baroudeur, les cheveux blancs, un peu longs. Il a une belle voix grave, teintée de l'accent pied-noir. Il prend un whisky, se renfonce dans le fauteuil club. Le décor est posé.

« Je cherche des témoins qui auraient connu mon père à l'occasion de son engagement dans l'OAS. Pour comprendre ce qui l'a poussé vers cette voie.

– Il n'y en avait pas d'autres. »

La violence de sa réponse ranime chez moi une animosité à fleur de peau :

« La preuve qu'il y en avait au moins une autre, c'est que l'Algérie n'est plus une colonie française. »

À ce moment, tout a manqué de partir en vrille. Il a pensé : petite conne ignorante, j'ai pensé : vieux con. Le ton est monté :

« Ce n'était pas une colonie, c'était la France.

– Oui, je sais, de Dunkerque à Tamanrasset. Et vous pensiez vraiment que vous pourriez maintenir la situation indéfiniment par la force pendant que le mécontentement des Algériens s'amplifierait semaine après semaine ? Ce n'est pas en parquant les êtres dans des camps qu'on sort vainqueur d'une guerre. L'histoire l'a douloureusement démontré.

– Vous ne savez pas de quoi vous parlez.

– Selon vous, il n'y a pas eu de camps de regroupement en Algérie ? Et le rapport Rocard, alors ? Les autorités n'ont-elles pas déplacé plus

d'un million de paysans arabes pour éviter qu'ils ne soutiennent le FLN ? Les conditions étaient si déplorables que cinq cents enfants mouraient chaque jour. Et ils auraient dû continuer de plier l'échine ? »

Il m'ordonne de me taire, martèle que je ne comprends rien. L'alcool et la colère mènent l'homme au bord de l'apoplexie. Ce serait en effet plus simple si tous ceux qui n'ont pas vécu là-bas devaient s'abstenir de questions ou de commentaires. Mais justement, je suis ici pour qu'il me raconte. Il s'est calmé, il a entamé un récit décousu, mêlant son histoire personnelle à celle de l'OAS : « Moi, je suis un gamin de Bab el-Oued. Mes copains, c'étaient des Arabes. On ne se posait pas de questions. On était pauvres ensemble. » Au fil des phrases, il dresse le terrible portrait d'une société qui ne laisse guère de place aux plus démunis. Il y a les riches et tous les autres. Ce qu'il omet de préciser, c'est que « tous les autres » sont ensuite divisés en castes. Il existe une hiérarchie raciale entre Blancs des différentes communautés : d'abord, les *petits Blancs* français de souche, puis les Européens d'origine espagnole ou italienne, et enfin, les Juifs, tous devenus français par la grâce du décret Crémieux. À l'étiage de cette taxinomie coloniale : les indigènes, ainsi que les désigne la nomenclature administrative. D'un point de vue légal, un Arabe n'a pas la même valeur qu'un Français. Cette différence marquée a précipité le destin des Algériens : à force d'humiliations, le patchwork tribal a désiré devenir nation.

Soudain, un détail me revient : mon père tutoyant les jardiniers arabes qui s'occupaient de la maison du sud de la France où nous habitions quand j'étais enfant. Les autres membres du personnel, Espagnols, ou Français qui venaient du village voisin, il les vouvoyait. Ce tutoiement contenait toute l'aliénation postcoloniale sans même qu'il en ait conscience. L'Arabe ou le Noir, il y a encore une génération moribonde qui va spontanément s'adresser à eux à la seconde personne du singulier.

La guerre, en fin de compte, c'est la possibilité de masquer – temporairement – les clivages sociaux. Dans l'OAS se côtoyaient des hommes issus des quartiers populaires et des bourgeois qui, autrement, ne frayaient pas ensemble. Les riches colons se tenaient en principe en retrait, sans participer. Ils finançaient.

L'homme raconte qu'il n'était qu'un étudiant quand on lui a demandé de s'occuper de la radio lors du putsch d'Alger, les journalistes fonctionnaires ayant tous fait défection. On connaît l'histoire, ça ne s'est pas bien terminé. Il a été arrêté et envoyé en prison. Il était encore mineur. Quand sa mère et son jeune frère arrivent à Marseille au cours de l'été 1962, dans un total dénuement, ils sont pris en charge par la Croix-Rouge. À chaque arrivant, on pose la question : « Avez-vous de la famille en France ? » La mère répond par l'affirmative alors qu'elle ne connaît personne. Elle précise : « À Rouen. » Elle ne sait pas où se trouve cette ville, elle n'a pas osé avouer que son fils aîné est incarcéré là-bas. Elle a honte, de son ignorance, de la prison, de sa pauvreté, de son accent. En Normandie, elle est recueillie par charité avec d'autres femmes dans la même situation. C'est la misère, sans le soleil, sans amis.

« Chaque jour, elle faisait trois kilomètres à pied pour aller et trois kilomètres pour repartir de la prison où elle venait me rendre visite, en traînant mon frère. » L'homme qui parle a vingt ans, il déborde de colère. Il enrage contre de Gaulle et ses sbires. Il ne pardonnera pas. Il ne se pardonnera jamais l'image de cette femme accablée. Ni celles des autres, ces pieds-noirs devenus rapatriés : des chiens galeux ostracisés par les Français de métropole. Ce qui leur semblait impossible est advenu : après la dépossession, ils ont subi l'humiliation. Les pieds-noirs incarnent alors l'échec des colonies, la fin d'une France qui domine le monde hors de ses frontières.

L'homme change de ton, il enchaîne sur l'armée secrète : « Dans les rangs de l'OAS, il y avait beaucoup de forts en gueule. Si à Alger les chefs étaient issus des rangs militaires, en revanche, à Oran, l'organisation était constituée de personnages parfois sulfureux. Parmi eux, il y avait Tassou, c'est un surnom. » Je me souviens avoir entendu, dans la bouche de mon père, ce nom suffisamment singulier pour ne pas l'oublier. Ils se connaissaient forcément. À Oran, l'OAS a été fondée par un tenancier de bar, un garagiste et un ancien boxeur. Les drôles de piliers de l'armée secrète... Celui qu'on surnommait Tassou était le propriétaire du Café Riche.

« Après la débandade, ils se sont réfugiés en Espagne. Ils se retrouvaient dans les bars et parlaient fort. C'est là que Barouin les a

cueillis. Il s'est joint facilement à leur conversation en se faisant passer pour un partisan de l'OAS. Il a identifié Tassou et c'est avec lui qu'il a négocié les accords pour mettre un point final à l'histoire : les criminels seraient pardonnés et pourraient rentrer au bercail, amnistiés. Entre nous, on appelait ça les *accords Baroin*. Clap de fin : on passe l'éponge et vous arrêtez vos conneries ! »

L'été 1962, mon père a quitté l'Algérie en douce avec son petit avion en embarquant ma future mère. Ils se sont installés à Málaga. C'est là qu'il a dû rencontrer Michel Barouin, avant de rentrer en France. L'homme dit qu'il va rechercher Tassou, peut-être est-il encore vivant, il a fait une « carrière » dans l'univers des jeux et des casinos. Il va se renseigner sur le rôle effectif de mon père.

Il égrène des noms inconnus, les fantômes de l'OAS : « Gorel, c'était le trésorier. Susini voulait les codes pour accéder directement aux comptes planqués à l'étranger. On lui a "envoyé" un jeune pour le faire parler, mais il n'avait pas assez d'expérience. Gorel est mort avant d'avoir rien avoué, il était le seul à les détenir. Il y a toujours un trésor au chaud dans des coffres, en Suisse, à Monaco et au Luxembourg... » L'homme me parle de tortures et d'une exécution sommaire, l'air de rien. Il n'a pas conscience du réel, il est dans un film. On est loin de *L'Armée des ombres*, ce serait davantage *Les Charlots jouent à la guerre*. Branquignols, c'est l'image qui me vient. Des branquignols aux mains tachées de sang. Les marionnettes d'une tragi-comédie avec le Maghreb pour décor. Cela prêterait à rire s'il n'y avait toutes ces vies assassinées de part et d'autre.

Je le questionne à propos des différences de statut entre les Arabes et le reste de la population. Sur le décret Crémieux qui rendit la naturalisation automatique pour les Juifs d'Algérie puis pour les émigrés européens ; il fallait bien « fabriquer » des Français pour contrebalancer le poids de la population indigène. Il me répond par une question : « Vous connaissez le "vrai" prénom de ce fameux Crémieux ? » Il laisse passer un temps pour appuyer son effet, affiche le sourire en coin du type sûr de son coup : « Isaac. Isaac-Jacob. » En sous-texte, je lis l'antisémitisme qui gangrène la colonie. Le fantôme du tout jeune homme qui attend sa mère en prison s'éloigne, seule demeure l'ombre délétère d'un vieil atrabilaire. Dans le fond de son

cœur, cet homme n'est jamais complètement passé à autre chose. Son enfance à Bab el-Oued, le putsch d'Alger puis la prison, l'exil. S'il venait à renier son engagement d'alors, il s'effondrerait, submergé par la culpabilité d'avoir été absent auprès de sa mère et de son jeune frère au moment où ils avaient le plus besoin de lui, quand il eût fallu les protéger et les guider hors d'Algérie. Tout ça pour un enthousiasme de jeunesse qui ne valait rien, et auquel, en fin de compte, il a si peu participé.

Au cours de mon adolescence, j'ai forgé une idée préconçue des pieds-noirs, sans nuance, assimilant des êtres qui n'avaient rien à voir les uns avec les autres. Ce préjugé n'était que l'expression du rejet intime de mes origines. Au fil du temps, des rencontres m'ont révélé une histoire qui est la mienne et que je n'avais pas connue, m'aidant à surmonter la complexité d'une hérédité trouble.

« Pied-noir » est une appellation tardive. Ce n'est qu'à partir de 1955 que les Français d'Algérie s'autodésignèrent ainsi. Soixante-dix ans après l'indépendance, quelques-uns se revendiquent encore *pieds-noirs* – ou descendants de pieds-noirs –, alors que la plupart n'étaient que de jeunes enfants en 1962. Ils ont été gavés de récits familiaux et de leurs propres souvenirs pour ceux qui sont nés là-bas. Mais aussi de ce qu'on leur a raconté tant de fois : l'image de l'arrachement, la traversée en bateau, regards tournés vers la terre qu'ils quittaient en pleurant, contraints par l'ineptie gouvernementale.

La valise ou le cercueil.

De quelque bord que l'on soit, il est impossible de ne pas constater que la fin de cette guerre a été piteusement gérée.

Certains, parmi ces pieds-noirs, sont convaincus de former une entité. En tentant ainsi d'homogénéiser ce qui ne peut l'être, les inconsolables de la vie coloniale confisquent au reste des Français d'Algérie la possibilité d'une lecture différente de leur histoire commune. Ils regroupent les anciens de l'OAS, souvent affiliés à l'extrême droite, et leurs soutiens inconditionnels qui se disent « Français à part » et récusent le terme même de colonisation. Le plus souvent, ils vivent en communauté, autour de leurs souvenirs et de

leurs rites. Leur colère est réactivée à chaque parole d'apaisement prononcée par le gouvernement à l'égard de cette histoire. Elle n'est pas éloignée de celle des anciens Sudistes. Ils ont en commun ce sentiment douloureux que quelque chose leur a été arraché. La guerre de Sécession qui a eu lieu il y a cent cinquante ans alimente encore la rancune des suprémacistes : le pouvoir est blanc. Sans le pillage colonial et l'esclavage il n'y aurait pas eu de révolution industrielle ; ce sont les stigmates de l'histoire de l'Occident. Ce n'est pas sans conséquence sur le temps présent.

Hormis ce groupe vociférant, la majorité silencieuse des pieds-noirs est passée à autre chose et ne s'identifie plus ainsi sans pour autant le cacher. Ils refusent de se considérer comme les exilés d'un pays qui figure désormais autrement sur la cartographie contemporaine. Cependant, en leur sein, plus nombreux qu'on ne l'imagine : les pieds-noirs honteux, soit qu'ils aient voulu s'intégrer à tout prix dans une France au départ hostile, soit qu'ils aient refusé d'être assimilés aux catégories précédentes. Beaucoup de Français d'Algérie ne soutenaient pas les actions terroristes de l'armée secrète.

Une de mes amies, qui est une figure intellectuelle respectée, est née à Oran. Elle éprouve dans certaines circonstances, au milieu de ses pairs, un fort sentiment d'insécurité. Elle avoue : « Je me sens alors comme une petite pied-noire égarée au milieu de gens importants. » Toutes catégories confondues, ils sont nombreux à avoir vécu quelque expérience traumatisante à leur arrivée en métropole. Dans l'institution religieuse où la sœur prépare son baccalauréat, à Bordeaux, en 1963, on l'insulte et on l'exclut sous prétexte qu'elle débarque d'Algérie. Malgré sa jeunesse, elle est une « sale pied-noire » qui vient manger le pain des Français, prendre leur travail, bénéficier d'aides jugées iniques. À cause d'eux, des jeunes sont morts au combat. Un million et demi d'appelés ont compris que les morts étaient morts pour rien ; à leur retour, ils ne se sont pas privés pour le dire. On mesure mal la haine qui dressa un temps les Français de métropole contre les Français d'Algérie. « Salauds de colonisateurs ! » : les pieds-noirs ont été par erreur assimilés à de riches exploiters ou à des terroristes de l'armée secrète. Une raison suffisante pour cesser de revendiquer cette appartenance. Le venin de l'OAS a d'ailleurs indirectement contribué

au massacre du 5 juillet 1962, à Oran, quand des Français furent assassinés le lendemain de l'indépendance. Comment imaginer que les Algériens n'allaient pas se venger des oppresseurs qui tuent sans raison des femmes de ménage arabes, organisent des ratonnades et assassinent les maîtres d'école qui persistent à enseigner à leurs enfants ? Ce jour funeste, l'armée n'a pas bougé, terrée dans les casernes, sur ordre du gouvernement. Ce jour-là, Franz a disparu.

« Mais pourquoi ils nous ont fait ça ? On les aimait bien les Arabes... » Il y en a qui considéraient l'inégalité juridique comme allant de soi, imaginant que leur gentillesse à leur égard compensait. Certains croyaient être dans la convivialité, ce n'était que condescendance. La réalité, c'est qu'il n'y avait pas de mariages mixtes : chacun chez soi, même si les gamins pouvaient parfois jouer ensemble dans les rues. Quant aux classes aisées, elles n'avaient aucun contact avec les indigènes en dehors des domestiques. Chaque famille bourgeoise avait sa « fatma ». Tous, inconscients de leur insolence. Personne ne les nommait Algériens, au mieux ils étaient les Arabes, les indigènes, au pire les bougnouls, les bicots, les crouilles... « C'était mieux là-bas » : le lamento pied-noir est accompagné de souvenirs magnifiés, de souvenirs de jeunesse. « Là-bas », même sans moyens, ils étaient les rois ; en France, ils ne sont plus rien, malgré les aides gouvernementales. Ils sont devenus, pour un temps, les Arabes des Français.

Peu m'importe que « le type de l'OAS » retrouve des témoins, grâce à lui j'ai compris une chose essentielle : mon père n'a jamais été un nostalgique. Pas une fois, devant moi, Gabriel n'a évoqué l'Algérie. Ce désir de vivre du père, quelles que fussent ses ombres, a été un contrepoint à la mélancolie maternelle, obsessionnellement tournée vers le passé colonial.

Revenir est une fatalité. Je reviens vers des pays, des époques que je ne connais pas, tissés par les souvenirs des autres, ceux qui l'ont connu, qui ne l'ont pas oublié, à la limite d'être gagnée par une culpabilité qui ne m'appartient pas. Longtemps, je me suis tenue loin de ça. « Je ne suis pas de ceux-là, je ne suis pas de celui-là », a pensé la fille. Jusqu'à quel point dépend-on du monde d'où l'on vient ? Se

maintenir dans le monde d'hier, sans construire autre chose qui n'appartiendrait qu'à soi, au fur et à mesure de sa vie, ce serait expier.

Comment retrouver l'interprétation d'un monde où l'on n'a pas vécu ? En dressant un pont entre deux tragédies, à vingt ans d'intervalle, 1942 et 1962. Ce parallèle subjectif ne trouve sa pertinence que dans l'intimité d'une histoire familiale, la mienne, dont certains de ses membres combattirent dans la Wehrmacht, dans la division Charlemagne et dans l'OAS.

Les idéaux refoulés de la Seconde Guerre ressortent dans l'idéologie coloniale : « Collabo ! SS ! Youpin ! Bougnoul ! », les insultes sont contemporaines, preuves s'il en fallait que rien n'est résolu. L'impensé national, à travers ces résurgences intempestives, souligne la persistance de schémas nauséabonds qui survivent dans la pensée républicaine moderne. Les mémoires familiales sont l'un des puissants vecteurs de cette transmission des idées. De l'abjection à la grandeur, en passant par la médiocrité, tous les rôles ont été tenus. Dans chaque famille française, il y eut l'un de ceux-là : bourreau, sauveur, victime ou planqué. Que faire de ça ?

Gabriel ne considérait pas davantage les Arabes et les communistes que les aryens du III^e Reich considéraient les Juifs et les Soviétiques. C'est ainsi qu'il avait grandi, au sein d'une famille qui admettait l'existence de races inférieures et ne s'offusqua pas de l'édiction des lois de Nuremberg. Bien d'autres avant moi ont été désarmés face aux engagements de leurs parents. L'écrivain Frédéric Vitoux a écrit sur son propre père qui fut emprisonné après la Libération, à Clairvaux, pour faits de collaboration. Il s'y lia d'amitié avec le jeune Christian de La Mazière qui s'était engagé à la fin de la guerre dans la division Charlemagne pour combattre avec les Waffen-SS sur le front de l'Est, au côté de Richard. *L'Ami de mon père*, c'est le titre du livre qui raconte l'arrivée impromptue, dans la torpeur d'un été en famille, quinze ans après l'incarcération, de cet homme sulfureux qui vient lever les voiles du non-dit. Frédéric Vitoux n'ignorait rien de ce séjour en prison, on n'en parlait pas, c'est tout. Une sémantique choisie arrondissait les angles. Pour évoquer cette période, le père disait : « Quand j'étais en pension. » Pour son fils adolescent, il ne pouvait

s'agir que d'une injustice, au point d'en devenir un motif de fierté, à laquelle il donnait une résonance romanesque. Jusqu'à ce que l'ami arrive, un après-midi d'août 1961...

À l'été 1944, son père fut donc condamné à douze ans de prison, il en fit trois. Il était journaliste Au *Petit Parisien*. Plus quelques articles pour *Je suis partout*, l'hebdomadaire de Brasillach. Il traitait de politique étrangère sans bouger de son bureau, contrairement à La Mazière, prêt à traverser l'Europe pour en découdre avec les bolcheviques dans une toundra hostile. Ce que partageaient ces deux hommes que tout opposait ? La nostalgie d'une idéologie qui n'avait plus cours. « Bernard du Perray (alias La Mazière) avait été retenu prisonnier à Clairvaux parce qu'il avait été un héros, un héros du mauvais côté certes, mais un héros. Et mon père parce qu'il ne l'avait pas été. Mais tous deux avait été obnubilés par un ennemi idéal dont ils avaient souhaité la défaite au plus mauvais moment. »

Dans le documentaire *Le Chagrin et la Pitié, une ville sous l'Occupation*, tourné en 1969, en partie à Clermont-Ferrand, Marcel Ophuls filme une intervention de Christian de La Mazière : « Je n'ai pas à rougir, nous n'avons pas à rougir, les uns et les autres de ce que nous avons fait à titre personnel et à titre collectif. Nous ne sommes pas indignes. C'était des gens bien et je les admire. Ce sont des gens que j'aime, c'est ma deuxième famille, ma famille spirituelle. Je ne vais pas, au seuil de mon existence, les renier. » Pourtant, avant de s'engager dans la division Charlemagne, il faut prêter serment à Hitler : « Je te jure, Adolf Hitler, Führer germanique et réformateur de l'Europe, d'être fidèle et brave. Je jure de t'obéir, à toi et aux chefs que tu m'auras désignés, jusqu'à la mort. Que Dieu me vienne en aide. » Comme tous les soldats du Reich, il faut se faire tatouer son groupe sanguin, sous l'aisselle gauche. A, B, AB, O, + ou -. Tandis que d'autres portent, tatouée sur l'avant-bras gauche, une série de cinq à six chiffres. À Mauthausen, les hommes et les femmes qui ne sont pas gazés dès leur arrivée ont été immatriculés du numéro 56150 à 120400. Ils n'ont plus d'identité. La Mazière a échappé au tatouage grâce à une convocation militaire. Ça lui a sauvé la vie. Les soldats soviétiques vérifiaient sous les bras des hommes qu'ils capturaient : un tatouage équivalait à une balle dans la nuque. Lui s'est rendu à un officier

polonais qui le fit passer pour un rescapé du STO. Cette marque, qui suffit à désigner leur appartenance, condamne à l'infamie ceux qui ont survécu.

Quels sentiments avez-vous éprouvés le jour où vous avez prêté serment ? Réponse de La Mazière : « C'est un peu l'équivalent d'un chevalier qu'on adoubait au Moyen Âge. Il rentrait dans une famille de pensée et à travers cela il fortifiait l'honneur qu'il avait eu d'accepter l'uniforme, les couleurs de son clan. C'était solennel, discret, imposant et, je trouve, merveilleux. » À ces mots, on imaginerait une épopée féodale, le roi Arthur, la Table ronde... À l'instant de prêter serment, ces hommes ont-ils été saisis, ne serait-ce qu'une fraction de seconde, par la honte ? Les petits garçons jouent à la guerre, les hommes qui n'ont pas grandi continuent leurs combats jadis imaginaires, chevaliers en quête de croisades. Ce n'était pas leur histoire. C'était l'Histoire. Une Histoire à mémoire variable, qui héroïse ou qui oublie.

La justice fut relativement clémentine pour les survivants de la division Charlemagne. Ils écopèrent entre cinq ans de prison et vingt ans de travaux forcés. Dès le début des années 1950, grâce à l'amnistie présidentielle, ils furent libérés. Ce que montre Ophuls, c'est la façon dont la vie a repris autour d'un déni collectif destiné à restaurer le plus rapidement possible la cohésion d'un pays où tout était à reconstruire. Pourtant, ni ces hommes ni leurs juges ne pouvaient ignorer que freiner l'armée soviétique, c'était se faire les complices des assassinats dans les camps de la mort. Ces camps où la survie des détenus tenait à un fil, à un jour près. Souvent, à moins que cela.

Richard, qui a côtoyé La Mazière en Poméranie, n'a bénéficié d'aucune amnistie. Mort au champ du déshonneur. Si je comprends l'engrenage social qui l'a mené à ces choix, je ne parviens pas à considérer qu'il relève des seuls dommages collatéraux de l'Histoire. Gabriel aussi s'est engagé à la fin, au cours de l'automne 1961, pour une cause perdue. Il a été condamné à mort, puis sauvé par l'intervention de Michel Barouin qui lui a permis de quitter l'Espagne pour regagner la France. Avoir un père qui a tué des hommes, c'était courant pour cette génération. Mais un père qui a torturé ? Qui a assassiné ? Imaginer Gabriel tenant un Arabe, un instituteur communiste ou encore un gaulliste au bout de son arme, c'est

insoutenable. L'OAS torturait et menaçait. Ils obligeaient les pieds-noirs récalcitrants à participer à leurs actions contre leur gré : « On sait ton adresse, le nom de tes enfants, où ils vont à l'école... si tu veux qu'il ne leur arrive rien, tu dois nous renseigner, nous fournir ceci, faire cela. » À la fin, cette organisation n'avait pas grand-chose à envier à celle de la mafia. Lors du casse de la banque d'Algérie, en mars 1962, Gabriel était sur le terrain. Il rapporta à la sœur qu'il fut troublé de voir certains de ses compagnons d'armes s'enfuir avec une partie des deux milliards au lieu de les remettre à l'organisation.

La littérature russe de la fin du XIX^e siècle s'interroge sur cet héritage des pères défailants, Platonov en tête. Son père est un monstre, un monstre bienveillant : il fouette et viole avec la bonne conscience que lui autorise le servage en cours dans la Russie d'avant 1860. Platonov cherche à se détacher de ce père, de tous ces pères. Mais y parvient-il vraiment ?

Henri Fenet commandait les quelque trois cents Français rescapés de la division Charlemagne : le 28 avril 1945, ils défendent le bunker de Hitler, place Belle-Alliance à Berlin. Les combats sont atroces. À eux seuls, ils parviennent à détruire une soixantaine de chars soviétiques. Ils considèrent comme un honneur d'aller au terme d'une tragédie dont la fin est connue. L'honneur, cette notion qu'on a réservée aux hommes jusqu'à présent – celui des femmes étant circonscrit à leur hymen et à l'usage qu'elles font de leur corps –, comporte deux faces, selon que l'on se place du point de vue des vainqueurs ou des vaincus. En 1989, Fenet est interviewé par Patrice Gelinet :

« Regrettez-vous d'avoir participé à la division Charlemagne ?

– Si la guerre s'était terminée autrement, si la victoire avait été de notre côté, croyez-vous que j'aurais regretté ? Je n'ai qu'un seul regret après coup, c'est de ne pas m'être engagé plus tôt. »

Quand le temps de la conquête du monde a passé, que faire de cette épopée : la taire ou la revendiquer ? C'est la question que pose *L'Odyssée* après *L'Iliade* : une fois clos le récit épique, à quoi ressemble la vie qui continue ? La plupart ont opté pour la fanfaronnade. La majorité des membres de l'armée secrète a fait le

même choix ostentatoire. Les SS Oberscharführer français ne regrettent rien, comme les anciens de l'OAS. Même des décennies après les faits, après l'impossibilité de nier la Shoah ou les tortures dans les Aurès.

« Papa a-t-il émis quelques remords ?

– Non, aucun. Il y avait dans ces conversations la résonance d'une indifférence teintée de brèves exaltations. La seule chose qui l'ait choqué, rétrospectivement, c'est d'avoir fait dormir son chauffeur arabe dans la chaufferie de la maison. »

La légende héroïque des combattants de la division Charlemagne ou de l'OAS a été bâtie en omettant la contrepartie humaine. Faut-il pour autant transformer en pourceaux tous ces hommes, comme ça, d'un coup de baguette, à l'instar de la magicienne Circé qui fit de l'équipage d'Ulysse un troupeau de porcs ? *Apocalypse now* est une *Iliade* cinématographique ; le personnage central inspiré du roman de Conrad, l'officier anglais Charles Marlow devenu le capitaine américain Ben Willard sous l'œil de Coppola, ressemble à Ulysse quand il remonte le cours du fleuve, vers le cœur des ténèbres, au Congo ou au Vietnam. Au bout du voyage, il a Kurtz. Dans le film, c'est d'abord une voix, celle que l'on entend quand Willard apprend son ordre de mission : assassiner ce grand soldat qui aurait sombré dans la folie. Paroles obsédantes et mystérieuses du colonel Kurtz qui s'égrènent depuis la bande magnétique : « And they call me an assassin. What do you call it when the assassin accuses the assassin ? » Kurtz-Achille, héros bicéphale, oscillant entre le bien et le mal, est celui que ses pairs ne peuvent juger ; leurs mains sont aussi ensanglantées que les siennes.

Mais nous ne sommes pas dans un film et ce ne sont pas d'innocents ni de fous qu'il s'agit. On pourrait évoquer un baroud d'honneur, le courage qu'ils auraient eu à se battre pour des causes que seul le recul historique permet de déclarer perdues. Cependant, je ne crois pas qu'un être humain puisse s'engager sans l'espoir de l'accomplissement de la promesse contenue dans l'objet même de son combat. Les SS français restaient persuadés qu'ils allaient triompher malgré l'avancée des Alliés, et que les Juifs et les communistes seraient anéantis. Les membres de l'armée secrète croyaient qu'ils parviendraient à tuer tous

les Algériens – et ceux qui les soutenaient – qui luttèrent pour l'indépendance, grâce à la fureur meurtrière des trois derniers mois de la guerre. Leur point commun est la question d'une unité, la construction européenne pour les premiers, celle de l'intégrité d'une nation pour les seconds. Sauf que, dans ces deux cas, le désir de construction n'allait pas sans celui d'une épuration raciale et un profond mépris de l'Homme. Aucun d'eux ne tenait la vie d'un enfant pour une valeur indépassable, pour peu qu'il fût juif, musulman ou soviétique. Et ces vaincus trop embarrassants perdurent. L'invention d'un récit national qui donnait un sens pour justifier ce qui ne pouvait l'être a tenté de les dissimuler. Cela arrangeait tout le monde. Y compris les civils : combien d'entre eux ont assisté à des rafles ou à des lynchages sans réagir ? Il y eut si peu de ces héros invisibles pour porter secours aux victimes.

Mon père fut un assassin de l'OAS, pourtant sa trajectoire n'était pas gouvernée par les mêmes idéaux nauséabonds que ses coreligionnaires. Il a été hanté par les fantômes de Franz, de son frère Richard et par celui de son propre père. Gabriel est un enfant blessé d'avoir été le fils d'un homme qui a refusé de se battre, un homme qui lui préférait son autre enfant mort en héros. Cet engagement dans l'OAS n'était peut-être qu'une façon de le tuer. Comment accepter que cela ne me concerne pas ? Rivalité éternelle entre père et fils, à travers un décompte minutieux des manquements de l'un et des réussites de l'autre. Si Télémaque avait été à la hauteur d'Ulysse, *L'Odyssée* en eût été bouleversée. Le fils aurait, l'âge venu, combattu et expulsé les prétendants qui pressaient sa mère et ripaillaient, insatiables, dans le palais du père. Mais alors, le retour du héros à Ithaque n'eût pas mérité d'être relaté. Dans le cas de Gabriel, père et fils se sont déçus l'un l'autre, sans jamais surmonter ce passage inévitable et délicat de la déception des êtres chers.

Paris, mois d'août 1944. Un garçon de quinze ans, déchiré par des sentiments contradictoires, marche seul, en tête d'un cortège funèbre qui se dirige vers l'église Saint-Germain-des-Prés. C'est son père qu'on enterre, écrivain et critique littéraire de renom, collaborateur

notoire, compagnon de Drieu la Rochelle, lieutenant de Jacques Doriot. Le jeune homme, lui, est gaulliste. En suivant le corbillard, il pense à son professeur de français, au lycée Buffon. Engagé dans la Résistance, il a été arrêté en 1942 et n'a jamais reparu.

Soixante ans après ce 5 août, Dominique Fernandez écrit le roman de son père, Ramon⁵. À la différence de Frédéric Vitoux, né à la fin de la guerre en 1944, Dominique Fernandez a déjà acquis une conscience politique auprès de sa mère. Le dimanche, il déjeune chez son père, rue Saint-Benoît, à l'étage au-dessus de l'appartement de Marguerite Duras qui demeure une amie malgré les divergences politiques. L'après-midi, le jeune Dominique croise des officiers allemands dans le salon paternel. Mais peut-il pour autant « vomir celui qu'(il) vient de déposer devant l'autel, dans le cercueil recouvert d'un drap noir » ? Ce jour-là, les anciens amis de Ramon Fernandez ont bravé le danger pour lui rendre un ultime hommage : dans le registre des condoléances, apparaissent les signatures irréprochables de François Mauriac, Jean Paulhan, Pierre Bost...

Pères insouciants des legs qu'ils feront aux générations suivantes. Pourquoi porte-t-on la culpabilité d'actes qui ne nous incombent pas sinon parce que l'on ne parvient pas à trouver la juste distance avec celui qui les a commis ou soutenus ? D'un côté, l'abomination des pères, de l'autre, le désarroi des enfants, et toujours, au centre, cette énigme : pourquoi ? Déblayer ce passé obscur, c'est s'offrir la possibilité de tenir ces influences à une portée suffisante pour qu'elles ne constituent pas la menace d'une maladie transmissible. Ce lien, entre un fils et un père collabo ou une fille et un père de l'OAS, raconte une histoire française. Un trou mémoriel dont nos têtes penchées, regards travaillant à percer l'obscurité, tentent de distinguer un fond.

Qu'est-ce qui en nous ment, torture, tue ? C'est le même cœur qui hait et qui aime. Qui était mon père en mai 1962 ? Un homme de trente-cinq ans, divorcé, père de deux enfants. Un fils à papa qui roulait dans une voiture de luxe. Un séducteur qui couchait avec une jeune fille de quinze ans – elle deviendra ma mère –, à un an près l'âge de sa propre fille. Difficile d'établir un portrait sans fantasme, ni

rancœur ni idéalité. Je ne crois pas qu'il était un homme très intelligent. Pas un demeuré non plus. Certainement pas un homme de grande culture. Il n'était qu'éduqué.

Mon père était un colon. Le mot ne passe pas. Envie de lui ajouter un accent circonflexe. Avec l'OAS, mon père est devenu un terroriste. Avoir des parents dont on peut dire : « Ce sont des gens bien » est une grande force dans la vie. L'exemplarité de mon père étant ce qu'elle est, il a fallu trouver autre chose. L'écriture permet de s'engouffrer dans le tunnel fantasmatique paternel pour mieux en sortir. N'avais-je pas tenté d'en faire un héros, de ce père ? J'ai voulu à tout prix qu'il soit quelqu'un, même du côté obscur. Le père, souvent, fait oublier l'homme. En fait, il n'était pas grand-chose, ni du côté du bien ni du côté du mal. Dépouillé de ses oripeaux de richesse – voitures, bateau, propriétés, avion –, éloigné des décors exotiques qui lui tinrent lieu de scènes, et placé à distance des méandres de l'histoire, il devient un vieil adolescent qui rend un son creux quand on lui tape sur le crâne. Or, la médiocrité ne s'abhorre pas. Aucune grandeur, ni dans l'infamie, ni dans la dignité, ne se dégage de Gabriel.

Mon père, n'est-ce donc que cela ?

Si la question du héros imbibe ce récit, c'est pour mieux taire la déception d'une attente trahie. J'aurais seulement aimé, devenue adulte, que mon père soit un honnête homme, au sens où l'entendait Pascal. Qu'il émane de lui bienveillance et simplicité, une sorte de pondération éloignée des actions héroïques ou criminelles des personnages épiques. Que Gabriel fût intelligent ou idiot, flamboyant ou pitoyable, cela m'importe guère ; ce qui m'a hantée, c'est l'absence de bonté.

L'absence tout court.

Pire, l'indifférence.

Gabriel fut ce *Bel Indifférent* que Jean Cocteau imagina pour Édith Piaf. Paris la nuit, les années 1940, une chambre d'hôtel minable. Elle interprète une femme en souffrance, épuisée par les tromperies et le manque d'empathie de l'homme qu'elle aime. En un monologue malgré soi, elle ose enfin dire ce qui la ronge, se demande comment

faire pour obtenir son attention, rien qu'un regard. Mais l'amant reste muet, lit son journal. Enfin, il part pour ne jamais revenir.

Pour moi, la vie de Gabriel sera toujours une fiction car je n'ai rien vécu de tout cela. Regarder le passé depuis un présent, quel qu'il soit, ne sera jamais qu'une version tronquée des faits puisque toujours manquera cette part de réel qui est irrécupérable pour celui qui n'y était pas. Homère non plus n'était pas à Troie ni dans nul autre lieu qui jalonne le périple dont il fit pourtant le récit. Comment rester à sa place de narratrice tout en essayant de trouver celle de fille, puis de femme ?

Ulysse regrette-t-il les meurtres qui lui incombent ? Ma colère d'enfant trahie rattrape la narratrice. Si même le héros de mon enfance devient une brute sanguinaire, un père qui a abandonné son fils, un mari qui a laissé sa femme seule dans l'adversité, un fils qui a oublié son propre père, alors, que devient Gabriel ? Ulysse n'éprouve aucune culpabilité mais il a du chagrin. C'est un homme qui pleure. Pas Gabriel. Dans une lettre à son épouse Gisèle, Paul Celan lui écrit de se fier au chemin des larmes. À quoi d'autre, sinon ?

Comment, nous, enfants, ne pas juger nos pères, Ulysses des temps honteux ? Dans de tels contextes familiaux, comment faire cohabiter le réel et l'amour ? Comment consentir au passé ? Car c'est bien ainsi que cela commence, par une inévitable sentence. Le chemin est long, ensuite, pour essayer de les comprendre, et, enfin, de les aimer. Au bout du compte, j'ai fait comme les autres enfants qui ont écrit, j'ai déconstruit puis rebâti une histoire qui m'autorisait à croire, non pas à l'innocence paternelle, mais à la possibilité d'aimer un père coupable.

Chapitre 5

Rosebud

« Nous regardions son cours vénérable, non point dans la vive lueur d'une brève journée qui vient et s'évanouit à jamais, mais à la lumière auguste des souvenirs qui demeurent. »

Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres*.

La beauté des lieux abandonnés ; certaines ruines doivent demeurer des ruines. Nécessaires aux civilisations comme les ellipses en littérature. Nous sommes liés les uns aux autres par ces pierres silencieuses qui nous précèdent et qui nous fondent. Nous sommes mémoire. Ces ruines, qui sont notre histoire, ne peuvent se réduire à un passé. Elles nous dépassent.

Charte de Venise, en 1964 : la restauration d'art « s'arrête là où commence l'hypothèse ». Et pour un écrivain, où démarre le récit ?

D'abord, l'inventaire.

Il légitime la mort. Il prépare la succession.

Répertorier les biens du défunt.

Néant. Comme Ulysse, au terme du périple qui le ramène à son île. En dix ans, le roi d'Ithaque a perdu tout ce qu'il avait amassé, y compris ses compagnons de voyage. Dépouillé. Nu. Notre père avait fait table rase. Un père, si peu présent de son vivant, qui disparaît et ne laisse rien. Si les guerres avaient écorné la fortune familiale, Gabriel prit à son compte la dilapidation de ce qu'il en restait et qui n'était pas négligeable. À tel point que dans la crainte de voir surgir des créanciers d'outre-tombe, nous sommes convenus, les trois enfants, de renoncer officiellement à l'héritage. C'est une procédure simple mais

dont la charge symbolique n'est pas anodine. Il suffit de télécharger un document sur le site du gouvernement intitulé *Renonciation d'un adulte à une succession*. Il faut ensuite y adjoindre un extrait de naissance et un certificat de décès, et l'envoyer au tribunal de la localité du dernier domicile connu. J'ai attendu le dernier jour pour le poster, au terme du délai de trois mois suivant le décès, le 24 juillet 2018.

Quand les gens « normaux » meurent, ils ont un domicile où se rendent ceux qui restent. Des proches se chargent de vider trier jeter donner vendre ou conserver tout ce qu'ils y trouvent : lettres papiers administratifs mobilier objets photographies tableaux livres... Mon père ne possédait rien de tout cela. Il vivait chez une femme. Il s'y était domicilié, par facilité. Décidément, cet homme ne voulait pas d'ancrage.

Apatride. Exilé de nulle part.

Homme dans le déni de ses racines – étaient-elles trop lourdes ? –, il s'est trouvé seul à l'instant de la mort, sans nul lieu où revenir. Marin sans port d'attache, il a largué les amarres pour voguer dans le vide.

Son seul bien : la montre ancienne qu'il portait au poignet. Elle a été donnée, d'un commun accord, au frère. Pour ceux qui vieillissent en conscience, la fin de vie se résume à une mise en ordre. Gabriel n'avait rien à ranger. De ce qu'il laisserait comme souvenirs, il s'en fichait. En dehors des biens matériels, que possédais-je de lui ? Si peu. Qui voudrait d'un père ainsi dépouillé ? Avec un fil d'écriture et la patience d'une Pénélope, j'ai ravaudé les guenilles du passé, reprisé les trous de mémoire, rapiécé les absences de traces avec des fragments de fiction, pour donner un semblant de consistance à une défroque mitée par le temps et l'oubli. Que faire d'autre, sinon, que faire de cette fêlure ?

La Fêlure, c'est le titre d'une nouvelle de Francis Scott Fitzgerald qui commence par cette phrase terrible : « La vie est bien entendu une entreprise de destruction. » Un titre universel si l'on considère que chaque roman exprime quelque chose qui relève d'une faille, une rupture dans le déroulé litanique, intime ou collective : un deuil, un secret, un chagrin ou une guerre. Dans la préface que Roger Grenier rédige pour ce recueil, il pose la question : « Qu'est-ce qu'un

écrivain ? Un simple raconteur d'histoires ou quelqu'un qui cherche à exorciser les tragédies qu'il porte en lui ? » Hemingway, au faîte de sa gloire, écrit à Fitzgerald, à court d'inspiration et en bout de course, il l'adjure : « Oubliez votre tragédie personnelle... Vous n'êtes pas un personnage de tragédie. Moi non plus. Nous ne sommes que des écrivains... » Un dimanche matin, à l'aube, Ernest s'est fait exploser le crâne avec son fusil de chasse, comme son père cinquante ans plus tôt, tandis que son ancien ami Scott s'est lentement suicidé à coups de rasades de gin. Ils partageaient le goût du désastre, plus que ne l'imaginait Hemingway. À la fin, un écrivain, c'est un conteur qui exorcise ses propres tragédies.

Qui peut dire la vraie histoire d'une vie ? Quelle est l'histoire vraie de la vie de Gabriel ? Toute vie est un roman dont nous sommes les lecteurs inattentifs. Une mise en scène singulière, tricotée entre faits réels et fantasmes. Quelqu'un a écrit quelque part qu'on ne peut jamais se connaître mais seulement se raconter. Ceux qui sont privés de mots, possédés par un récit qu'ils ne parviennent pas à formuler, trouvent un autre langage lié à leur manière d'agir. Quelque chose de destructeur quand on n'arrive pas à dire l'histoire de ses malheurs.

Il se produit un phénomène étrange lors de l'écriture : on ignore l'effet que cela va produire sur soi, peu importe que l'on connaisse ou pas à l'avance l'architecture du roman. Quelque chose subsiste, au-delà de soi, qui transforme, comme toute connaissance, même la plus négligeable, et modifie le rapport au monde. Toujours se produit, imprévisible, un événement de l'ordre de la révélation ; c'est là, peut-être, que gît la raison profonde de l'acte d'écrire. À travers ces pages, un père m'a été dévoilé, silhouette de terre glaise et de rêves. C'est lui, c'est Gabriel, papa. Il se dresse sur l'autre rive de l'Achéron. Il me fait un signe.

Au cours de l'été 2018, le frère et moi recevons un mail de la sœur dont l'objet est *Inhumation*.

« Bonsoir tous les deux, je vous transmets le devis que j'ai demandé il y a près d'un mois et demi au service funéraire de la mairie

d'Antibes. C'est plus cher que ce qu'ils m'avaient donné comme ordre de grandeur par téléphone. Qu'en pensez-vous ? »

En effet, six cent soixante-trois euros toutes taxes comprises, c'est cher. Tout ça pour ouvrir et fermer un caveau et y déposer une urne. Tout ça parce que la sœur refuse d'abandonner au crématorium les cendres d'un père qui n'a rien laissé à ses trois enfants. J'apprends au passage que la famille dispose d'un caveau avec une concession à perpétuité où reposent déjà les grands-parents paternels. Je ne m'étais jamais demandé où ils étaient inhumés.

C'est étrange de recevoir ce mail en pleine trêve estivale, avec les devis en pièces jointes et les requêtes administratives, pour donner une sépulture décente à un homme qui n'en voulait pas. D'habitude, les morts, même les plus pauvres, laissent des traces. Gabriel n'a pas voulu en laisser. Il a choisi l'option du contrat obsèques le moins cher, et l'incinération sans cérémonie religieuse, sans témoins. S'il avait pu commander un cercueil en carton, il l'aurait fait. Sa volonté initiale, même si elle n'a pas été suivie à la lettre, était donc de disparaître. Se fichant des conséquences pour ceux qui restent, agissant ainsi qu'il l'avait toujours fait au cours de son existence. Alors pourquoi se donner tant de mal ? Ce fut ma réaction instinctive et primaire, de poser cette question. Ainsi en voulais-je encore, par-delà la mort, à cet homme qui était mon père, de n'avoir rien laissé, pas même un cadavre, comme s'il fallait une réparation symbolique à ses manquements. J'ai regardé cette blessure pour ne pas l'ignorer avant d'essayer d'examiner la situation sous un autre angle. En pensant aux vivants. Comment savoir ce dont nous aurons besoin ? Il me semble que cela m'est égal que ses cendres finissent je ne sais où. Peut-être que je me trompe. Évidemment, compte tenu de tout ce qui précède, je trouve que c'est cher. Ce sera toujours trop cher. Service minimum exigé.

La fin du message est édifiante : « À propos de l'héritage, l'assureur qui détient le contrat de papa nous octroyant cent euros chacun, attend depuis fin juin que je lui envoie l'adresse de chaque bénéficiaire. »

Cent euros fois trois. Trois fois rien.

C'est donc tout ce qu'il reste. Une aumône.

Plus tard, au téléphone, elle avait ajouté que cela réglerait une partie du devis pour l'enfouissement des cendres. L'argent, toujours, se mêle à la mort. Même quand il n'y en a pas. En fin de compte, notre père n'était pas seulement un homme d'une moralité peu exemplaire, c'était aussi un bon à rien qui a dilapidé l'argent que jamais il ne gagna. La sœur s'insurge : « Tu ne peux pas dire ça. Son propre père avait déjà bien entamé la fortune familiale en investissant à mauvais escient à Monaco à la fin des années 1950. » À ce moment, j'ignorais encore que Monaco servait de place forte pour conserver le butin de ceux qui soutenaient l'Algérie française. Ce n'était pas un mauvais investissement, c'était pire.

Je demande, à son avis, comment cet homme si libre pourrait-il désirer être enfermé dans un caveau pour l'éternité avec ses deux parents dont l'unique rôle fut de financer ses errances ? Elle ne répondit rien. Et moi d'être peinée d'une fin aussi dérisoire que les cent euros pour solde de tout compte. On pourra toujours se cotiser pour faire graver une épitaphe. Pourquoi pas : « Bon fils, bon époux, bon père » ? Ça ne l'a pas fait rire. La sœur ne connaît pas l'expression « menteur comme une épitaphe ».

Lundi 17 septembre 2018, elle est allée avec son mari déposer l'urne dans le caveau. Ni le frère ni moi ne sommes venus. Étaient présents sa cousine accompagnée de son époux et un ancien employé de mon père à Antibes, B., avec son fils. Lorsque nous avons déjeuné ensemble, un mois plus tard, elle me raconta que chacun prononça quelques mots. Son mari commença ainsi : « Mon beau-père qui fit partie de l'OAS... » Drôle d'entrée en matière. Pourtant, la sœur m'avoue qu'elle l'avait mis en garde : « Évite de parler de ça. » À la fin de la cérémonie, le vieux B., l'ancien employé, vient vers elle : « Ce n'est pas possible, ce n'est pas le même homme, il n'a pas pu faire ça, l'OAS... » Cela montre, s'il fallait encore une preuve, que notre père ne parlait pas de son engagement. Soit qu'il en ait eu honte, soit qu'il s'en fichât. Il n'a jamais eu honte de ses actes. Il n'en avait rien à faire. Comme du reste d'ailleurs, y compris ses enfants. Il est toujours passé à autre chose avec une facilité déconcertante. Même quand son grand

amour est mort et qu'il voulait se foutre en l'air, son chagrin n'a pas duré bien longtemps.

« Le pauvre... » : la sœur interrompt mon monologue de fille en colère pour plaindre le père. Pourquoi lui cherche-t-elle des excuses, pourquoi minimiser l'OAS ? Je m'emporte contre elle : « D'ailleurs, toi non plus tu n'es pas claire sur le sujet, sinon pourquoi avoir mis ton mari en garde et faire la conversation à tous les éboueurs maghrébins que tu croises dans ton quartier ? Tu sembles déchirée entre une fidélité inconsciente aux opinions de tes parents et la prise de conscience individuelle de ces exactions. Car c'était bel et bien un fruit pourri cette organisation, cette société coloniale dans son ensemble. La merde était partout. Le FLN, le gouvernement, l'OAS, les colons : c'était kif-kif bourricot comme ils disent en pataouète ! Quelle chance j'ai eue de ne pas naître là-bas. »

Nous avons reçu la même histoire à partir de laquelle nous avons élaboré deux récits différents. Que faire de la sœur ? Ce livre mettra probablement un terme à ces retrouvailles tardives dont l'objet n'était peut-être que répondre à l'urgence de faire naître un père de papier.

Je lui demande encore si le nom de Tassou évoque quelque chose pour elle : « Oui, c'était une relation de papa, à Oran. » La conversation se termine, je constate à voix haute qu'en fin de compte notre père a eu de la chance car, sans sa dernière compagne, il échouait dans un EHPAD de seconde zone.

« Non, car j'aurais fini par le prendre avec moi. »

Au fond, je sens qu'elle dit vrai, Antigone. Comme la fille d'Œdipe, peut-être la sœur a-t-elle vu juste de vouloir à tout prix donner une sépulture décente à Gabriel. Graver le nom du père sur une pierre tombale. Ce sera le point final de cette histoire. Pas celui qu'il aurait souhaité. Tout cela s'apparente à une mauvaise plaisanterie : l'homme aux semelles de vent se retrouve enfermé pour l'éternité, dans le caveau des âmes forcloses.

Achille est mort.

Un héros ne meurt pas dans son lit. Sur un champ de bataille, dans un naufrage, de la main d'un traître... Mon père est mort dans la couche qu'il ne quittait plus depuis quelques mois. Sa compagne n'en

pouvait plus de devoir s'occuper de celui qui était devenu pour elle un boulet, l'attachant d'une certaine façon à son service. Elle n'en pouvait plus du temps qu'il mettait pour mourir. Ombre décharnée qui lui renvoyait le miroir de sa propre fin. Alors elle s'en occupait mal et le brusquait souvent, c'est la sœur qui m'en parla. Comme le temps a dû paraître long à Gabriel, les derniers instants de sa vie. Pour cet homme, avide de voyages et d'espace, quoi de pire que la privation de lointain ?

Avant de quitter la sœur, je lui demande si elle a récupéré autre chose que la boîte à chapeaux emplies de photos quand la maison d'Antibes a été vendue. Elle a emporté des livres.

« Te souviens-tu s'il y avait une édition de *L'Odyssée* ? »

Peut-être, elle ne sait pas, me propose de regarder. La bibliothèque court sur les murs du salon et du bureau contigu. Les ouvrages sont classés par époque, il y a un rayonnage pour l'Antiquité. À la lettre H, à côté d'Hérodote et d'Héraclite, avant Horace, il est là, Homère. Il y a plusieurs versions de *L'Odyssée*. D'emblée, je reconnais celle qu'utilisait mon père pour me lire les aventures d'Ulysse. C'est une simple édition brochée de 1929, avec une couverture jaune défraîchie. Elle est estampillée Ernest Flammarion, 26, rue Racine, Paris, au bas de la couverture. En haut, apparaît l'intitulé de la collection : « Les meilleurs auteurs classiques, français et étrangers. » Le titre est inscrit en grosses lettres noires, on ne voit que lui, à peine lit-on le nom d'Homère. En ouverture, il y a une notice sur l'auteur : « Homère est le plus ancien et le plus illustre des poètes ; les données les plus contradictoires ont cours sur sa vie, et on a même été jusqu'à nier son existence. Néanmoins, on peut croire qu'il vivait vers la fin du X^e siècle avant J.-C... »

L'odeur, c'est ce qu'il y a de plus difficile à oublier. Pourtant, je ne me souvenais plus de la sienne. Là, dans l'instant, elle remonte soudain de je ne sais où, une fragrance discrète, aux arômes de citron et de lavande : *Blenheim Bouquet*, de Penhaligon's. Une odeur de propre qui annonce sa présence.

J'entends sa voix, grave et mélodieuse. C'est le son retrouvé du père. Le seul, car Gabriel n'écoutait jamais de musique. Il n'y avait

que le piano d'Alicia qui résonnait dans la maison d'Antibes, uniquement quand il n'était pas là. Sinon, souvenirs de bruits de moteurs : avion, bateau, voiture, qui couvraient la possibilité même de tout autre son. Bruits qui fabriquent du vide.

Il parle lentement, en prenant soin d'articuler chaque mot pour que j'en saisisse le sens. Certains m'échappent, il ne le sait pas, je ne veux pas interrompre le flux lent et mélodieux de la voix du père pour qu'il m'explique. Je suis allongée, Gabriel a approché le fauteuil près du lit. Il ouvre le livre à l'endroit où la veille il avait glissé le marque-page et commence à raconter : « Soudain un chien couché près d'eux lève sa tête et dresse ses oreilles : c'est Argos, que le vaillant Ulysse avait élevé lui-même ; mais ce héros ne put voir le succès de ses soins, car il partit trop tôt pour la ville sacrée d'Ilion... »

L'émotion remonte, intacte. Debout, face à ces centaines de livres, je réalise soudain combien j'ai aimé mon père. Malgré tout.

« Je peux le prendre, s'il te plaît ? »

De retour chez moi, j'ouvre *L'Odyssée* avec mille précautions, réalisant que je ne l'avais encore jamais tenu entre mes mains ; c'était le livre de Gabriel. J'avais conservé le souvenir d'un livre d'images, d'un livre pour enfants. Dans ma mémoire de fillette, les phrases se sont gravées en scènes de film avec une voix off, celle du père. Mais dans ces pages, il n'y a que les mots d'Homère, sans la moindre illustration. Sur celle de garde, écrite à l'encre bleue, une dédicace :

« À toi, mon neveu, mon filleul, Gabriel, qui n'a encore que deux ans. Quand tu seras en âge d'entendre puis de lire les aventures d'Ulysse, puisses-tu en retenir les leçons de vie qu'elles offrent à ceux qui veulent bien les entendre. J'espère être celui qui t'en contera les premiers chants. *Mein Schatz*, sois assuré de ma tendre affection, *Dein Onkel Franz*. »

Plusieurs mois après avoir récupéré la lettre de Franz, j'ai cherché parmi mes intimes un germaniste pour m'aider à traduire les glyphes du capitaine von F. Je l'ai glissée, avec sa transcription en français, dans le recueil de *L'Odyssée*. Cette lettre, Gabriel n'avait pas dix-sept ans quand il la reçut. La lecture qu'il en fit sur le moment laissa de

côté bien des choses essentielles que l'oncle a tenté de lui transmettre. À un âge avancé, quand on revoit un film ou que l'on relit un livre découvert au cours de sa jeunesse, on pense parfois qu'il s'agit d'œuvres inédites tant l'écart de perception est vaste. La vie fait de nous des spectateurs ou des lecteurs différents. L'a-t-il relue avant de mourir ? À moins qu'il ne désirât seulement se souvenir de Franz en la serrant dans sa main. En fin de compte, le moins nostalgique des hommes avait aussi son *Rosebud*. Il a traversé le temps, comme ce mythe d'Ulysse s'est inscrit dans la famille, de génération en génération.

Le verdict tombe, comme le couperet d'une oraison funèbre. Écrire un tombeau pour le père, comme les musiciens composent un hommage à un collègue : Marin Marais, tombeau pour Monsieur de Lully ; Ravel, tombeau pour Couperin ; Satie, pour l'ami Debussy...

Une suture entre un père et sa fille.

Les jeux sont faits. Rien ne va plus. Un père, passe et manque.

Si ce sont les souvenirs qu'on a d'eux qui constituent les morts, de toi Gabriel, je n'en sais guère plus. Tes cendres, nous avons décidé de ne pas les disperser, contre ton gré. C'est tout ce qu'il nous reste de toi puisque tu n'as pas laissé d'héritage. Le seul legs, ce sont ces bribes de vie récoltées ici et là. Pour te donner consistance, à toi, père fantôme. En vain. Parce qu'on t'oubliera comme nous serons oubliés. Après la mort physique vient l'oubli. Même les héros grecs seraient morts à nos consciences sans Homère. Bientôt, quand les derniers témoins auront disparu à leur tour, tu n'existeras plus que dans la mémoire de ce livre. Si chaque mot a été soupesé, je sais bien que jamais ce ne sera la réalité, une vérité tout au plus, celle d'une fille qui voulait se déprendre d'un père en lui offrant une survie imaginaire, loin d'elle, imprimée dans ce roman.

Pourquoi ne pas te laisser mourir pour de bon ? Tout est question d'identité : il me fallait un père. Mieux toi, Gabriel, que rien du tout. Née de père inconnu, ce n'est pas une sinécure. Alors je t'ai modelé, tissant le réel à la fiction. Quels autres moyens subreptices pour

pénétrer la forteresse mystérieuse qui soustrait l'autre à toute tentative d'élucidation ? L'imagination fut mon seul recours.

Gabriel, tu as imposé ton rythme au reste du monde, une mélodie en solo qui, encore, résonne dans ces pages. La plupart d'entre nous aspire à l'accumulation, tu t'es dépouillé de tout, collectionnant les expériences au lieu des richesses. Tu étais un homme libre, en ce sens que tu acceptais voire recherchais l'imprévisible sans jamais tenter de circonscrire le hasard, brandissant l'audace comme un étendard. Sous tes airs barbares, j'ai décelé une grâce, puisque au fond les monstres n'existent pas. Cette grâce, qui est accordée à peu d'entre nous, porte le beau nom de liberté. Tu fus un homme sans frontières. Ni physiques, ni morales. Gabriel, tes choix ne sont pas les miens ; il n'y a rien à exorciser.

Il me fallait te juger pour qu'un verdict soit prononcé : c'est l'absolution, inconditionnelle. En droit, l'absolution occupe une place à part, entre la condamnation d'un accusé et l'acquittement qui suppose que l'inculpé n'est pas coupable. Te voilà acquitté bien que convaincu des faits qui te sont reprochés. Parce que cette sentence est rendue par amour.

C'est ta grâce pour ma vie, Gabriel.

Si nous ne nous sommes pas beaucoup vus, nous avons fini par nous retrouver. Longtemps, j'ai cru que tu ne m'avais rien laissé. Mais un « rien », n'est-ce pas déjà une infime quantité de quelque chose ? À partir de ce rien, j'ai désiré raconter une histoire. En l'écrivant, j'ai réalisé tout ce qui me venait de toi. J'avance, forte de cette connaissance, sans rien renier, m'éloignant de l'enfant qui croyait se cacher du réel en mettant les mains devant ses yeux.

Films ou romans nous émeuvent parfois plus que la vie même ; et l'on rit et l'on pleure et l'on frissonne en regardant ou en lisant ces vies imaginaires dont l'effet de réalité dépasse celui de nos propres existences.

Épilogue

J'ai enfin compris pourquoi je l'ai choisi.

Au commencement, j'ai pensé que Gabriel lui ressemblait : Ulysse avait abandonné femme, enfant et parents pour courir le monde. Mais quand il rencontre aux Enfers sa mère dont il ignorait qu'elle fût morte, son chagrin de fils m'émeut. Comme celui qu'il eut en retrouvant son vieux chien Argos sans pouvoir le montrer, au risque de se trahir. Personne n'a ressenti de colère, ni Télémaque, ni Pénélope, ni aucun des autres qui l'ont connu et sont demeurés sur Ithaque. Tous ont compris qu'il voulait rentrer ; seuls les dieux l'en empêchaient. D'une certaine façon, Ulysse est le père que j'aurais aimé avoir. Tout comme Gabriel eût préféré, dans ce rôle, son oncle Franz. Étrange résonance entre ces pères que nous avons eus et qui n'étaient pas tels que nous eussions voulu qu'ils fussent.

Au fil du récit d'Homère, les larmes d'Ulysse n'expriment qu'une chose : il sait où il devrait être alors qu'il n'y est pas. Mon père n'a jamais pleuré ni éprouvé de nostalgie – se l'est-il interdit ? –, il a suivi à la lettre l'injonction de l'oncle Franz : ne te retourne pas ! Mais Franz avait tout perdu : son foyer, son pays, jusqu'à son honneur d'une certaine façon. Ce n'était pas le cas de Gabriel qui, pourtant, ne sut jamais où était sa place. Il est mort en l'ignorant. L'écriture n'est rien d'autre qu'une tentative pour la lui rendre.

Si l'expérience du déplacement fait depuis toujours partie de la vie humaine, cette itinérance doit revêtir un sens pour ne pas être réduite à des errements. Franz et Gabriel semblent les lointains épigones d'un Ulysse qui se serait égaré, allant çà et là sans but précis ni pouvoir se fixer jamais. Incarnations ratées du héros grec, ils sont devenus vagabonds, l'un par la faute d'un destin tragique, l'autre sans raison évidente, hormis peut-être celle d'être né de parents en exil sur une terre pour laquelle on lui a confisqué les moyens de s'attacher. Homme sans Ithaque, comment eût-il pu s'inscrire dans une filiation ?

L'Odyssée, c'est le récit d'un voyageur dont le but consiste à retrouver son île. Rien ne sert de se défaire de ses racines pour favoriser le voyage : elles en sont la possibilité même. Les racines de Franz ont été arrachées par une bombe incendiaire tombée d'un avion anglais, à Nuremberg, à la fin du mois de mars 1944. Celles de Gabriel n'ont jamais poussé dans le sol d'Algérie ni d'ailleurs.

Leurs fins furent solitaires, aux antipodes du « Beau mourir » dont parlait Ronsard. Lynché par la foule pour Franz, seul dans un lit qui n'était pas le sien pour mon père. Comment meurt Ulysse ? Rien dans *L'Odyssée*, à l'exception de la prophétie du devin Tiresias :

« [...] la mort te viendra de la mer,
dans une parfaite torpeur, et elle t'abattra
quand tu seras affaibli par une opulente vieillesse, ayant autour de
toi
un peuple bienheureux [...] »

À partir de là, il y eut tant de versions. Celle du parricide paraît la plus appropriée. Le coupable malgré lui serait Telegonos, le fils qu'Ulysse eut avec Circé. En manque de père, cet autre fils a aussi tenu à partir sur ses traces. Un jour, Telegonos accoste à Ithaque sans savoir que c'est Ithaque. Il commence par piller un village de l'île. Ulysse se précipite pour rétablir l'ordre en son royaume. Le malheureux garçon, ignorant l'identité de son adversaire, plante une lance empoisonnée dans l'épaule paternelle. On a transporté au palais le souverain blessé. Ulysse est mort dans ce lit d'olivier autour duquel tout se joue, Pénélope et Télémaque agenouillés auprès de lui. Heureux celui qui meurt dans sa couche entouré des êtres chers.

Il y a plusieurs manières de sortir d'une vie héroïque : celles d'Achille, Ajax ou Agamemnon, par le combat à mort, le suicide ou l'assassinat, et celle d'Ulysse, par le renoncement. Il renonce à sa vie surhumaine antérieure, prêt à tout perdre pour retrouver l'ordinaire et la finitude. Le retour clôt le non-sens de *L'Iliade*. Seul Ulysse a compris que la démesure fait tout perdre. L'héroïsme consiste à revenir à soi.

Pourtant, la postérité lui interdit de jouir de cette quiétude. Parmi tous ceux qui se sont emparés de son épopée, il y a un Grec un peu fou qui écrivit au XX^e siècle un poème vertigineux de trente-trois mille trois cent trente-trois vers¹. Il mit quatorze années à le composer, plus de temps qu'il fallut à Ulysse pour rentrer sur son île. Le chant démarre où s'achève celui d'Homère, après le retour à Ithaque. Alors que cette vie paisible convenait au roi, le poète le fait repartir pour d'encore plus lointaines pérégrinations, jusqu'à mourir dans les glaces du pôle Sud. Entre-temps, Ulysse enlève Hélène à Ménélas et participe à maintes orgies, il combat Pharaon en Égypte avant de fuir vers le sud jusqu'à la jungle des fauves. Là-bas, il bâtit une cité idéale, pour les purs et les courageux. Après qu'un séisme eut englouti ce rêve, il mène une vie d'ascèse, contemplant l'absurdité de l'existence depuis le sommet d'une montagne. Puis il reprend la route, rencontre Bouddha, Don Quichotte et même Jésus, près de la mer Rouge. Enfin, après avoir construit un esquif, il dérive plus loin encore vers le sud. Tous les fantômes de son passé l'escortent : les femmes de sa vie, ses compagnons et ses ennemis, et, aussi, la mort en personne. Ulysse s'éteint aux confins du monde, en une dissolution immaculée. Un bien moins beau mourir en fait que celui qui le vit rendre son dernier souffle, dans son lit d'olivier.

Cependant, ce poète grec un peu fou avait compris une chose essentielle : il faut être devenu un héros pour renoncer à l'héroïsme. Car, derrière le héros, il n'y a que le vide.

Le père n'existe pas.

Seule la foi demeure.

Remerciements

La présence complice et bienveillante de mes fils m'a soutenue dans l'écriture de ce roman.

Gratitude pour Paul qui a trouvé le titre.

Gratitude pour Pierre qui m'a aidée pour le projet de couverture.

Pour mes lecteurs-amis : Nathalie Cohen, Emmanuel, G., F., V. et S.

Pour l'équipe de Fayard, toujours présente : Sophie de Closets, Stéphanie Polack, Jean-François Dauven et Anne Schuliar.

Pour les hôtes-amis qui m'ont accueillie en respectant le rythme singulier de l'écriture.

OceanofPDF.com

1. *L'Étrange Défaite*, préface de Stanley Hoffmann avant-propos de Georges Altman, Gallimard, « Folio », 1990.

OceanofPDF.com

-
1. Charles Baudelaire, *Petits poèmes en prose*, 1869.
 2. Sartre, *L'Idiot de la famille*.
 3. Gallimard, 1964.

OceanofPDF.com

-
1. Bordels militaires de campagne.
 2. Régiment étranger de parachutistes.

OceanofPDF.com

-
- [1.](#) Achille, *L'Odyssée* XI (v. 488-491).
 - [2.](#) *La France de Vichy*, Le Seuil, 1973.
 - [3.](#) Joseph Andras, *De nos frères blessés*, Babel, 2018.
 - [4.](#) *La nuit sera calme*, « Folio », 2019.
 - [5.](#) Dominique Fernandez, *Ramon*, Gallimard.

OceanofPDF.com

1. Nikos Kazantzakis, *L'Odyssée*, 1938.

OceanofPDF.com